

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI, No 23
Montreal, 4 Novembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



Photo-gravure par J. Demignon.

LE DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE -- MONSIEUR FALCONIO.

Enregist. par Quéry Frères, 1899.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSIÈRE & C^{ie},

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 4 NOVEMBRE 1899

DEVINETTE



Je viens pourtant de le voir avec son grand tablier ! Qu'est-il devenu ?

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Un monsieur "Arthur de H. W." m'envoie, sous le titre "Comment je suis devenu mon propre grand-père," une machine depuis longtemps retombée en enfance. Comme le *Samedi* n'est pas subventionné pour abriter cette classe de malheureux, je suis obligé de remettre sur le pavé le protégé de M. A. de H. W.

Un Sherbrookoïse m'offre sa prose moyennant paiement. J'admire sa confiance en lui-même et je lui prédis qu'il ira loin. Sa prose m'est inconnue, mais il paraît qu'elle a déjà son prix. Le sol des Cantons de l'Est n'avoisine pas en vain la terre américaine. Il faut avoir un peu du *go-ahead* yankee pour essayer de faire payer en espèces sonnantes, dans notre province, une prose qui n'a pas encore gagné son premier chevron. Encore une fois, j'admire mon sherbrookoïse, en attendant d'admirer—je l'espère—ses compositions.

Pour le moment je ne peux lui dire que ceci : Si elles sont bonnes, le *Samedi* les publiera sans lui demander un sou. Et le seul fait d'avoir été agréé dans nos colonnes, lui tiendra lieu de salaire jusqu'à ce qu'on s'arrache ses périodes. Qu'il réfléchisse un peu—ce qui n'abaisse pas un écrivain—et il comprendra qu'il y sera encore gagnant.

* * *

"Paul Hyssons" me fait parvenir un petit article couché en belle écriture, écrite en bon français, intitulé : *Deux excellentes recettes*, et ressemblant aux opéra-comiques américains, en ceci qu'il y est question de tout et à peu près point du sujet.

Paul Hyssons est d'un comique au-dessus de la température du *Samedi* ; et quand ce comique est réellement comique il appert, malheureusement, qu'il n'est pas de Paul Hyssons. Ainsi sa recette—car, à la vérité, il n'y en a qu'une—a paru ces jours-ci dans le *Samedi*. Ce n'est pas quand il nous faut refuser chaque semaine, faute d'espace, trois pages d'annonces payantes, que l'humeur nous vient de servir du réchauffé qui n'avait pas en le temps de tiédir.

Le comique qui appartient bien à Paul Hyssons est facile à reconnaître. En voici un simple (comme on ne dira plus à la *Presse* que M. Fréchette corrige actuellement) :

"Colosse de six pieds, plus deux pieds et deux pouces, dons de Dame Nature... Néron, pardon ! nez rond !"

Il y a aussi une histoire de "Plat, mademoiselle, plat tout le monde" qui date d'avant la découverte du Pérou. Paul Hyssons a une mémoire qui nuit à son imagination. Il devrait, comme Prud'homme, l'employer... à oublier, quand il veut écrire de son crû.

Notre jeune ami a du bon. Qu'il s'exerce à être plus comique quand il ne l'est pas et moins quand il l'est : qu'il traite sa mémoire comme un phonographe ressasseur, et il se peut qu'une de ces semaines le *Samedi* lui réserve un bon petit coin.

* * *

Le fait d'être centenaire n'est pas banal, mais n'avoir vu pendant tout un siècle le soleil ne se lever que cent fois sur soi, c'est assurément remarquable. C'est pourtant ce qu'un reporter — oh ! les reporters... — d'un journal du soir de Montréal nous apprend. Lisez :

"Dans St-Joseph de Lévis, hier, le 15 octobre 1899, dame Reine Roberge, veuve depuis nombre d'années de feu Augustin Couture, a vu pour la centième fois le soleil se lever sur elle."

Et Dame Reine Roberge est née en 1799.

On comprend ce qu'à voulu dire le jeune homme, mais désireux de pondre quelque chose de spécial, il en est arrivé presque à supprimer à la vénérable dame sa place au soleil. Elle y a pourtant tous les droits, ne fût-ce que par longueur de séjour. Ça vaut en droit, cela. Encore une fois, les jeunes, surveillez vos élan, soupesez vos expressions.

MISTIGRIS.

UNE PRIMEUR

Le SAMEDI est heureux de pouvoir offrir à son public un portrait absolument inédit de Mgr Falconio, le brillant et sympathique représentant que nous a envoyé Léon XIII. Ce travail est considéré, au point de vue photographique, comme l'un des meilleurs qui soient sortis des mains de nos artistes canadiens, MM. Quéry Frères. Le portrait de Mgr Falconio est un bijou de plus à leur érin déjà si riche. On nous apprend que le public peut dès maintenant se procurer cette photographie aux prix de 50 cts et de \$1.50, selon le format, en s'adressant à MM. Quéry Frères directement.

IL Y AURA AVERTISSEMENT

Toby.—Les hommes ne seront jamais en sûreté quand ce sera la mode que les femmes les demandent en mariage.

Tommy.—Mais il y aura cette différence : elles ne pourront jamais s'empêcher de nous donner un avis de motion. La langue leur démangera trop.

UN PHILOSOPHE PURE LAINE

"Allons, dépêchez-vous !" cria le conducteur à un petit homme tout en nage qui avait couru pendant cinq minutes après le train.

—Est-ce que ce train va à Shawinigan ?

—Oui.

—C'est bien, merci, dites toujours la vérité et vous serez considéré des voisins.

Et, ce disant, le petit homme se remisa tranquillement dans un coin pendant que le conducteur cherchait partout une brique pour l'en gratifier.

A TOUT PRIX

Lui.—Je jure que je ne laisserai pas cette maison avant que vous m'ayiez donné un baiser.

Elle.—Prenez-en un, vite.

DIFFICILE, EN EFFET

Il est difficile d'ajouter foi au dicton : "L'expérience instruit," quand on voit tant d'hommes se remarier.

UN ARGUMENT SUPÉRIEUR



Bonne dame.—Vous demandez l'aumône, mais la méritez-vous ? Votre caractère peut-il soutenir une enquête ?

Cheminot.—Certainement, madame. Est-ce que j'ai l'air d'un fonctionnaire public ?

NOËL ! — NUMÉRO DU "SAMEDI"

Le numéro spécial de Noël publié l'an dernier par le SAMEDI a été, de l'aveu de tous, un succès accompli. On n'en saurait, d'ailleurs, trouver de meilleure preuve que dans le fait que la demande a considérablement dépassé les divers tirages qui ont été faits... N'étant pas de ceux qu'un succès contente, les éditeurs-propriétaires du SAMEDI vont, cette année, offrir un Numéro de Noël tout à fait sans précédent, non seulement ici, mais dans n'importe quel pays où la presse existe. Qu'on en juge.

Ce Numéro comptera 60 pages,

les illustrations en couleurs seront dignes des artistes les plus en renom, les autres illustrations se compteront par douzaines ; la matière à lire sera très abondante et de circonstance ; bref, toujours au prix ordinaire de...

5 cents le numéro,

on aura dans le SAMEDI-NOËL ce qu'aucune autre maison de publication du monde n'offre même pour 25 et 50 cents. Les agents devront se préparer à envoyer aussitôt que possible leurs commandes.

FIN D'UNE ENTREVUE



... Et sans un mot de plus, elle ferma la porte sur lui...

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

Parlons encore aujourd'hui, et serio-comiquement, de ce qui se dit dans le royaume des médecins ou des quacks. La "Mosaïque" n'est-elle pas, d'ailleurs, notre sac à tout mettre ?

On apprendra avec un légitime plaisir que ce ne sont pas les seuls êtres qui ont vu le jour en cette dernière moitié du siècle, que les inventeurs de pommades à faire repousser les cheveux auront "achalés" (un mot pour M. Fréchette).

La *Gazette Médicale*, de Berlin, publie, dans son dernier numéro, une recette qui fut recommandée, quatre mille ans environ avant la naissance du Christ, à la mère du douzième roi de la première dynastie égyptienne, pour faire croître ses cheveux : cette recette, qui est la plus ancienne de toutes celles connues jusqu'à ce jour, consistait en une décoction de pattes de chiens de dattes, de sabots d'âne et d'huile, dont deux fois par jour on devait faire une application sur la peau de la tête.

Le papyrus égyptien sur lequel on a fait cette trouvaille ne dit pas si le remède était efficace.

Quel ennui que l'insomnie ! pour ne pas dire pire. Le bon Nadaud l'a bien définie :

Penché sur ma couche brûlante,
Je cherche un repos qui me fuit ;
La nuit s'avance, l'heure est lente,
La cloche triste dit minuit.

Si encore les insomnies se terminaient à minuit ! Mais il y en a qui vont plus loin, au grand supplice des patients. Chacun a son remède. Les uns se répètent indéfiniment une même phrase, toujours la même ; d'autres lisent des gazettes ; d'autres se compriment les paupières. On n'en finirait pas d'indiquer tous les remèdes, plus ou moins agréables et plus ou moins efficaces, surtout moins ; n'a pas qui veut le doux sommeil de la brute.

Le docteur Huxley, dans la *Medical Press*, indique son procédé : empressons-nous de l'enregistrer.

Ce praticien nous recommande simplement, quand nous présentons une nuit sans sommeil, de limiter l'entrée de l'air dans les poumons, et l'apport de l'oxygène dans le sang, en nous couvrant la tête de nos couvertures de façon à ne respirer que l'air ainsi confiné. De danger, il n'y en a aucun, nous affirme-t-il ;

aussitôt endormis, nous rejetterons nos couvertures, et nous aurons alors autant d'air frais qu'il nous en faudra. Les chiens, nos bons amis les chiens, ont inventé cela bien avant nous. Ils tournent deux ou trois fois sur eux-mêmes, pivotent et s'affaissent le nez dans le poil.

C'est que les chiens ont la conscience tranquille, chose à laquelle n'a, sans doute, pas songé le docteur Huxley.

Savez-vous, lecteurs, comment on doit s'y prendre pour monter un escalier ?... Voici en quels termes, les *Annals of Hygiene*, de Philadelphie, résume cette question générale :

D'ordinaire, pour aller d'une marche à l'autre, on appuie sur la première, la plante du pied ; pour gagner de même la seconde, et ainsi de suite. C'est là un mouvement très fatigant, parce qu'il fait porter tout le poids du corps sur certains muscles de la jambe et du pied. Or, en montant ou en descendant un escalier, il devient indispensable d'égaliser le plus possible la répartition dudit poids du corps. Pour cela, il suffit, en arrivant sur le palier, de poser carrément sur la marche tout le pied (plante et talon), puis par un mouvement lent mais libéré, de s'élaner dans les mêmes conditions vers la seconde, et ainsi de suite. De la sorte, aucun muscle spécial n'est mis en action, et tout le poids du corps est supporté par l'ensemble des muscles, des cuisses et des jambes.

L'homme qui monte un escalier d'un pas délibéré n'est pas assurément un philosophe, ou du moins son raisonnement ne s'est jamais fixé sur pareille matière ; mais il n'en évite pas moins à bon escient une réelle fatigue.

A cette époque bien des ménagères font des vins avec le fruit de nos vignes canadiennes qui, Dieu merci ! sont de plus en plus soignées. Il n'est donc pas sans intérêt de noter ce qui suit :

Le vin noir est fortifiant, par conséquent bon contre l'anémie.

Le vin blanc est diurétique, par conséquent bon pour les gouteux.

Le vin jaune ou ambré est digestif, par conséquent bon pour les gourmands.

Le vin nouveau rafraîchit, par conséquent il convient aux gens d'affaires.

Le vin vieux, s'il est trop âgé, échauffe, par conséquent il faut en être sobre.

Prenez de l'exercice ! Prenez de l'exercice ! s'écrient nos médecins et les hygiénistes. C'est bon pour le moral, c'est excellent pour le physique.

Il faut croire que ça ne va pas à tous les tempéraments, car certain baron Steinmetz, qui vient d'échouer en correctionnelle à Paris, est bien l'homme qui s'est mené et demené le plus généreusement. Il n'a que 31 ans. Or, en quelques années, il a vécu et "opéré" sous une dizaine de noms différents. Il est de grande famille ; il a passé par l'école militaire, et il est entré, après d'excellents examens, aux Cuirassiers blancs. Sorti de l'armée, il a voyagé ; il a enseigné, pour gagner sa vie, l'allemand, le latin et le grec. Il a été mineur au Kloudike, et homme de police on ne sait où. A New-York, il a fondé un cabinet de droit international ; puis il a ouvert une école de langues vivantes. Ensuite il est parti pour Londres où il a créé une maison de banque ; il est retourné s'occuper de viticulture aux Etats-Unis ; revenu en Europe, il s'est consacré à des entreprises d'éclairage ; ensuite à des affaires de chevaux ; et tout dernièrement il s'occupait d'assurances. Et c'est la façon un peu... irrégulière dont il pratiquait ce métier qui l'a conduit devant le tribunal.

OMNIBUS.

"L'opinion, reine du monde" : encore une Majesté constitutionnelle qui règne et ne gouverne pas.—G.-M. VALTOUR.

DIPLOMATIE DE TOBY JUN.



Toby jun. — Si vous me donnez le fouet, je dirai à maman que je ne veux pas aller au cirque. Toby sur. (qui ne manque jamais de faire une note quand le cirque passe). — Bien, hum ! Oui... Comme je sais que tu aimes à y aller et qu'il faut que ton pauvre papa t'accompagne, je ne te ferai rien cette fois.

PROMENADE D'UN TROUPIER

Profitant du beau temps, le fusilier Ladouille, qui ne se refuse rien, s'est offert dimanche dernier une charmante promenade aux environs de Paris.

Après avoir longtemps marché, il éprouva le besoin de se reposer et s'assit sur un banc de pierre au bord de la route. Là, les jambes étendues et le nez au vent, ayant derrière lui un massif de verdure d'où s'élançait un chêne magnifique, regardant d'un oeil rêveur les minuscules silhouettes des cultivateurs s'agiter dans la campagne, Ladouille se laissa aller aux douceurs du *fier niente*.

Un paysan vint à passer sur ces entrefaites et se découvrit.

—Tiens ! se dit notre intelligent, ce pauvre *pétrousquin* me prend au moins pour un officier !...

Et il lui rendit son salut d'un air de condescendance.

Deux minutes après, une troupe de jeunes potaches en promenade passe devant Ladouille.

Tous se découvrent, depuis le plus petit jusqu'au p'ou.

Et notre camarade leur fait une belle révérence en se disant *in petto* avec infiniment de modestie :



Massa Couillard. —Tiens, attrape ça, et ça, et ça. Tu suis de méchante humeur, aujourd'hui, et tu sens le besoin de battre quelqu'un...

Ce que c'est que de bien représenter !...

Tandis que l'infortuné Ladouille s'étudie à prendre sur son banc des poses de matamore, une bonne vieille femme chargée d'ans et de paniers survient et, arrivée devant lui, pose ses paniers et se met à genoux en joignant les mains.

Pour le coup, Ladouille n'y tient plus :

—Relevez-vous ! madame, dit-il noblement en la secourant par le bras, je ne suis pas un dieu pour que vous me rendiez ces honneurs ! je ne suis qu'un simple mortel, comme vous ! Je vous en prie, relevez-vous !...

Longuement la vieille considère son interlocuteur d'un regard abruti et finit par lui lui dire :

—Fichez-moi donc la paix, espèce d'imbécile ! et laissez-moi faire ma prière tranquille !!!

Alors Ladouille se retourne et — vous voyez son nez d'ici ! — aperçoit, dans un creux de chêne, une statue de la sainte Vierge, cause de tous ces saluts et de toutes ces révérences !...

PAUL LARQUES.

IL FAUT TIRER PARTI DE TOUT

Un vieil avocat américain avait donné instruction à sa cliente de pleurer chaque fois qu'il frapperait sur son pupitre ; mais s'oubliant, il frappa une fois à tort. Aussitôt la femme se met à sangloter.

Qu'avez-vous, demanda le juge ?

—Bien, il m'a dit de pleurer chaque fois qu'il frapperait sur la table.

Messieurs, fit l'avocat, s'adressant aux jurés, laissez-moi vous demander si vous pouvez concilier l'idée du crime avec une telle candeur et une telle simplicité.

LATOUCHE, HISTORIEN

Le savant. —Tenez, cette figure en or a été découverte dans l'Amérique centrale dans une tombe qui devait être vieille de mille ans.

Benoît Latouche. —Ta, ta, ta ! Vous vous êtes fait blaguer en grand. L'Amérique est découverte depuis à peine quatre cents ans.

UNE DOUCHE

Première moitié. —Tiens, Gertrude, je suis tellement ambitieux, qu'un beau jour, je crois que j'apporterai la terre à la maison.

Seconde moitié. —Eh bien, Polycarpe, si tu l'apportes à tes pieds, rappelle-toi qu'il y a un paillason à la porte et que c'est moi qui ai dû laver le plancher la dernière fois qu'il l'a été.

DEUX ÉLÉMENTS RASSURANTS

La nouvelle cliente. —Est-ce que votre lait est parfaitement pur ?

Le laitier. —Parfaitement, madame. Je n'emploie que de la craie importée et de l'eau soigneusement distillée.

LA PREUVE

La meilleure preuve que le mot impossible n'est pas français, c'est que les éditeurs propriétaires du SAMEDI vont offrir pour 5 ets un numéro de Noël qui en vaudra 50.

FIRST COME, FIRST SERVED

Philidor (tout ému). —Cher monsieur, je sollicite toute votre indulgence. Je viens demander la main de votre fille. C'est téméraire, je le sais ; vous êtes tenté de m'éconduire, oh ! je le vois bien. Mais rappelez-vous que vous avez été jeune, que vous avez aimé, que votre bonheur a...

Papa Gatien. —Très bien, mon garçon, très bien et ne crains rien. Tu vas l'avoir. Tu es le premier qui la demande, prends-la. Je suis un homme d'affaire, moi ; j'aime les gens qui ne lambinent pas.

UNE CONSOLATION

Annette. —Bébette est-elle fort chagrine de voir son engagement avec Tophile Philidor cassé ?

Ninette. —Non. Pas depuis qu'elle est certaine de gripper Tommy Philidor. Les bijoux qui portaient le monogramme du... défunt pourront servir comme si de rien n'était.

CHOISISSEZ

Les riches sont malheureux parce qu'ils ont découvert que l'argent ne peut pas acheter le bonheur, et les pauvres sont mécontents parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour en faire l'expérience.

LES BONS CONSEILS

Mlle Becquets. —Je déteste répéter un scandale.

Mlle Lancinante. —Moi aussi. Le mieux est de toujours raconter les choses à notre propre manière, puis d'y ajouter.

N'AVAIT PAS MANGÉ DE CELA

Gatien est allé veiller chez le notaire où l'on a fait de la musique. Le lendemain, le médecin l'aborde :

—Eh bien, Gatien, as-tu aimé le quatuor ?

—Je vous avouerai que je n'en ai pas mangé, mais les tartes allemandes étaient ce qu'il y avait de meilleur à notre bout de table.

VACANCES BIEN REMPLIES

Joe Beef. —Eh bien ! Laficelle, t'es-tu bien amusé pendant tes vacances ?

Laficelle. —Pas mal. J'ai été mordu par un serpent à sonnettes, écrasé par une moissonneuse, empoisonné en mangeant des tomates conservées ; je me suis fracturé une jambe en tombant d'une charrette à foin et j'ai eu les fièvres typhoïdes pour avoir bu de l'eau de puits, et de plus, je suis fiancé à quatre grosses filles de la campagne et chacune croit que je suis sérieux. Oh ! je puis dire que je me suis passablement amusé.

IL A ÉTÉ PINCÉ

Flick. —Je suis surpris d'apprendre qu'ils sont mariés. Je pensais qu'il avait seulement l'intention de flirter avec elle.

Flock. —Il le pensait bien, lui aussi.

DEUX POINTS DE VUE JUSTES

La sœur cadette (sentimentalement). —On dit que l'amour est aveugle.

La sœur aînée. —Et muet, aussi, je crois.

MAIS IL Y A ÇA...

Si les femmes nous aimaient seulement pour nos fautes, nous pourrions compter sur leur éternelle fidélité.

LES GAMINS DE DEVONSHIRE

Dans le Devonshire, Angleterre, les gens atteignent paraît-il un âge très avancé. Un vieillard de quatre vingt-dix ans, demeurant à la campagne, avait chargé son fils, un homme de soixante-dix ans, de lui rapporter de la ville voisine quelques provisions dont la famille avait besoin. Comme le fils tardait à revenir, l'aïeul âgé de cent huit ans dit avec humeur : "Voilà ce que c'est que c'est que d'envoyer un gamin faire les commissions."

QUELQUES MOTS

—Fred a l'air endommagé.

—Oui, lui et Lapinte ont échangé quelques mots...

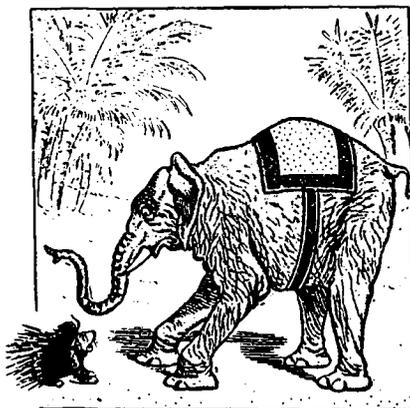
—Rien que cela !

—Et Lapinte lui a jeté un dictionnaire à la tête.

UNE "MATCH"

Barnabé. —Quelle puissance ont les rayons X... Ils peuvent arriver jusque dans la tête d'un mulâtre. Connaissez-vous quelque chose de plus pénétrant ?

Tophile. —Hum ! ce n'est pas pour vous vanter, mais quand votre fille chante...



II

Jumbo (quelques minutes après). —Dis, Joe Porcépie, connais-tu mon maître ?

Joe Porcépie (grincant des dents). —Je ne te dis que ça ! Il m'a jeté une noix de coco dessus, hier matin, et a failli me casser la tête !

Jumbo. —Ah ! Eh bien, si tu le veux, nous allons lui jouer un bon tour !...



III

Jumbo. —Allons, suis mes instructions et nous allons lui donner une petite leçon à cet homme-là. Laisse-moi t'embarquer sur mon dos...

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL

HISTOIRE D'UN MÉCHANT NÈGRE, ETC. -- (Suite)



IV

... Là ! Fais toi petit, tout petit ; maintenant, voici cette brute qui arrive.



V

Massa Coardur. — Allons, sale bête !... Vilain monstre !... Li nègre veut aller voir sa blonde. Hop ! Hop ! Sur ton dos, gosse bête !...



VI

... (Pendant que Jumbo l'élève avec sa trompe.) Hein ! Une petite volée de temps en temps. Il n'y a que ça pour rendre ces gosses bêtes-là dociles et...

LA VIE DES BOERS

JOHANNESBURG

Johannesburg n'est pas seulement la ville la plus importante du Transvaal, c'est la ville la plus importante de l'Afrique du Sud. Les Boers ne peuvent se vanter d'avoir contribué, ni à sa naissance, ni à sa croissance. Johannesburg est une ville cosmopolite. Pour se faire une idée de ce que signifie cette ville aujourd'hui si florissante, il faut se reporter au début.

Johannesburg s'élève en plein désert. Point de rivières, point de routes, point d'arbres, c'est-à-dire aucun moyen de transport, aucun moyen de construction. Il y a sept ans, l'emplacement était occupé par quelques tentes servant d'abri aux pionniers téméraires qui s'étaient aventurés jusque-là à la recherche de l'or, au risque de se voir décimés par la faim et par les sauvages. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'on put se procurer assez de bois et de briques pour commencer un semblant de ville.

La plus grande difficulté était le manque d'eau et ceux qui voulaient pousser le luxe jusqu'à se payer, je ne dis pas un bain, mais une simple ablation, avaient à le faire avec de l'eau de seltz à 5 francs la bouteille. Aujourd'hui on a fait des travaux d'irrigation et la ville possède des réservoirs, et heureusement, car le prix de l'eau de seltz n'a guère changé. A Johannesburg un verre de bière se paye 50 cts., un cigare 40 cts., et le reste à l'avenant ; mais les habitants gagnent facilement leur argent et personne ne se plaint.

Les rues de Johannesburg sont larges et bien alignées ; la ville possède de jolis théâtres, d'excellents hôtels, et je le répète, tout ce que peut exiger la civilisation moderne.

Les experts assurent que les mines d'or à Johannesburg sont inépuisables. Si cela est vrai, et je n'en doute pas, Johannesburg sera, avant dix ans, un des plus grands centres commerciaux du monde.

Aujourd'hui c'est un tripot où vous êtes aveuglé de poussière et de poudre. A côté de gens distingués, sérieux et honorables, une société mélangée, quelque peu interlope, millionnaires, chambreurs, décaqués, maîtres-chanteurs, barons et financiers en goguette, aventuriers de tous les pays, Allemands, Anglais, Français, Italiens, Grecs, Levantins, Juifs de naissance et de profession, vivant au jour le jour, passant la vie entre l'espoir de faire fortune et le risque de faire banqueroute.

Des femmes jolies, peintes, teintes, le nez au vent, se mourant d'ennui ; femmes peu gênées, passant leur vie à jouer aux cartes, à dîner et à danser, tandis que les hommes sont à la Bourse, au Club, ou à boire et à jaser avec des filles de tavernes, couvertes de diamants, dont les gages sont de \$150.00 par mois.

A côté de cela, je le répète, une société distinguée qui se tient un peu à l'écart et fait bande à part, une aristocratie de bonnes manières, des financiers, des négociants, des ingénieurs, des gens tels que l'on en rencontre dans la meilleure société européenne.

L'histoire de Johannesburg est celle de San-Francisco, de Denver, et de toutes les villes du monde où la découverte d'un métal précieux a soudainement attiré une population aventurière à la recherche de gains faciles. Les villes de ce genre, et les plus florissantes, sont comme les révolutions, elles ont été commencées par des aventuriers.

A côté de Johannesburg quel contraste offre la ville de Pretoria, la capitale, politique des Boers. C'est dans cette ville que réside l'oncle Paul. Sa maison est l'une des plus bourgeoises de Pretoria. Elle est au centre de la ville qui est comme un immense parc où sont éparpillés des villas et des cottages. Près de la maison du Président se trouve le palais du gouvernement, — un palais aux cent salles, — où l'on a réuni le Parlement, les bureaux ministériels, les bureaux de la présidence et les Tribunaux.

Quand il va au Parlement, — qui s'appelle le "Volksraad," — l'oncle Paul passe sur sa redingote une grande écharpe verte en sautoir : c'est l'insigne de la dignité présidentielle. Il prend place dans une tribune surmontée d'un dais, dont les draperies aux couleurs nationales encadrent les armes de la République. A côté est une tribune plus simple où siège

le président du "Volksraad," en toge noire et en rabat.

Les membres du Parlement transvaalien sont au nombre de vingt-cinq. Ils s'installent devant des tables à tapis vert sur lesquelles sont rangés des récipients remplis d'eau fraîche : c'est la seule boisson dont il soit permis de faire usage dans le Parlement. Les débats ont lieu sur un ton familier ; on n'y vise point à l'éloquence ; ce qu'on cherche, c'est abattre le plus de besogne possible, et pour cela les grands discours sont inutiles.

Chose qu'on ignore, sans doute, c'est que M. Krüger, qui a fait de nombreux voyages en Europe, a reçu de tous les souverains les décorations les plus recherchées. Il n'en porte pas une quand il est dans le Transvaal. Le ruban vert de la présidence lui suffit.

L'exemple de simplicité donné par l'"oncle Paul" rappelle ceux dont est pleine l'histoire des présidents de la République des États-Unis. Quiconque visite la résidence du premier magistrat de la grande démocratie américaine ne manque pas d'être frappé de son aspect modeste. La "Maison-Blanche," à Washington, n'évoque en aucune façon l'idée d'un palais.

"Si quelque chose doit un jour ruiner les États-Unis, écrivait un voyageur, ce n'est assurément pas l'entretien de la résidence présidentielle ; il n'y a pas de sous-préfecture en France qui ne soit mieux décorée."

Les Boers étaient 600 quand ils s'établirent au Cap, il y a deux siècles, ils sont aujourd'hui trois cent mille.

Détails à noter : les Hollandais ne sont pas les seuls ancêtres des Boers ; les Français, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, vinrent grossir la petite colonie et c'est grâce à cette double origine que l'on trouve aujourd'hui encore tant de noms propres français dans la République du Transvaal.

C'est ainsi que le général en chef de l'armée Boer, celui qui battait, il y a une dizaine d'années, les Anglais à Mazabantill, celui qui a battu et fait prisonnier le docteur Jameson et sa bande, porte un nom bien français. Il s'appelle Joubert.

II. B.

N'AVAIT PAS PRÉVU TOUT

Elle. — Je crois vraiment que la femme devrait avoir le droit de proposer !

Lui. — Parfait, mais il lui faudra offrir l'anneau de fiançailles et d'autres cadeaux au lieu de les recevoir.

Elle. — Tiens ! à y bien penser, je crois qu'il est mieux de conserver l'ancien système.

Tel journaliste parle des femmes en homme qui ne saurait pas leur parler. — MARQUISE DE BLOQUEVILLE.

LE TEXTE

Toutes nos mesures sont prises pour que la matière à lire du SAMEDI-NOËL soit à la hauteur des gravures ; or celles-ci seront un régal pour tous.

HISTOIRE D'UN MÉCHANT NÈGRE, ETC. (Suite et fin)



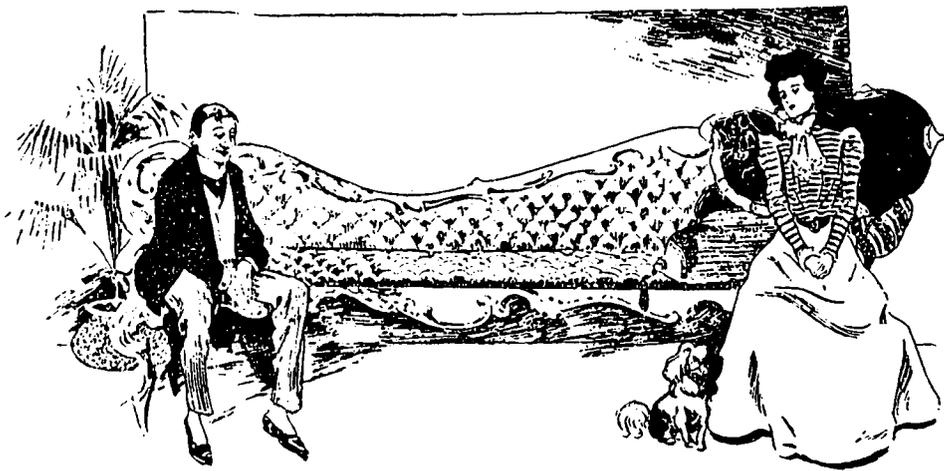
VII



VIII

Jumbo (s'empantant au plus vite). — Viens, petit Porcépée de mon cœur, nous allons nous amuser dans les jungles. Il n'est pas capable de me monter avant un mois au moins.

LES DISTANCES



I
Ceci est la façon dont ils sont assis quand Georges est en visite chez elle.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Je viens de lire la première chronique de M. Fréchette sur les incorrections de langage. Elle est très instructive et couchée en termes si clairs, que ceux qui n'en feront pas leur profit devront être considérés comme quantités négligeables.

M. Fréchette s'occupe d'un ennemi : le mot anglais, la locution anglaise. Or, il en est un autre que le manque d'espace lui fera négliger : c'est l'argot de bonne allure, le français forcé, le produit du trop bel esprit. Le néologisme de contrebande est le lion dévorant qui rôde sans cesse, et nombreux sont les écrivains qui lui ouvrent toutes grandes les portes.

C'est la manie de vouloir être plus fin que la finesse même qui produit les incohérences. Comme le faisait remarquer un collectionneur : de nos jours le verbe dormir se conjugue de la façon suivante :

Je dors, tu piones, il roupille, nous piquons notre chien, et ainsi de suite.

Le verbe mourir offre de nombreuses variantes. On dit communément à cette occasion : casser sa pipe, tourner de l'œil, passer l'arme à gauche, avaler sa langue, dévisser son billard, se mettre au vert, claquer, etc.

C'est sous l'Empire qu'est apparu le verbe embêter, qui a débüté fort modestement, mais qui a depuis longtemps, obtenu droit de cité.

Être paresseux, c'est avoir un poil dans la main.

Ne rien faire, c'est se la couler douce, ne pas se fouler le poignet.

Travailler, c'est turbiner.

Parler, c'est tenir le crachoir, jaspiner. Les femmes taillent volontiers des bavettes.

Se taire, c'est fermer sa boîte.

Payer, c'est casquer.

Extorquer de l'argent, on ne le sait que trop, c'est faire chanter.

Un excès de boisson, c'est prendre une cuite, alors on s'est piqué le nez en levant le coude et le lendemain on a mal aux cheveux.

Se tromper, c'est se mettre le doigt dans l'œil ou commettre une gaffe.

Se faire régaler, c'est se faire rincer la dalle.

Divulguer un secret, c'est débiter le truc.

Quand on abandonne quelqu'un, on le lâche d'un cran.

Emmener quelqu'un avec un propos répété, c'est le raser, lui monter une seie ou un bateau.

Un cheval qui s'emporte, s'emballé ; on serait plutôt porté à croire le contraire.

Lorsqu'on boit ou mange sans payer, on consomme à l'œil.

Quant au substantifs, leur nombre est infini.

La paresse est une flemme ; à l'état aigu celle-ci se nomme naturellement : flemmingite.

Une indication est un tuyau.

Quelqu'un de bien est chic ; est un chic type.

Ce que l'on ne croit pas est de la blague.

La difficulté se nomme le chiendent.

L'argent s'appelle de la galette, de la braise.

Les bouts de cigares sont des mégots et celui qui les ramasse est un protecteur d'orphelins.

Comme interjections il y a : Oust ! Zut ! Flûte, et autres.

Il est temps de *décaniller* (de nous esquiver). Nous ne voulons pas abuser plus longtemps de la patience de nos lecteurs, qui pourraient trouver que nous avons trop de *bagout*.

Il est certain que le chercheur désireux de compléter l'œuvre ferait un ample moisson en fouillant quelque peu.

D'ailleurs l'argot s'entend dans la rue, se lit dans les journaux quotidiens où les plus grands écrivains ne dédaignent pas à l'occasion d'en offrir quelque tranche de ci de là au public ; il pénètre de toute part dans les foyers et s'étend comme une tache d'huile.

Le *Journal d'Indre et Loire* (France) termine ainsi un article à ce sujet :

« C'est égal, les braves Canadiens-français, qui ont conservé la langue-mère de l'époque de l'émigration, seront fort embarrassés ces

jours-ci pour se reconnaître dans une logomachie envahissante. Ainsi, que croiraient-ils s'ils entendaient deux compatriotes nouvellement débarqués se dire : Allons-nous tordre le cou à un perroquet, ou prendre une verte sur le zinc ? « Au siècle prochain, quand le mal sera consommé, et qu'on se souviendra que le français fut jadis la langue diplomatique de l'Europe, on pourra s'écrier avec les néologues d'aujourd'hui :

« Oh ! la la ! quelle dèche, mon Empereur ! »

* * *

C'est aussi contre cet ennemi que bataille M. de Gourmont dont parlait la *Presse*.

Cet écrivain, dit l'*Illustration*, de Paris, aime passionnément la langue française. On sent à chaque page de son livre, combien il souffre de voir cette langue se galvauder de jour en jour, perdre l'un après l'autre tous ses traits originaux, et se transformer en une sorte de jargon international où les mots n'ont plus ni vie, ni couleur, ni son. Et si même on ne peut s'empêcher de juger un peu chimérique son essai de résistance contre un mouvement de désorganisation aussi rapide et aussi fatal, on n'en admire que davantage le noble sentiment qui le lui a inspiré. Depuis longtemps, les droits esthétiques et moraux de notre langue n'avaient été soutenus avec autant d'éloquence : M. de Gourmont ne laisse pas échapper une seule occasion de protester en leur nom, tantôt nous montrant comment la signification propre des mots s'obscurcit ou s'efface, tantôt nous engageant à nous défier des clichés, et à nous rappeler que les métaphores sont essentiellement des images. Claires, serrées, précises, appuyées toujours sur une foule d'exemples, ses observations ont d'autant plus de portée qu'elles sont exprimées plus librement, sans ombre d'emphase ni de prétention pédantesque. Le chapitre consacré aux modes divers de la « déformation de la langue française, » en particulier, est tout rempli d'exemples à la fois frappants et typiques. Mais, hélas ! les observations les plus ingénieuses, sur ce sujet, ne peuvent plus servir désormais qu'à nous amuser, en attendant que nous cessions même tout à fait de les comprendre, et que nous perdions jusqu'au souvenir de la vieille beauté de la langue française !

* * *

Jules Méry rappelle quelque part cette naïve histoire :

Il avait une fois, voilà longtemps, bien longtemps, dans un village de Bourgogne, un pauvre gars de vingt-cinq ans qui, depuis sa naissance, était affligé d'une terrible infirmité : il était sourd et muet. Il y avait dans le même village une « *moulte gentle et sage pucelle* » dont le pauvre gars était follement amoureux. Chaque semaine, chez un parent commun, le pauvre gars passait la veillée auprès de la gentille pucelle.

Et là, assis sur un escabeau, au coin de la haute cheminée où flambait joyeusement un feu de bois, le triste affligé contemplait éperdûment la jolie fille. Mais jamais ne pouvait lui dire le secret de son cœur. Et il se lamentait misérablement. De son côté, la jolie fille avait un faible pour le pauvre gars, qui était de fort bonne mine. Mais comment épouser un sourd-muet ? « Oncques ne pourrait — disait-elle ingénument dans son patois bourguignon — oncques ne pourrait me conter qu'il m'aime ! Oncques ne pourrait m'entendre lui confesser mon amour ! » Or, il advint que certain soir, le pauvre gars ne parut point à la veillée. On alla chez lui s'enquérir. Et la jolie fille soudainement fut bien triste, en apprenant que le jour même, son amoureux avait disparu. Elle fit des lors, chaque soir, une spéciale prière à Mme la Vierge pour le retour du malheureux, résolue à l'épouser quand même, quand il reparaitrait. Mais plusieurs semaines passèrent. Et il ne paraissait point.

Chacun déjà le croyait mort. Seule la jolie espérait et priait toujours. Et c'était bien à elle : car le pauvre nullement n'était mort. Sans rien dire

LES DISTANCES — (Suite et fin)



II
Et ceci est la façon dont ils sont assis quand ils se rencontrent dans le tramway.

POUVAIT PAS PERDRE CETTE CHANCE-LÀ



Le Recorder. — Il est surprenant qu'un homme avec l'air respectable que vous avez, ait été arrêté pour ivresse ; mais comme vous dites que vous avez perdu votre femme, je me sens disposé à vous pardonner.

Le prisonnier. — Merci. Voyez-vous, Rebecca et moi, on est venu en ville pour se promener et je l'ai perdue au Parc Solmer. Vous comprenez que j'étais pas pour manquer c'te chance-là.

à quiconque, un jour, il était parti en pèlerinage, à pied, loin, bien loin, là-bas, tout près de Paris, supplier Monseigneur saint Denys sur sa tombe, d'accomplir un miracle et de lui donner "l'oreille et la parole".

De suite, Monseigneur saint Denys "qui est bien le meilleur de tous les saints" exauça la prière ardemment faite. Subitement, l'amoureux se prit à entendre et follement admira tout ce qu'il entendait. Et, en même temps, lui qui n'avait jamais ouï une seule parole et qui, par conséquent, ignorait tout langage, il se prit à parler. Et la langue qu'il se prit à parler n'était point celle de son pays, mais bien "la belle et la moulte délectable langue de Paris". Après les actions de grâces à Monseigneur saint Denys, il revint dans son pays, épousa la jolie fille. Et comme il parlait le beau langage de France, il passa de suite pour le plus savant de son village et fit fortune.

Cette légende qui date du treizième siècle et que l'on trouve racontée au long dans Guillaume de Chartres, en même temps qu'elle prouve la naïveté de nos aïeux et avec quelle facilité l'homme croit tout ce qui flatte son orgueil, enseigne que, dès cette époque, la langue de Paris, c'est-à-dire la véritable langue française, était réputée comme supérieure aux dialectes vulgaires des campagnes.

Mais, à la même époque, hors de France, notre langue avait la même excellente renommée. On la considérait déjà comme la première et la plus belle des langues européennes.

Martino de Canale, auteur d'une histoire de Venise, composée en Italie en 1274, et écrite en français, s'excuse de n'avoir point choisi la langue italienne, par ce que "la langue française court parmi le monde et est la plus délectable à lire et à oïr que nulle autre".

Brunetto Latini s'exprime de même : "Et si aucuns demandoi por quoi cist livres est escriz selone le langage des François puisque nos sommes Ytaliens, je dirai que ce est plus destilable et plus commune à toutes gens."

Cette unanime admiration des étrangers pour notre idiome national fit nos pères positivement convaincus que "la paroleuse française" était la langue naturelle des humains.

Plus tard, l'empereur Charles-Quint l'appelle une langue d'Etat.

Au XVIII^e siècle la langue française était l'organe de la diplomatie.

Plus près de nous, en 1800, le Danemark et l'Angleterre conclurent une convention à laquelle la France restait étrangère : et cette convention fut rédigée en français.

Les Grecs et les Romains dans l'antiquité, les Français et les Anglais dans les temps modernes, — peuples conquérants et civilisateurs, — virent ainsi leur idiome national universellement adopté.

L'universalité incontestée de la langue française, à toutes les époques, prouve encore que la France, à côté de la supériorité nationale, possédait de même la supériorité du langage.

KODAK.

COURRIER FEMININ

Dans chacun de ses numéros le *Black and White*, de Londres, publie le portrait d'une "sportswoman" de haute lignée et lui consacre quelques lignes de biographie. C'est la comtesse de Minto, la femme de notre gouverneur-général, qui a les honneurs du numéro apporté par le dernier courrier. Elle fait un excellent portrait ; s'il n'est pas flatté, c'est une jolie personne qui représente notre sexe à Rideau Hall. Lady Minto, dit le *Black and White*, excelle dans tous les sports du plein air et surtout comme patineuse. Ce serait elle qui aurait décidé Lord Minto à se rendre à New-York pour le commencement des courses de yacht.

* * *

Beaucoup, trop même parmi nous, ont une tendance à jouir de l'embar-

ras où se trouvent quelquefois les membres du sexe fort et laissent les hommes venir au secours d'autres hommes, quand cette tâche pourrait si gracieusement être remplie par elles.

Pendant la seconde ambassade du général LeFlô, à Saint-Petersbourg, le gouvernement français adressa à l'ambassadeur un officier d'artillerie, chargé de je ne sais quelle mission, et l'empereur exprima le désir que l'officier français lui fut présenté à une réception privée du soir. Ainsi fut-il fait. Le général amena donc l'officier au palais, où l'empereur tenait réception. Il accueillit l'officier, comme toujours, de façon très amicale et très souriante, puis, voulant lui faire honneur, le présenta aux grandes duchesses qui étaient présentes. La première des grandes duchesses s'étant avancée, dès que l'empereur eut prononcé la formule de présentation, tendit la main à l'officier qui très interdit, intimidé, prit la main de la duchesse, qu'il serra, à l'anglaise, au lieu de la porter à ses lèvres, conformément aux usages de l'étiquette. La grande-duchesse rougit, se recula d'un pas, très étonnée, tandis que le général LeFlô, devenu cramoisi, levait vers l'officier ses yeux pleins de colère. L'empereur qui voyait la scène se mit à rire, et frappant amicalement sur l'épaule de LeFlô :

— Mon général — fit-il — dites donc au capitaine, qui n'est pas au courant de nos usages, que lorsqu'une grande-duchesse tend sa main, c'est pour qu'on y dépose respectueusement les lèvres. Ne lui faites pas les gros yeux, il y a malouine, et nous allons recommencer . . .

Il fit signe à la grande-duchesse qui, très gracieusement, tendit, à nouveau, sa main qui était fort belle, et que baisa avec respect l'officier très ému.

— Eh bien, capitaine, — reprit l'empereur qui adorait plaisanter — que vous en semble ? et ne voyez-vous pas que notre étiquette n'a rien de désagréable !

* * *

A cette époque où tant de femmes ne voient rien de poétique dans le "ménage", on lira avec profit et délices cette page de Paul Janet :

Ce ne sont point seulement les qualités solides et les vertus raisonnables que la femme trouve à montrer dans l'intérieur du ménage ; elle peut y introduire ce qui est sa nature même, le goût, la grâce et l'élégance. L'élégance et le ménage, voilà deux mots qui paraissent ennemis ; ils ne le sont cependant que pour ceux qui séparent toute chose, qui ne voient point l'invisible derrière le visible, et ignorent le secret rapport des choses de la matière aux choses de l'esprit. Tout s'anime, se vivifie, se colore sous le souffle d'un sentiment. Il peut y avoir, dans les plus humbles soins de la vie intérieure, un art de dissimuler ce qui ne plaît point aux yeux, un art de disposer et de choisir sans luxe, sans grands frais, mais de manière à plaire au goût et à l'imagination. La plus modeste fille du peuple a une fleur sur sa fenêtre : n'est ce point une preuve que la vie peut être ornée dans toutes les conditions ? L'élégance de la vie n'a rien qui soit contraire à la morale, quand elle n'est point disproportionnée avec les moyens que nous donne la fortune. Est-ce que la nature n'est pas élégante ? est-ce qu'elle n'a pas donné aux plus humbles objets une parure plus splendide que celle de Solomon dans sa gloire ? Le ménage a donc son élégance, sa beauté, sa poésie même. . . La poésie n'est ni si loin ni si haut que l'ont dit nos rêveurs : elle est ici, elle est là, elle est partout et surtout dans les choses simples. Le coin du feu, la table ronde, le repas du soir, la toilette de l'enfant, voilà la poésie de la famille. Heureux celle qui sait goûter le pur amour de ces choses, et qui ne croit pas qu'il soit nécessaire d'avoir la fièvre pour jouir de la vie

XXX.

SOIXANTE PAGES

Cette année le SAMEDI NOEL sera de 60 pages, et loin de craindre la comparaison avec les autres publications du pays et de l'étranger, il la sollicitera.

DEUX VÉRITÉS ÉGALES



Madame.—Ce n'est pas l'habit qui fait l'homme, vous savez.
Brigitte.—Non, peut-être ; mais c'est l'habit qui fait le policeman.

OCTOBRE

*Honneur au cin ! Octobre, à toi le sceptre, il faut
Faire trêve aux soucis, pour chanter à la ronde
Le sol où germe et la terre féconde,
Et toi, beau vendangeur, à la treille au plus tôt !*

*Paysan, mon ami, faut-il te prendre au mot ?
Car tu sembles avoir une étrange féconde ;
Et ta face à tout prendre est assez rubiconde...
Bah ! le cuisin est bon, et tu n'es pas un sot.*

*Si ta rage au travail se peint sur ta figure,
Si ton geste a, parfois, un peu trop d'envergure,
Qu'importe : la gaieté brève toutes les lois,*

*Car le cœur français sait bien, dans sa largesse,
Que le sang de la vigne est un vrai sang gaulois,
Et qu'un peu de folie est un peu de sagesse.*

ABEL LETALLE.

ÉVALUÉ SÉANCE TENANTE

Mtre B., tout jeune avocat, représentait la demande et la défense était confiée à Mtre X., un juriconsulte de renom, d'une ville avoisinant celle où se trouvait la cour. Mtre B., après avoir expliqué au jury un point quelconque de la loi se tourna vers son confrère avec ces mots : " N'est-ce pas ? "

Alors Mtre X., pensant faire florès, répondit avec un sourire et un air de conscience supérieure :

J'ai mon bureau à C. . . , et si vous avez quelque problème légal à faire résoudre je serai enchanté de vous aider moyennant paiement.

Sans paraître décontenancé le moins du monde, Mtre B. tira de sa poche une pièce de dix sous et la tendit à son pompeux collègue, puis de sa voix la plus onctueuse lui dit :

" Voici, maintenant apprenez-nous tout ce que vous savez et remet-moi la monnaie. "

DE SOCIÉTÉ PEU FATIGANTE

Monsieur.—Taupel est un garçon absolument charmant, ma chère !

Madame.—Vraiment, de quelle façon ?

Monsieur.—Il écoute tout ce qu'on a à dire et ne dit rien qu'on ait à écouter.

JUSQU'À L'EXTRÊME LIMITE

Le petit Henri à qui on avait donné un chat en sucre disait à sa mère au bout de deux ou trois jours : " Je l'ai conservé, puis conservé, et conservé encore jusqu'à ce qu'il soit devenu assez sale pour que j'aie été obligé de le manger. "

SON TRUC

Le poème est bon, mais pourquoi l'intitulez-vous : *Adverbe !*

Pour influencer l'évaluateur de la revue. Vous savez qu'un adverbe ne se décline pas. . .

IL A DU SUBIR TOUT LE FEU

Toto.—Je ne veux plus aller à l'école quand il pleut !

La mère.—Pourquoi donc ?

Toto.—J'étais tout seul aujourd'hui.

La mère.—Et tu t'es ennuyé ?

Toto.—Non, mais j'ai été obligé de répondre à toutes les questions.

LOGIQUE FÉMININE

—Mme Toby avait dit qu'elle se retirerait du club si on l'élisait présidente.

—Et puis ?

—Elle s'est retirée parce qu'elle n'avait reçu qu'un vote.

PAS DE RISQUE

Le visiteur.—C'est affreux ! Tuer cet homme pendant qu'il était en prière. . .

Le prisonnier.—Pas moyen de faire autrement. S'il avait prié plus longtemps le Seigneur se serait peut-être mis de son côté, et alors, moi, où en aurais-je été ?

ABOLITIONNISTE

Lui.—Chère Alice, je suis votre esclave !

Elle.—Considérez-vous comme émancipé, je vous en prie, monsieur George.

UNE AUTRE EXPLICATION

Bouleau.—Pourquoi dit-on que la parole est d'argent et que le silence est d'or ?

Bouleau.—Parce qu'il coûte plus cher de faire faire une personne que de la faire parler.

LA SEULE RAISON VISIBLE

Madame.—Bridget, comment se fait-il qu'il y avait un policeman avec vous dans la cuisine, hier soir, quand nous sommes rentrés du théâtre ?

Bridget.—Je ne sais pas, madame, sûrement. Je suppose que le théâtre a fini de meilleure heure que d'habitude.

NOTRE SAMEDI-NOËL

Vieux et jeunes, riches et pauvres, gens sérieux et personnes rieuses, pessimistes et optimistes, tous s'accorderont à trouver charmant notre numéro de Noël.

EN PAYS DE CONNAISSANCE

Combien rempli de figures familières l'autre monde doit apparaître à un médecin qui a fait de bonnes affaires.

GATIENNERIE

Mlle Agnès (caudide).—Combien cela paraît agréable d'être un homme intelligent et fort !

Gatien jur (qui parle comme il marche).—Ah ! mais, mademoiselle, j'aimerais mieux être une gracieuse et jolie fille. Et vous, mademoiselle ?

L'AUTRE DEMIE EN RÉSERVE

Lui.—Pourquoi Mme Taupin est-elle en demi-deuil ?

Elle.—Elle vient de perdre son premier mari.

A REBOURS

Flick.—Ne dit-il jamais la vérité ?

Flock.—Oh ! oui. Quand il veut tromper les gens.

SIMPLE AXIOME

Il est très rare qu'on regrette sérieusement quelque chose qu'on n'a pas dit.

C'EST L'IDÉAL

Vous entendez quelquefois parler d'un homme parfait. C'est celui que votre femme aurait pu épouser.

C'EST POUR RIEN



UN VRAI BARGAIN.

UN ARGUMENT SUPÉRIEUR



—Alphonse croit que les femmes ne devraient pas aller à la pêche.
—Béatise. Pêcher, ça fait cultiver la patience, et quoi de plus essentiel que cet article en ménage ?

LA MASTICATION DES ALIMENTS

Un des caractères de cette fin de siècle est la rapidité avec laquelle dans les familles on exécute les repas. Autrefois le déjeuner et surtout le dîner était vraiment le bon moment, celui où l'on se trouvait tous réunis dans une bonne intimité, où grands et petits s'épanchaient, se racontaient les menus incidents de la journée. A ces doux contacts les sentiments affectifs se rafraichissaient, on sortait de là plus content, affermis pour la lutte et surtout mieux portant.

Aujourd'hui les repas ne sont plus que des intermédiaires courts et précipités, par suite des corvées, dans la vie agitée, que petits et grands nous menons. Ces pauvres p'tiots sont tellement bourrés de devoirs et de leçons à certains moments qu'ils doivent chasser bien vite l'idée cependant si simple et si naturelle du jeu et qu'ils ont à peine le temps de manger. Il en résulte qu'ils mâchent les aliments à la diable avalant les bouchées doubles.

De cette situation découlent les inconvénients de tout genre.

Les aliments n'ayant pas été suffisamment triturés sont d'une digestion très difficile pour l'estomac, car il est établi qu'ils sont d'autant mieux absorbés et assimilés qu'ils sont plus liquides. Dès lors on voit paraître ce très vilain état qui s'appelle l'embarras de l'estomac ou bien des diarrhées qui reviennent par intermittence. La langue se charge, le ventre se ballonne, du sable rouge ou bien des sédiments rosés paraissent dans l'urine.

Comme conséquence, l'enfant cesse de produire, il maigrit même et s'affaiblit.

On va chercher quelquefois bien loin la raison de cet état d'abord très simple et qui finit par être très complexe. Or elle réside là tout près dans cette mastication incomplète et insuffisante.

Il est de toute nécessité, par suite, de se préoccuper à table de la manière dont les enfants mâchent et de leur donner le bon exemple en accordant à cet acte important de l'existence le temps qu'il mérite.

Dr GALL.

DÉLICATESSE DE TOUCHE

Le prétendant.—Mais je n'en prends que quand je suis malade ?

Le père.—Eh bien, je ne veux pas donner la main de ma fille à quelqu'un qui est si souvent indisposé.

EN COULEURS

La partie colorée de notre SAMEDI-NOËL sera le clou du numéro. C'est assez dire ce qu'elle promet d'être. Rien n'est épargné.

JOUR TROP CALOMNIÉ

—Le vendredi n'est-il pas le jour le plus malchanceux de la semaine.

—Je ne vois pas comment. Personne ne se marie ce jour-là.

DOUBLE RAISON

—Mais pourquoi n'a-t-il pas le bon esprit de se mêler de ses affaires ?

—Oh ! pour l'excellente raison qu'il n'a ni affaires ni d'esprit.

BIEN DOCUMENTÉ

Fabien. Tu dis que Flavien a un grand fonds d'esprit ?

Damien. Si tu voyais sa bibliothèque...

L'ESPRIT DE FRAPPETTE

Frappette. Notre voisine la couturière est bien chanceuse...

Toinette. Pourquoi cela ?

Frappette. Elle a sa besogne toute... taillée.

QUAND L'APPÉTIT S'ÉMOUSSE

Gatien a un appétit formidable. L'autre jour un ami le trouve en train d'achever un énorme gigot.

—Comment ! tu peux, tout seul, venir à bout d'un gigot de cette taille !

—Tiens !

Puis, soudain, modeste :

—Pourtant, il y a des fois où je laisse l'os !

LES CONCLUSIONS DE BOULEAU

Bouleau. —Qu'avez-vous donc, hier, à vous quereller si fort avec Taupin ?

Rouleau.—Ah ! Ne m'en parlez pas. C'est un parfait âne.

Bouleau.—Alors, je suppose que vous en êtes venus à une entente.

CRIS D'ALARME

“Les femmes doivent-elles... proposer !” telle est la question du jour. Comme déjà elles disposent, les hommes devraient surveiller le nouveau mouvement.

SUPRÊME PRÉCAUTION

Lui (palpitant).—Sommes-nous bien seuls ?

Elle (qui voit venir la grande demande).—Oui, vous pouvez parler.

Lui (hésitant).—Ne pourriez-vous pas transporter le phonographe dans une autre chambre. Il me gêne, vous ne sauriez le croire.

UN... MOT POUR UN MAL

Minette, inquiète sur l'état de sa santé, va consulter un docteur, grand amateur d'exercices.

—Voulez-vous me dire, docteur, avec quel régime on se porte mieux ?

—En sportant bien !

IL S'ÉVITE LES EMBÊTEMENTS

Flick.—Est-ce que tu ne dors jamais dans le jour ?

Flock.—Non, je trouve que c'est déjà assez embêtant d'avoir à s'éveiller une fois.

UN CHANÇARD

Arthur.—Quelques hommes ont la chance pour eux.

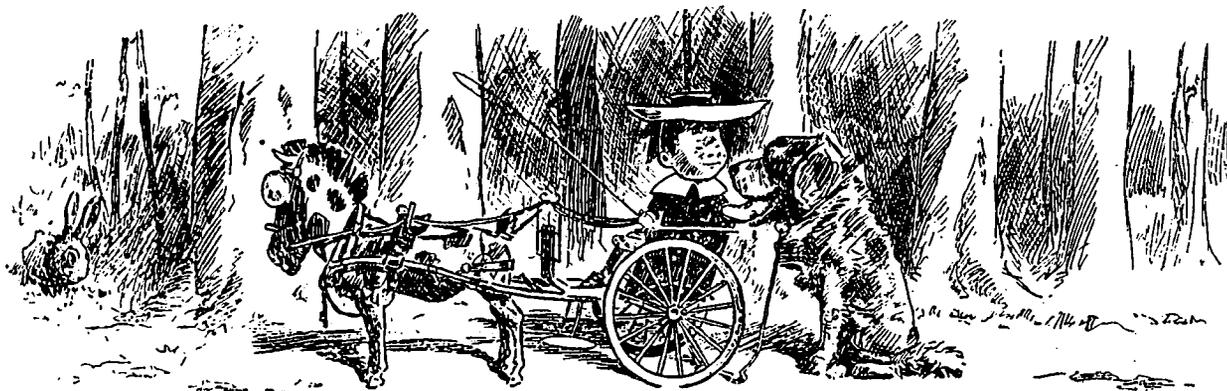
Albert.—Comment cela ?

Arthur.—Vois Alfred, par exemple. La crème à la glace donne la névralgie à sa blonde.

CE SERA UN SOUVENIR

Nous ne craignons pas d'affirmer que chaque personne qui aura vu et lu le SAMEDI-NOËL de 1899, le mettra au nombre des souvenirs que toute famille conserve précieusement.

IL NE L'ÉTAIT PAS



I
— Pauvre Fido ! tu dois être bien fatigué...

LE CHAPON

*Un soldat, certain jour, emportait un chapon,
Qu'il venait de voler en un certain village.
Son officier le vit : Eh bien, maître fripon !
Tu viens donc enor du pillage ?
Ce chapon, où l'as-tu volé ?
— Oh ! ce n'est point une capture,
Mon lieutenant, je veux être étranglé
Si je ne l'ai payé, j'en jure.
— Tu ne peux l'avoir acheté,
Cocquin, je te prends en mensonge ;
Crois-tu me repaître d'un songe ?
Déclare-moi la vérité :
Tu n'as pas un sou dans ta poche...
Et bien ! rends-le moi ce chapon,
Pour le prix qu'il te coûte et je le mets en broche.
Oh ! volontiers, si vous le trouvez bon ;
Je ne veux pas ici guéguer, ni vous surprendre ;
Voyez, mon lieutenant, si cela peut vous plaire,
Au juste il m'a coûté quatre coups de bâton.*

COURTALON

RATINA

— Nous voulons raconter ici l'histoire de la jeune Ratina et de son singe Vali, ou du moins nous traduirons aussi fidèlement que possible cette histoire, telle que la jeune négresse l'a racontée elle-même à un de nos compatriotes en résidence dans la capitale abyssine de Ménélick.

Ratina est aujourd'hui une jeune fille de 16 à 17 ans, très noire. On la trouverait à peu près jolie sans la coiffure crépue et rejetée en arrière qui déchausse avec exagération un front masculin et luisant.

Deux particularités font remarquer Ratina parmi les indigènes du même type qui fréquentent les marchés de l'Abyssinie. D'abord, elle se fait comprendre en français, grâce à son intelligence princesautière qui lui a permis d'apprendre les mots les plus usuels dans ses rapports avec nos compatriotes. Ensuite, on la voit toujours accompagnée d'un singe aussi grand qu'elle, qui ne la quitte pas d'une semelle et la tient embrassée, dès qu'une personne inconnue s'approche de sa maîtresse. Sitôt que devant ce quadrumane menaçant on esquisse un geste pour le mettre en fuite, la jeune fille s'interpose gracieusement et donne pour excuse que c'est un ami de dix ans, très dévoué et très bon.

Vers 1888, Ratina, fille d'un sultan des Bondjaks, habitait avec son père le plus le plus beau village de sa tribu, sur les rives mêmes du Sobat. Le sultan possédait de grands domaines, des esclaves nombreux, des guerriers intrépides et habitait un palais de planches, plus luxueux que tous ceux de ses voisins. Plus de mille défenses d'ivoire ornaient les piliers de bois des hangars dont l'intérieur obscur était tapissé de peaux de tigres. On citait partout à la ronde les provisions de miel, de riz, de fruits que recelaient les fermes du petit monarque dans les vallées fraîches, ombreuses, de la région.

A cette époque, Ratina comptait environ sept ans. En qualité de fille aînée, elle était destinée à l'un des plus vaillants chefs de la tribu amie des Chilboucks. Les frères et sœurs de la fillette jalouaient cette enfant que le hasard de la naissance plaçait au-dessus d'eux et qui accaparait, sans le vouloir, toutes les faveurs du père.

Un beau matin, Ratina resta seule au logis avec quelques femmes et les plus jeunes enfants. Tous les hommes, y compris les vieillards, étaient partis à la pointe du jour pour combattre une horde de Nouers qui envahissait le territoire des Bondjaks. La mémoire de la

petite négresse se brouille quand elle veut se rappeler les incidents généraux qui ont suivi la bataille, comme il arrive fréquemment à ceux qui ont traversé dans l'enfance une époque extraordinairement douloureuse. Elle ne se souvient guère que de ce qui lui est arrivée à elle-même pendant une détresse de plusieurs mois. Une nuit, par une pluie torrentielle, où le vacarme du vent et des trombes d'eau se mêlait aux cris des hippopotames, des éléphants et des tigres, le palais fut envahi par des hommes armés de zagas et de boucliers, qui tuèrent les femmes et pillèrent toute la maisonnée. Ratina fut capturée, ligottée et jetée devant un vieux nègre aux regards hideux qui ordonna qu'on la plaçât devant lui pour un interrogatoire solennel.

Suivant la coutume, le vieux nègre se dirigea vers un siège en marchant sur deux officiers étendus, cracha sur le visage de ceux-ci ; et tandis que les deux marchepieds vivants se barbouillaient avidement le visage avec ce cosmétique flatteur, l'imposant monarque commanda à la prisonnière de dire où se tenaient cachés les autres trésors de son père. Par trésor, le vainqueur voulait parler des armes, car, dans ces régions, les richesses ordinaires ornent ostensiblement les cases, tandis que les fusils, très rares, sont précieusement enfouis dans des cachettes. Ratina ne savait rien. D'ailleurs, les armes n'avaient-elles pas été, selon toute probabilité, emportées par les Bondjaks dans cette guerre où ils avaient tous péri ?

La pluie continuait à s'effondrer par torrents dans l'obscurité profonde. On entendait les fauves rugir, ruminer, crier, dans les cabanes désertes où ils venaient s'abriter à quelques pas du palais dévalisé. Excité par de faux rapports de ses adulateurs, le vieux nègre s'acharnait à torturer Ratina pour lui arracher un secret qu'elle ne possédait pas. Il lui fit piquer les bras avec des pointes rougis ; il lui fit arracher une partie de sa chevelure d'ébène et ordonna qu'on lui infligeât la bastonnade jusqu'à lui briser les os. La pauvrette gémissait, suppliait, hurlait. Son supplice finit au bout d'une longue heure parce que l'enfant tomba évanouie. Quand elle se réveilla, elle était en pleine forêt, atrocement ligottée contre un arbre. Elle reconnut le vieillard qui parlait à ses guerriers et leur disait :

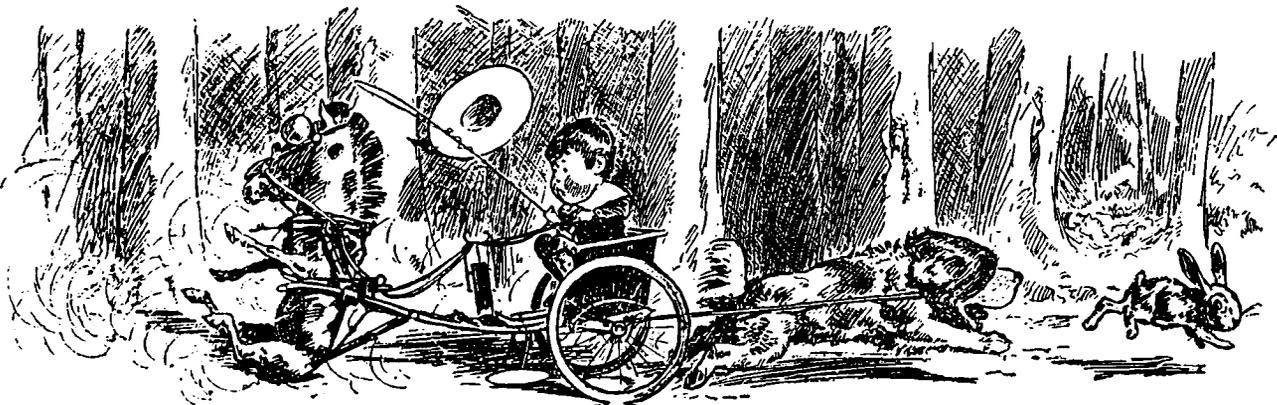
— Laissons-la ici ! La diablesse est énergique, mais le froid et la fièvre l'affaibliront. Demain, au jour, nous reviendrons et, si elle persiste, nous la tuons.

Puis le silence se fit et Ratina resta toute seule, trempée, tremblante, dans les ténèbres effrayantes. Habitué à la jungle, aux grands bois, elle n'avait jamais pensé cependant à l'horreur d'une solitude pareille. Ses sanglots, provoqués par le souvenir de ce père qu'elle idolâtrait, s'interrompaient souvent par la stupeur muette où la jetaient les cris des bêtes féroces. Elle se sentait abandonnée, toute petite, immobilisée, au milieu des fauves qui ne tarderaient pas à découvrir cette proie trop facile. L'eau ruisselait sur sa tête. Les éclairs montraient inopinément des arbres tordus par la tempête, difformes comme des visions de cauchemar... Le tonnerre roulait et éclatait dans les monts en détonations assourdissantes. La malheureuse en arrivait à regretter la présence de ses bourreaux. Puis l'orage se calma, l'eau ne tomba plus qu'en gouttelettes, les éclairs disparurent. Tout s'apaisa, même les appels effrayés des bêtes féroces.

Alors Ratina sentit davantage la torture de ses liens. Les cordes imbibées s'étaient resserrées encore plus. Ses membres souffraient une douleur telle que le moindre mouvement lui arrachait des cris. Et elle ne pouvait éviter ces mouvements instinctifs tant l'immobilité elle-même lui occasionnait des clancements affreux dans tout son être.

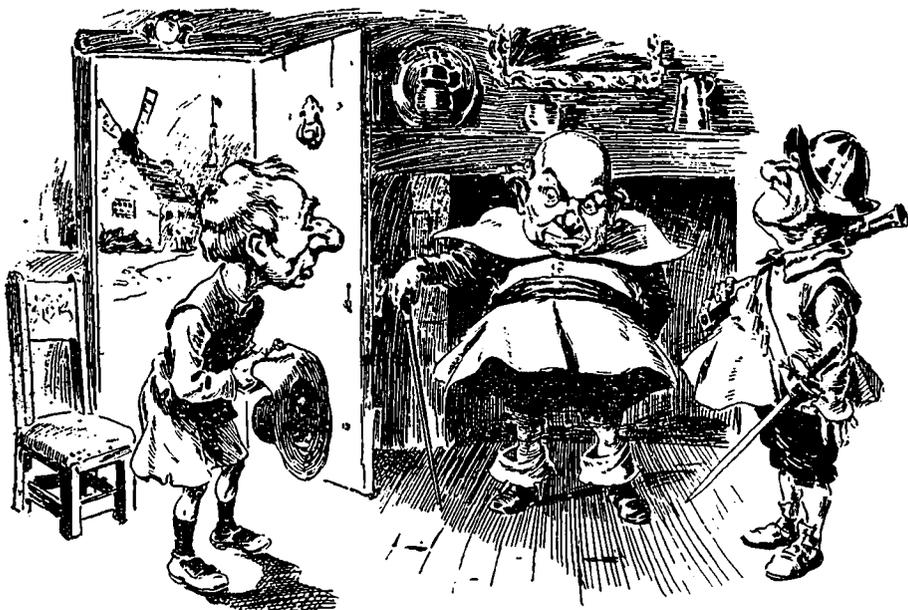
Tout à coup, elle entendit un frôlement dans les branches, près d'elle. Les plaintes resfluèrent dans sa gorge et elle se sentit électrisée par la peur... Le bruit continuait et s'approchait... Ses yeux écarquillés roulaient inutilement dans l'obscurité. Il lui semblait que quelque chose venait derrière elle, quelque chose qu'elle n'eût pu voir, même le jour,

IL NE L'ÉTAIT PAS — (Suite et fin)



II
La réponse de Fido.

AU TEMPS JADIS, COMME AUJOURD'HUI



Le citoyen.—On m'a arrêté par erreur, monsieur le juge. J'étais aussi sobre qu'un juge.
Le magistrat.—Possible, mon ami, très possible. Il y a juges et juges et ils ne sont pas tous sur le banc.

puisque ses liens remontés jusqu'au menton ne lui permettaient pas le moindre mouvement de la tête.

Etait-ce un tigre, un rhinocéros, un serpent... ?

A ce moment, comme si la nature avait de ces pitiés conscientes, un dernier éclair illumina la forêt et Ratina vit à ses pieds un singe qui la regardait attentivement. Dans cette illumination subite, la jeune fille reconnut un jeune chimpanzé auquel elle avait guéri une blessure à la patte, quelques jours auparavant. Ce singe avait d'abord voulu rester avec sa bienfaitrice, mais les gens du palais s'y étaient opposés et avaient chassé le convalescent trop reconnaissant. Pendant trois ou quatre jours, on dut le repousser à coups de pierre. Il avait fini par céder et s'en était allé.

Soudainement en présence de sa bienfaitrice retrouvée, le quadrumane jeta un léger cri d'allégresse et caressa les pieds de la jeune fille. Comprenant que la petite négresse était liée à l'arbre, il fut pris de rage et se mit à mordre les cordes, si bien qu'en quelques instants la fillette se trouva libre. Ratina retrouva aussitôt sa sveltesse d'enfant des bois et, suivie pas à pas par son libérateur, elle prit la fuite vers les montagnes de l'Abyssinie. Il était temps... Les premières lueurs du jour allaient poindre et, dans le bas de la vallée, la fugitive entendit les vainqueurs monter vers son arbre avec des imprécations de fureur.

Ratina marcha pendant des jours et des jours du côté du levant où elle savait que régnait un souverain aimé de ses sujets. A ses côtés, sautillait le singe qu'elle avait nommé Vali. La bête se confondait en prévenances pour sa grande amie : il lui abattait des fruits, la veillait pendant le sommeil, abaissait des branches au-dessus des torrents pour qu'elle pût passer en s'y accrochant... Enfin, au bout de plusieurs semaines, elle arriva dans la capitale de Ménéliék et fut adoptée par un négociant abyssin.

Depuis, elle aide à son tuteur en surveillant les marchandises avec Vali qui ne la quitte pas plus que dix ans auparavant dans les forêts du Sobat.

GERVÉSIS-MATISSOL.

TOUCHANTE RENCONTRE

Un marin américain avait pour voisin, en chemin de fer, un gros monsieur à grosse bedaine ornée d'une large chaîne d'or.

—Je vois que vous êtes dans la marine, dit le gros monsieur au marin.

—Oui, monsieur.

—Moi, mon brave, continua prétentieusement l'autre, je ne suis pas précisément dans la marine, mais c'est moi qui fournis presque tout le fromage qu'on mange sur les vaisseaux de guerre.

—Ah ! c'est vous, gredin. Je vous cherchais depuis longtemps, dit le matelot. Et, se levant, il appliqua sur la face du gros monsieur, une gifle magistrale. Puis se tournant vers les autres passagers, fort amusés de l'incident :

—Maintenant, s'écria-t-il, montrez-moi donc le gredin qui nous fournit le beurre.

PAS AUSSI LOIN

Dans une soirée musicale et assommante, hélas ! comme il y en a tant :

—Je trouve excessive, mon cher, votre horreur des pianistes... Alors, selon vous, il faudrait les guillotiner ?

—Je ne vais pas jusque-là ! On les amputerait seulement d'un bras ou deux...

CHACUN DANS SON ROLE.

Tommy.—Papa, s'il y avait une guerre, iriez-vous ?

Papa.—Non, mon fils, ta mère a été l'homme de la maison depuis plusieurs années.

UN NUMÉRO MAMMOTH

Le SAMEDI-NOËL méritera cette épithète que les Américains donnent à tout ce qui surpasse le reste en grandeur et en importance.

CE QUE CRAINT TOTO

Toto s'adressait dernièrement en ces termes à un enfant d'un orphelinat :

—Vous paraissiez si heureux ici, vous autres, que j'aimerais beaucoup vivre toujours avec vous ; mais, malheureusement, mes parents sont si bien portants que je crains bien de ne pas être orphelin de sitôt.

ENTRE TRAMPS

Trampinet.—Tout ce que tu pourrais faire de bon, toi, pas difficile à dire. Je devrais t'attacher à une corde et te promener par les rues, comme un singe.

Cheminot.—Oui, mais il faudrait un troisième associé.

Trampinet.—Pourquoi ?

Cheminot.—Pour indiquer aux gens à quel bout de la corde se trouve le singe.

CONSEQUENCE LOGIQUE

Firmin.—Ce vieux Taupin semble avoir la prudence du serpent.

Carmin.—Oui. Le résultat d'une constante association.

BING ? BANG !!

Ça faisait longtemps qu'il la courtisait, mais il ne posait toujours pas la question, et elle se morfondait. Un soir, pour réengager la conversation qui avait brusquement cessé après avoir langui, il lui demanda :

—Que pensez-vous du mouvement pour que ce soit aux jeunes filles à proposer ?

—Je pense tout simplement, répon lit-elle avec un aplomb No 1, que si l'on n'adopte pas un système de ce genre-là, vous ne vous marierez jamais.

(UN AN APRÈS : Ils sont mariés et père et mère d'un gros bébé.)

PRESQUE DE L'INGRATITUDE

Pitou est en furie :

—Que le cinq-cent emporte cette horloge ! Je l'ai toujours montée régulièrement ; or, pour une pauvre fois que je l'ai oubliée hier, voilà qu'elle ne marche pas ce matin.

TOUT AU HASARD

Le mariage est une science dans laquelle il n'y a point d'experts.

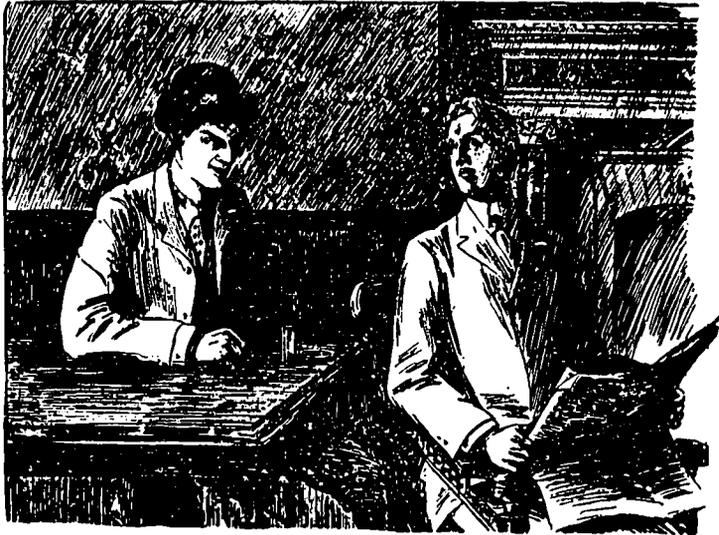
RÉPONSE LOUCHE



Mme Laforce.—Il est vrai que ça n'a pas toujours marché comme en musique dans notre ménage et que vous n'avez fait bien souffrir parfois ; mais c'est égal : si c'était à recommencer je vous épouserais encore.

M. Laforce.—Oh ! Je n'en suis pas si sûr que cela.

INVITATION DÉCLINÉE



Gatien.—Viens souper avec moi ?
Damien.—Oh ! trop aimable, je ne suis...
Gatien (sans penser à mal).—Depuis une semaine ma femme invite toujours quel-
 que imbécile. Je veux avoir mon tour.

L'ESPRIT DES ENFANTS

Il y a quelques jours nous lisions une charmante chronique de Paul Ginisty sur l'esprit naturel des enfants et sur les surprises que causent aux personnes les plus sérieuses certaines réflexions lancées par les lèvres de trois, quatre et cinq ans. Dans nos classes, nous pouvons faire des constatations identiques, et plus d'une fois y avons-nous puisé d'utiles conseils.

Tout le monde connaît le joli mot d'Aniel : "Le peu de paradis que nous apercevons encore sur la terre est dû à la présence des enfants." Nous qui passons toute notre vie au milieu d'eux, nous devons les observer et les écouter avec une curiosité philosophique de chercheur, qui étudie les débuts de l'humanité dans l'enfance ; quelquefois nous les retrouverons moins brillants que les mots retouchés par la fantaisie d'un artiste, mais ils sont curieusement évocateurs des idées en formation dans de petits cerveaux en travail. Et ils sont charmants, pour nous autres, par la fraîcheur d'impressions qu'ils attestent, par la trace qu'ils portent des premiers étonnements, des sentiments qui s'éveillent. — Quelle imagination ont les enfants ! Ils ne commencent pas par voir les choses simplement, et sans doute comme s'ils se hâtaient de jouir de leur ignorance, avant d'apercevoir la réalité, il les embellissent, les transforment, les animent. Il se fait en eux des rapprochements dont on a peine à saisir l'origine, et leurs balbutiements sont pleins de raisonnements compliqués pour nous. Ils donnent le souille de la vie aux objets matériels, ils les personnifient ; leur caprice à un pouvoir magique.

M. Sully, qui a rédigé un recueil de mots d'enfants, conte l'histoire d'un bambin à qui on apprenait à écrire en lui faisant tracer d'abord les lettres capitales. Certaines de ces lettres avaient toutes ses sympathies ; il les avait positivement prises en affection, tandis que d'autres lui étaient comme répulsives. L'I (i) avait notamment sa tendresse. Quand vint le tour de l'L (l), il eut une réflexion singulière : "Tiens l'I qui est assis !" Et cela lui causait une certaine satisfaction de voir que, selon lui, cet I préféré eût la faculté de se reposer.

Mais c'est dans les jeux que l'enfant déploie toute son imagination, qu'il opère toute les métamorphoses ; c'est là surtout qu'il remplace ce qui est par ce qu'il rêve, et qu'il se livre au plaisir d'inventer. Il y a en lui un besoin d'illusion qui le pousse à se former un monde imaginaire. Paul Ginisty raconte que deux petites filles, deux sœurs de cinq à six ans, étroitement unies, vivant toujours ensemble, après avoir épuisé une après-midi tous leurs amusements coutumiers, leur mère leur entend dire : "Si nous jouions à être "sœurs !" et voilà que la réalité est oubliée par elles, qu'elles suppriment, par une bizarre opération de l'esprit, le lien réel qui les attache pour le rétablir dans la fantaisie ! Elles s'embrassent, se font mille démonstrations, se racontent les menues nouvelles de la maison, car notez que cette imagination enfantine, si vagabonde qu'elle soit, se combine toujours avec un fonds d'observation.

Ce qui étonne le plus, ce sont les questions par lesquelles l'enfant cherche à satisfaire son insatiable curiosité, tandis que, souvent, nous sommes incapables de lui répondre ; car il dé-

sire connaître les causes et ne s'accommode point du mystère auquel il faut bien que nous finissions par nous résigner. Et la plupart du temps, ces questions ont une apparence de logique. "Pourquoi ne voyons-nous pas deux choses avec nos deux yeux ?" demandait un petit garçon de trois ans. — Dans ces associations d'idées, dans ces matérialisations mêmes, quelle grâce se trouve chez l'enfant ! Un petit bonhomme de quatre ou cinq ans avait, depuis quelque temps, le sommeil agité. "Maman, dit-il, un soir, je ne veux plus coucher dans ma chambre." — Pourquoi ? — "Parce qu'elle est pleine de rêves !" Il avait trouvé ingénument l'explication la plus poétique de ce phénomène.

Certainement, toutes les institutrices de quelque expérience pourraient de leur côté citer une quantité de mots aussi intéressants ; mais comment démêler ce mélange de logique, d'imagination, de ruse qui apparaît constamment chez l'enfant qui, par là, le rend si intéressant à étudier. Nous finissons cet article par un dernier exemple : Une mère laisse un instant un bébé sous la garde d'un petit homme de quatre ans, le frère aîné. Quelques minutes plus tard elle retrouve celui-ci dans un couloir voisin de la chambre, où il avait laissé son petit frère. "Il est entré un bourdon dans la chambre, dit l'enfant pour son excuse, j'ai eu peur d'être piqué. — Mais ton frère peut être piqué aussi ? — Oui, mais je suis parti pour t'épargner la peine d'avoir à nous soigner tous les deux."

Inépuisable mine, que celle des mots d'enfants. On y retrouve, dit Paul Ginisty, à la fois l'homme primitif et le produit des transmissions héréditaires.

Après les sourires qu'ils font naître, ils appellent la réflexion. Et combien de fois, en effet, nous montrent-ils le néant de nos connaissances générales ou la fragilité de nos idées sur le vrai et le faux !

HUGUET.

EN TRAMWAY

Le vieux monsieur (dans le tramway au jeune homme qui n'a pas donné son siège à une dame).—Monsieur, quand j'étais jeune, je me serais levé et j'aurais donné mon siège à cette dame.

Le jeune homme.—Alors, monsieur, je regrette que vous ayez perdu votre politesse en même temps que votre jeunesse.

A PART CELA...

Un homme qui bégayait horriblement se rendit chez un spécialiste pour essayer d'être guéri. Son infirmité était si grande que le médecin même ne put s'empêcher de lui demander :

—Mais, mon brave homme, bégayez-vous toujours ainsi ?

—N... n... n... non m... m... monsieur, répondit-il, c'est seu... seu... seulement quand je... je... je... parle.

ON DIRAIT UNE INVITE

Lui (sympathique).—Vous avez un mauvais rhume.

Elle.—Oui, je suis si exténuée que si vous tentiez de m'embrasser je ne pourrais même pas me défendre.

UN ATTRAIT DE PLUS

Dans le grand SAMEDI-NOËL de cette année commencera la publication d'un feuilleton exceptionnellement émouvant et d'une nouveauté absolue.

UNE AUTRE FAUTE



Le maître (après la classe).—Allons, pourquoi vais-je te corriger ?
Toto.—J'sais pas, m'sieu.
Le maître.—Bon ! un manque de mémoire ? Ce sera encore une autre punition. Parce que j'ai oublié, ce n'est pas une raison pour toi d'en faire autant. Avance pour la dégelée numéro un.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 NOVEMBRE 1899 (1)

Les Tortures d'une Mère

TROISIÈME PARTIE

UN DUEL D'AMAZONES

I

(Suite)

Ils ne se parlaient pas. La mère avait pris les mains de son fils dans les siennes, et béatement elle jouissait de la présence de l'aimé, de le sentir là, tout auprès d'elle, sans avoir la cruelle crainte de le voir repartir.

Et Françoise sentit tout à coup la main de son fils devenir brûlante, puis agitant la tête, comme pour chasser loin de lui une obsédante pensée :

—Ma mère !... Ma bonne mère !... Bien qu'il m'en coûte, il faut pourtant que je vous parle de mon passé, de ce qui m'est arrivé...

—Rien ne presse, Jean... Rien ne presse, mon cher enfant !... Tu as tout le temps... Et puis, ça ne va-t-il pas te fatiguer, toutes ces tristes histoires !... Car tu as dû bien souffrir, mon pauvre petit !...

Pour une mère, un enfant qui souffre, qui a souffert, est toujours petit.

—Non ! maman !... Il me semble que ça me fera du bien, au contraire... car j'ai parfois, depuis que je suis revenu à la raison, comme un poids sur ma poitrine, un poids qui m'étouffe.

—Alors ! comme tu l'entendras, Jean !

—Car j'ai été fou !... ma mère !... Je m'en rends bien compte !... C'est que j'ai tant souffert !... Si vous saviez !...

Et alors, il commença le récit de sa lamentable histoire.

Lorsqu'il arriva à la mort de Roland de Chazay, Françoise l'arrêta pour lui dire :

—Nous avons su tout ça ici... On l'a ramené, le pauvre cher monsieur...

—Oui ! mais ce que vous ne savez pas, ma mère, c'est que M. de Chazay est mort lâchement assassiné !...

Et il raconta la scène à laquelle il avait assisté, caché derrière le tronc d'un palmier, alors que les deux misérables Simon et André Lowel payaient aux jaunes "le prix du sang" !...

—C'étaient eux... C'étaient eux... Oh ! les lâches !... les bandits !... Oh ! mon cœur ne me trompait pas lorsqu'il bondissait en les voyant passer. Oh ! maintenant ! je comprends tout... Et le départ subit et la disparition de Mme Aline !... et celle de la petite Colette... La mère a dû partir pour ne pas être assassinée à son tour, elle et son enfant !... et pour laisser la place libre à ces deux égorgeurs qui règnent aujourd'hui en maîtres à Chazay.

—Ils vivent ! — s'écria Jean. — Ils sont vivants !... Ils n'ont pas été punis !...

Et il s'était levé, étendant un bras menaçant, comme s'il eût voulu appeler sur les assassins la justice divine.

—Ils vivent !... !...

—Calme-toi !... Calme-toi ! — fit Françoise effrayée. — Mon pauvre enfant !... tu vas te faire du mal !... !...

—Non ! Non ! Ma mère !... Laissez-moi !... N'ayez aucune crainte !... Dieu ne permettra pas que la folie me reprenne. Je dois venger mon capitaine !... Je dois aider à l'œuvre de la justice !... !...

Il y eut un silence.

Françoise Cloarec allait-elle donc encore avoir à trembler pour son fils ?

—Mais, malheureux enfant ! — lui dit-elle, tu ne sais donc pas... Oui, il faut bien te l'avouer, ces misérables-là qui ont assassiné M. Roland... mais c'est eux qui ont tiré sur toi... ou qui t'ont fait tirer dessus par leur garde, une canaille de leur espèce, un Isidore Seichard qui est leur âme damnée.

Jean secoua la tête.

—Moi ! ce n'est rien, ma mère ! Dieu merci, me voici sain et sauf... Dieu merci, la tête est revenue... tout entière !... Il n'y qu'un morceau de ma vie qui reste dans le noir, dans l'oubli, un large espace de temps pendant lequel j'ai terriblement souffert... Mais c'est passé, c'est fini... Il y a eu un mal, — le coup que j'ai reçu, — pour un grand bien... puisque cette secousse m'a rendu

la raison... Mais puisque le bon Dieu a permis que je revienne à la santé, à la force, à la vie enfin... croyez-vous donc que pour tous ces biens-là, et par dessus tout, le bonheur de vous retrouver là, ma mère, à côté de moi, vous qui n'avez jamais désespéré, qui m'avez toujours attendu, croyez-vous donc qu'en retour de tous ces biens-là, le bon Dieu ne m'impose pas de très grands devoirs ?... Oh ! que si !... Je le sens bien ! Je dois être l'instrument de la justice !... Je dois travailler, ma vie durant à faire triompher la vérité... Il faut que les assassins de mon malheureux capitaine... oui... il faut que ces lâches, que ces voleurs soient punis !...

Françoise Cloarec n'était pas convaincue. Elle secoua la tête.

—Tu feras ce que tu croiras devoir faire, mon enfant, et moi, ta mère, de toutes mes forces je t'aiderai... Mais crois-moi... nous n'y pourrions rien... C'est la Providence elle-même qui se chargera du châtiement de ces deux monstres.

—Vous m'aidez, ma mère !... Vous m'aidez !... Mais je ne veux recevoir que votre promesse... Maintenant... j'ai assez parlé... je suis fatigué... Mais je me sens plus fort que je ne croyais l'être... Demain, demain ma mère... vous me conduirez sur la tombe de mon maître, de mon chef, de celui-là que j'ai tant aimé et qui avait été si bon pour nous.

Comme bien on pense, la nouvelle avait couru bien vite par tout le pays, la nouvelle de la résurrection de Jean Cloarec.

Ainsi, l'idiote, la chevelue à longs cheveux, à longue barbe, effrayant à voir, c'était Jean Cloarec, le fils à Françoise, celui-là même qui était parti au Tonkin avec M. Roland Chazay.

Et à la suite d'un accident, — on ne disait pas lequel, — il avait eu une fièvre cérébrale et il avait retrouvé la raison !...

Et les langues allaient leur train. C'était y ça une affaire !... Un phénomène !... Il y avait du diabolique là-dedans... pour sûr !...

Quel accident ?... Comment qu'ça s'était passé ?...

C'était-y un arbre qui lui avait dégringolé sur le corps, à ce fou-là, ou une roue de voiture qui lui avait passé sur la tête ?...

Françoise Cloarec avait la plupart du temps une manière de regarder les gens qui n'était point engageante, et elle ne disait d'ordinaire que ce qu'elle voulait faire connaître. Des commères avaient bien tourné autour du docteur Jourdain pour essayer de le faire parler.

Et il avait répondu tout simplement.

—Si on vous le demande, ce qui est arrivé à Cloarec, vous pourrez répondre que vous n'en savez rien.

Le père Roseau avait été interviewé de tous les côtés. Et avec lui on avait été plus heureux.

—C'est bien Jean Cloarec tout de même, — avait-il dit aux curieux, — il est bien changé, mais je l'ai bien reconnu... C'est lui pour sûr... Et de sa folie, il ne reste pas ça... — Et il faisait claquer son pouce sur une de ces vieilles dents. — C'est lui, et il m'a reconnu aussi... puisque, on me tendant la main, il m'a dit :

—Vous allez bien, père Roseau ?... Vous n'êtes point changé... Et chantez-vous toujours votre chanson ?... Comment donc que c'était ?... Et il a retrouvé de saïto... — J'en boirai toute ma vie. J'en boirai jusqu'à la fin... Tin, tin... Preuve que c'est bien lui, pas vrai !... !...

Au cabaret, à Chazay, partout là où Isidore Seichard ne se faisait pas faute d'entrer, la chose avait été tôt connue.

Isidore n'avait pas souffié mot, mais il n'avait pas manqué d'en parler à ses maîtres.

Et trouvant André Lowel au moment où il arrivait au château pour faire son rapport journalier :

—Bon ! monsieur André !... vous ne savez pas... Eh voilà bien d'une autre !... Paraît que... l'homme du parc... vous savez bien... — et il faisait le geste de mettre un fusil en joue... — eh ben ?... pour l'orso... l'homme du parc... paraît que c'est tout de même le fils de cette vieille grande bringue de François Cloarec... Paraît qu'elle l'avait recueilli comme ça par hasard !... mais... quand on l'a eu rasé et tondû... elle l'a, cette fois, reconnu !... Le plus drôle de cette affaire c'est qu'il n'est plus fou du tout, le crétin !...

Et tapant sur sa cuisse, car M. André ni son frère n'en tenaient pas pour la dignité et le décorum :

—Ah ben !... On m'aurait dit comme ça que le plomb à loup c'était bon pour la folie !... Je n'aurais jamais voulu le croire !

Et enchanté de sa plaisanterie, le drôle se mit à s'esclaffer bruyamment.

Mais il s'arrêta tout net.

Sa plaisanterie n'avait pas le moindre succès. Bien plus, il remportait ce qu'on est convenu d'appeler une "vesto".

André Lowel était devenu livide, ses lèvres blanchissaient... Il venait d'être pris d'un tremblement nerveux.

Et comme le garde demeurait là, bouche ouverte, André entra dans une violente colère.

—Eh bien ! quand tu resteras là à me regarder, double brute !... Tâche de filer, et plus vite que ça... Sale ivrogne !... Qu'ai-je besoin de savoir tous les potins qui traînent dans les cabarets où tu

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles

vas les ramasser... Tâche de te tenir... et aussi de tenir ta langue... Autrement!... Tu vois la grille... C'est moi qui te la ferai passer, à grands coups de pied... là où tu sais!.....

Pas de veine, Isidore Seichard, la tête rentrée dans les épaules, il filait tel un dard.

—En voilà une poursuite de Grenoble... Bon Dieu de bois!... Quelle tournée!... Sur quelle herbe a-t-il marché ce matin, le bourgeois?.....

Puis sifflant une fanfare :

—Bah! Ça lui passera... Ils auront peut-être encore besoin de moi, son frère et lui... Ma parole... ça n'a pas le sou... ça vit sur le domaine... ça mange et ça boit le bien des autres... et ça vous traite comme des chiens... Mande un peu!... Si ça ne fait pas transpirer. Mande un peu!... En voilà un seigneur à la manque!...

Pour André, il avait précipitamment franchi les degrés d'un peron situé sur le côté droit du château, et entrant comme une bombe dans le petit salon où son aîné prenait tranquillement son absinthe, il s'était laissé aller dans un fauteuil, proférant le plus ignoble des blasphèmes.

Simon reposa tranquillement sa carafe avec laquelle il édulcorait la purée verte, et :

—Tu es bon, toi... Sais-tu ce que cette canaille d'Isidore vient de m'apprendre?.....

—Non!... Mais rien qu'à ta figure... je suis certain que tu as encore pris des vessies pour des lanternes.....

—Je l'aurais parié!... On aurait dit que j'en avais le pressentiment!.....

—Le pressentiment de quoi?... Ah! que tu es assommant d'être nerveux comme une vieille femme!.....

—Nous verrons tout à l'heure si tu continues à faire le malin... Eh bien! sais-tu qui c'est l'homme du parc?.....

—L'homme au coup de fusil?.....

—Oui!... Eh bien!... C'est Jean Cloarec... le fils de Françoise Cloarec... L'ordonnance... de l'autre!.....

Jamais les deux bandits ne prononçaient le nom de leur victime. Les paroles de Simon se francèrent, un éclair de fureur flamba ses yeux roux. Puis reprenant son sang-froid :

—Eh bien! Et après?.....

—Après... Je vais te le dire... Après... C'est que le fils et la mère se sont reconnus... Après... C'est que la secousse du coup de feu a produit un surprenant effet... Jean Cloarec a eu une fièvre cérébrale... Et de fou qu'il était, il est redevenu un homme qui raisonne comme toi et moi... Voilà l'après!.....

Simon Lowel eut un léger mouvement d'épaules.

—Je te le répète encore : Et après?... Que Françoise et Jean Cloarec se soient reconnus... qu'est-ce que cela peut bien nous faire?... Réfléchis donc!... Il ignore tout du passé!... Le connaît-il, ou prendrait-il des preuves pour appuyer son accusation?... Non! non! crois-moi donc une bonne foi, André... Ce qui est fait est bien fait!... Et nous n'avons rien à craindre de Jean Cloarec... Et tu as tort de perdre la tête à tout propos, comme tu le fais... Du sang-froid, que diable! A la rigueur, j'en conviendrais pour te faire plaisir, il est désagréable d'avoir ce garçon-là dans le pays, non loin de nous... parce que... il nous rappelle malheureusement des choses... que nous devons oublier... Mais... c'est de très petite importance... Et s'il devenait gênant... nous trouverions vivement le moyen de nous en débarrasser.

André se calma un peu aux réconfortantes assurances de son frère, mais la vision du "pauvre fou", devenu subitement un être sain et raisonnable, continuait à passer et repasser devant ses yeux.

Ah! combien l'agitation du misérable eût été plus violente s'il avait pu supposer que Jean Cloarec avait assisté à la terrible échéance, et au paiement du "prix du sang!"

Le surlendemain du jour où Jean Cloarec avait fait à sa mère les terribles révélations que l'on sait, et qui avaient laissé la vieille comme en proie à une émotion poignante, le matin, de bonne heure, l'ancien matelot de Roland de Chazay s'était levé, habillé, puis il rappelait à sa mère la promesse que celle-ci lui avait faite la veille.

—Quand vous serez prête, ma mère, je vous accompagnerai; nous avons, vous vous en souvenez, un pieux devoir à accomplir.

Et ils étaient partis tous deux, bien que Françoise eût voulu reculer le pieux pèlerinage, craignant encore les palpitantes angoisses que ne manquerait pas d'éprouver celui qui avait tant souffert.

Mais Jean rassura sa mère d'un mot :

—Ma mère, je vous dis une fois pour toutes que je me rends parfaitement conscience de mon état. J'ai été fou, mais je ne le suis plus et je ne le reviendrai pas, vous pouvez en être bien certaine.

Et Françoise savait par le docteur que jamais les fous, ceux qui ont des intermittences de folie et de raison, ne font la plus légère allusion à leur si triste état.

—Allons!... mon enfant!... puisque tu le désires!.....

Et ils arrivaient au cimetière.

Devant la dalle de Roland un petit banc avait été placé.

Sur la pierre où se lisait : "Ici repose le comte Roland de Cha-

zay, lieutenant de vaisseau, mort au Tonkin..." Une couronne de fleurs et de légumes séchées se voyait encore.

Françoise l'enleva et la passa à côté d'elle, en prenant place auprès de son fils qui s'était pieusement agenouillé devant la tombe de la noble victime.

Et Jean priait tout bas, priait de tout son âme.

—Pourquoi avez-vous enlevé cette couronne fanée, ma mère? demanda Jean lorsqu'il eut terminé sa prière.

—Pour en apporter une autre, mon cher enfant! —répliqua simplement la vieille femme.

—C'est donc vous qui soignez les tombes de la famille de Chazay.

Françoise Cloarec leva la tête, et montrant le château dont on apercevait les tourelles altières au travers du feuillage :

—Penses-tu que ce sont eux!... Ah! les misérables... Ils n'ont jamais osé franchir la grille du cimetière. Et ils ont bien fait... Ils n'ont point eu le courage d'accomplir cette profanation, ce sacrilège... Mais, je l'avoue, pendant que tu as été si malade... j'ai abandonné la mort pour mon cher vivant... Je ne pouvais te laisser seul... Mais demain, tu peux en être sûr... ces fleurs seront remplacées.

—Oh! vous avez bien fait, ma mère.

—Et sur la tombe de la comtesse douarière, sur la tombe du comte, il y a toujours des fleurs fraîches.

—Oui, maman! C'est bien! C'est bien.....

—Oh! — et Françoise essuya une larme qui brillait au coin de ses yeux, — c'est peu, bien peu de chose... Un souvenir!... Un pieux souvenir!.....

—Oui, ma chère mère!... Et j'en suis heureux!.....

—Est-ce que nous ne leur devons pas tout!... Est-ce que ce ne sont pas eux qui nous ont tout donné, lorsque le malheur m'a frappé la première fois, en prenant ton excellent, ton brave homme de père!... Est-ce que ce n'est pas les Chazay qui m'ont aidée à t'élever?... Sans eux, que serais-je devenue?... Mais Alina, avant son départ, ne m'a-t-elle pas donné ma maison! Oh oui!... certes... Nous leur devons tout... tout, à ceux-là!... Et jamais nous ne pourrions payer à ceux qui ont été si bons pour nous notre dette de reconnaissance!.....

Jean Cloarec hocha la tête.

—Si! ma mère!... il y a un moyen!... C'est de punir ceux qui ont lâchement assassiné celui qui repose là pour toujours.

Étendant le bras au-dessus de la tombe :

—Je jure devant Dieu, mon capitaine, vous qui avez été si bon pour moi, pour nous... je jure que ma vie n'aura désormais d'autre but que de punir.

Jean s'était arrêté tout à coup.

Sa mère, qui, retombée à genoux, répétait tout bas les paroles prononcées par son fils, releva brusquement la tête, car la voix de Jean s'était mise à trembler.

C'est qu'en face de lui Jean avait aperçu à cet instant même deux cavaliers.

C'était Simon et André Lowel qui allaient à un rendez-vous de chasse.

Malgré eux, d'un mouvement instinctif, lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de la tombe Roland de Chazay ils arrêterent leurs montures.

Jean Cloarec s'était tu, les regardant en face!.....

Mais brusquement, il reprit en élevant la voix :

—Oui! Je jure, mon bien-aimé maître, je jure devant Dieu, mon capitaine, que toute ma vie se consacrera désormais à démasquer, à punir vos lâches assassins!.....

Ce dernier mot, il le cracha à la face de Simon et d'André qui dardaient sur lui leurs regards étincelants de rage folle, mais aussi d'insurmontable frayeur.

—Il sait tout! — gronda André à l'oreille de son frère.

—Tais-toi donc! — fit Simon sur le même ton, en essayant de reprendre son sang-froid.

Puis, d'un commun accord, piquant de l'éperon le flanc des deux pur sang qui se cabrèrent et partirent emballés dans une course furieuse, ils disparurent dans un nuage de poussière.

—Qu'as-tu fait, mon enfant! — s'écria Françoise lorsqu'elle eut recouvré l'usage de la parole.

—Mon devoir, ma mère!... Et je ne regrette rien de ce que j'ai fait!... C'est la Providence qui les a amenés ici, à l'heure où nous prions sur la tombe de leurs victimes. Oui! c'est la Providence qui a permis ce qui vient de se passer.....

—Mais ils savent maintenant que tu connais leurs crimes!

—Oui! ma mère!... Ils en sont convaincus à cette heure. Et je préfère cette situation... Je leur ai nettement déclaré la guerre. Pourquoi se sont-ils arrêtés pour entendre mes paroles?... Croyez-le bien, maman, ça été plus fort qu'eux!... ça été malgré eux!.....

—Ah! mon enfant!... ils sont bien forts!... Ils sont bien riches!... Ils ont bien de l'argent!.....

—De l'argent volé, ma mère!... De l'argent taché de sang!... Et qui ne leur portera pas bonheur!... j'en suis bien certain! Oui! je suis heureux!... je suis fier d'avoir engagé la bataille... Et si mon

capitaine me voit, il doit m'applaudir et trouver que j'ai fait mon devoir !

Et faisant un dernier signe de croix, Jean Cloarec et sa mère quittaient le cimetière de Chazay.....

Quand ils se trouvèrent tous les deux sur la grande route, regardant leur petite maison :

—Mais que vas-tu faire mon enfant ? — demanda Françoise. — Quels sont tes projets ?... Je ne dois point les ignorer, pour pouvoir te venir en aide.

—Je n'en ai point encore, ma mère.... Je n'en sais rien.. Je ne sens au dedans ne moi qu'une colère froide, une colère dont le temps ne saurait venir à bout.

—Et eux !... eux !... mon enfant !... Crois-tu qu'ils vont rester les bras croisés à t'attendre ? Ah ! ils trouveront bien le moyen de se débarrasser de toi.... Ils songent déjà, sois-en bien convaincu, à te détruire, à t'abattre par trahison.... Tu les connais !... Tu sais ce qu'ils ont déjà commis !.....

Ce à quoi il répondit en relevant la tête le sourire des vaillants et des forts :

—Nous verrons bien, ma mère !.....

II

Bien qu'il fût très froid encore à la fin de cet hiver-là, il y avait foule dès la matinée au Bois de Boulogne.

Un jeune homme descendait au pas d'un cab commun l'avenue Bois-de-Boulogne. Malgré un veston doublé en peau, il pestait contre le froid et ronchonnait à mi-voix un monologue dont quelques bribes vont nous donner une idée précise de son état d'âme !

—Quel joli temps pour un rendez-vous !!! Quand on pense que je pourrais être en mon lit, bien chaudement, prenant mon chocolat, lisant tout doucement les feuilles, au lieu de venir ici, je vous demande un peu pourquoi faire ?.....

Alphonse Drouel, un garçon de vingt-huit à trente ans, était l'un de ces types banals que l'on rencontre à tout instant aux quatre coins de la vie. Il était entré dans la vie ayant pour tout bien et et avoir une cinquantaine de mille livres.... de capital.

Alphonse Drouel commençait à être de fort méchante humeur.

Cependant il laissa échapper un léger grognement de satisfaction.

—Ah ! la voilà !... Ça n'est pas malheureux !.....

Il venait d'apercevoir, accourant à lui à plein galop, une amazone. Elle était suivie par un domestique.

Alphonse Drouel salua avec grâce.

—Mademoiselle Charlemont — dit-il — j'ai l'honneur de vous présenter tous mes respectueux hommages.

—Je pense bien ! — répliqua miss Isabel, avec son aplomb imperturbable.

Tandis que l'aimable Alphonse cherchait sa voie, il lui était arrivé, deux ans auparavant, une aventure extraordinaire.

Un soir, à l'Opéra, où se donnait un grand bal de charité, Alphonse s'arrêta littéralement ébloui.

Dans une loge, assise à côté d'un gentleman correct, se voyait une créature d'une beauté réellement féérique.

Alphonse Drouel demeurait là, figé, à la même place.

—Ma foi ! — se dit-il, — qui ne risque rien n'a rien.

Et il dirigea le plus embrasé des regards.

Cellade en réponse, suivie d'une autre.

Il en était là de ce petit manège, lorsqu'une large main s'abattit sur son épaule et une voix joviale lui dit avec un bon gros rire :

—Ah ! je vous y prends, mon gaillard !... Vous vous brûlez !..

C'était son patron, l'agent de change X... qui admirait également.

Le gentleman adressa même à l'agent de change un léger mouvement de tête auquel celui-ci répondit par des flexions répétées.

—Vous connaissez, patron ? demanda anxieusement Alphonse.

—Vous ne vous trompez pas, mon cher.... Vous avez devant vous lord James Lyfford. J'ai fait quelques affaires pour son compte, car il s'entend très bien à gérer sa fortune.

—Et la dame, c'est sa femme ?

—Non !... C'est sa pupille, sa parente.

—Elle ne danse pas ? — fit timidement Alphonse Drouel.

—Parce que personne, je pense, n'ose l'inviter.... Mais, j'y pense, si je vous présente ?

—Oh ! mon cher maître, — répliqua Alphonse Drouel pour la forme, — je n'oserai jamais.

—Allons donc ! Vous verrez !... Elle est charmante, Mlle Charlemont !.....

Ainsi fut fait. Et une pièce glissée dans la main de l'ouvreuse, la porte de la loge s'entre-bâilla comme par enchantement.

Au bruit, le duc de Clayfton s'était retourné d'un air courroucé. Mais l'agent de change ne saisit pas au vol cette expression. Il s'inclina devant miss Isabel et opéra la présentation d'Alphonse.

—Voilà mon jeune ami, — termina-t-il, — qui serait trop heureux, mademoiselle, si vous vouliez bien lui faire l'honneur de lui accorder une valse.

—Mais avec le plus grand plaisir.

Après le premier tour, Alphonse Drouel éprouva le besoin d'adresser à sa compagne une phrase de remerciements.

Quelle fut sa stupeur lorsque l'angélique créature qu'il tenait dans ses bras lui dit d'un ton sec et cassant :

—Faites-moi le plaisir de vous, je vous prie, et laissez-moi danser en paix.

Alphonse continua à valser sans desserrer les dents.

Et quand l'orchestre plaqua l'accord final :

—Maintenant, promenez-moi, — fit Mlle Charlemont avec le même inaltérable sang-froid.

Cette promenade dura un fort long temps pendant lequel Isabel et son cavalier n'échangèrent pas dix paroles.

Après un autre tour de valse, Mlle Charlemont se borna à dire à son danseur :

—Veuillez me reconduire à ma loge.

Mais il était dit que cette soirée serait toute pleine pour Alphonse Drouel de stupeurs et de surprises.

Au moment où Isabel et son danseur s'engageaient dans l'escalier pour regagner la loge, la jeune fille demanda brusquement à celui-ci :

—Montez-vous à cheval, monsieur Drouel ?

Alphonse, abasourdi, balbutia :

—Mon Dieu ! mademoiselle.... Pas beaucoup.... Comme tout le monde....

—C'est-à-dire très mal ?... Enfin, n'importe.... Trouvez-vous demain matin à huit heures, vers le milieu de l'avenue du Bois.... Vous m'attendrez....

Le lendemain, Alphonse Drouel fit la dépense d'un costume de cheval à peu près convenable, loua un canard quelconque et partit pour le Bois.

A huit heures tapant, il aperçut une amazone qui arrivait au grand trot suivie d'un domestique en livrée sombre.

C'était Mlle Charlemont.

Elle jeta un regard vexé sur la monture d'Alphonse et lui dit :

—Où avez-vous été chercher cet ignoble canasson ?... Chez l'équarisseur, sans doute.... Vous aurez l'obligeance, la prochaine fois, de trouver un cheval moins grotesque.... Maintenant, marchons, j'ai à vous causer.

—Voici ce dont il est question : J'ai vingt-six ans, vingt-sept tout à l'heure... Je suis maîtresse absolue ma personne... Grâce à la libéralité de mon parrain, lord Lyfford, j'ai pu faire d'assez grosses économies. Il n'en sait rien et je veux, vous entendez bien, je veux qu'il l'ignore toujours.....

Or, si élevé que soit le chiffre de ce qui m'appartient en propre, les revenus de cette somme ne sont pas suffisants pour m'assurer la liberté avec le luxe auquel je suis habituée depuis mon enfance.

« Votre patron est parfois en rapport avec le duc. Comment suis-je arrivée à vous connaître, à savoir qui vous étiez, peu importe... Qu'il vous suffise de savoir que je sais qui vous êtes, que je vous possède sur le bout de mes doigts... J'ai besoin de quelqu'un qui soit mon homme de paille, fasse fructifier mes capitaux, sans jamais les risquer à la Bourse, mais seulement en les déposant chez un agent de change. Vous serez celui-là. Vous travaillerez chez votre patron, vous déposerez les fonds que je vous confie dans sa caisse, et lorsque je me trouverai à Paris, je vous donnerai rendez-vous au bois de Boulogne, à cheval, comme aujourd'hui et vous me rendrez compte de vos opérations. Vous ne m'écrirez jamais. Vous me remettra seulement sur papier timbré le reçu des sommes que je déposerai entre vos mains. Est-ce entendu ?.....

—Je n'ai pas la moindre intention, je vous prie de le croire, de vous faire travailler pour mes beaux yeux... en dehors de vos remises, dans quatre ou cinq ans, si je suis satisfaite, je vous remettra la somme de cinquante mille francs.

Et baissant la main, Mlle Charlemont partit, telle une trombe.

Sans doute son amour-propre masculin essayait une déception sanglante.

Mais sur cette blessure, Mlle Charlemont appliquait immédiatement un cataplasme composé de billets de banque.

Depuis que nous avons perdu de vue Mlle Charlemont, elle n'était pas demeurée inactive. Elle poursuivait un but fixe, un rêve longtemps couvé, et elle ne devait point de l'inflexible ligne droite qu'elle s'était tracée.

Nous avons dit en temps et lieu comment elle avait commencé à thésauriser, en simulant un amour effréné des bijoux et des pierres précieuses que lord Lyfford ne cessait de satisfaire follement, et en renouvelant ses dons princiers à tout propos. Et elle avait joué au baccarat avec un bonheur incroyable.

Et quand elle s'était vue à la tête de six cent mille francs, elle

s'était dit que cet argent devait lui rapporter une forte somme, et elle s'était mise aussitôt à rêver d'une combinaison plus compliquée.

Un certain jour que, devant aller au théâtre, elle dînait de bonne heure dans l'un des grands restaurants de Paris, elle avait eu pour voisins de table, deux jeunes gens auxquels elle tournait le dos, et qui, par conséquent, ne pouvant l'apercevoir, ne lui accordaient aucune attention.

Ces deux jeunes gens étaient Alphonse Drouel et un de ses clients, un de ceux-là pour qui il faisait quelques opérations chez son patron. L'une d'elles ayant brillamment réussi, le client reconnaissant croyait devoir offrir à dîner à celui qui lui avait procuré un joli bénéfice.

Elle s'adressa par correspondance à l'agence Porphyre Tempier qui lui fournissait sur Alphonse Drouel tous les renseignements.

On sait de quelle façon elle s'était mise en rapport avec lui.

Maintenant, tous deux descendaient au pas de leurs chevaux l'avenue du Bois longeant le lac et Alphonse Drouel faisait son rapport.

—C'est bien, en voilà assez, — dit-elle, le total !

—Eh bien ! ce mois-ci, vous avez gagné huit mille six cents vingt-sept francs.

—Faites-moi grâce des centimes.

—Je t'ens là sept mille cinq cents francs à votre disposition . . .

Ils sont en billets de mille, dans une enveloppe parcheminée.

—Donnez !

Et la pochette passa des mains d'Alphonse Drouel dans celles de Mlle Charlemont.

—Bien ! . . . Maintenant, le mois prochain, il est plus que probable que je ne serai pas à Paris . . . ni les mois suivants.

—Je vous enverrai votre reçu en règle par la poste . . . Et par la poste aussi vous recevrez mes instructions ! . . . J'aurai peut-être besoin d'une plus grosse somme.

Bientôt Mlle Charlemont sortait du Bois et se dirigeait à une allure rapide vers l'une des grandes voies du quartier de l'Arc-de-Triomphe.

Là, elle s'arrêta devant un élégant hôtel qu'elle avait fait acheter à lord Lyfford.

Lorsque le laquais qui veillait à l'entrée eut annoncé Mlle Charlemont, le duc quitta avec effort son fauteuil et vint au-devant de la jeune fille, les mains tendues.

Elle lui fit la plus gracieuse des révérences, en lui laissant prendre seulement le bout de ses doigts qu'elle retira précipitamment.

—Vous avez trop chaud, — lui dit-elle, — vous brûlez !

—Je brûle d'amour pour vous, méchante enfant !

Et elle de répondre aussitôt et haussant à diverses reprises les épaules :

—Dieu ! que vous êtes assommant, avec votre amour ! . . . Cette scie perpétuelle : " mon amour ! " arrive à m'horripiler de la façon la plus énervante ! C'est crevant de voir un vieillard embrasé comme vous l'êtes ! . . . Vous devriez vous faire une raison, que diable ! . . .

Puis Mlle Charlemont reprit bientôt :

—Ne va-t-on pas déjeuner, j'ai une faim de loup ?

Depuis bien des années, le duc n'avait faim que d'elle . . . de son affection, de sa tendresse.

—Vous n'avez pas faim, vous, — dit encore Isabel, — alors, nous ne devons pas avoir faim non plus.

—Non, je n'ai pas faim . . . Mais on va servir, je vais en donner l'ordre.

Lord Lyfford appuya le doigt sur un bouton électrique.

—Le déjeuner, — cria-t-il, — on n'est jamais exact . . . faites que l'on serve immédiatement.

Et patati, et patata, et le voilà parti dans une colère, s'en prenant à toute sa maison, heureux de trouver un prétexte pour déverser sa bile.

Mlle Charlemont riait :

—Si vous saviez comme vous êtes amusant quand vous vous débâtez ainsi dans le vide . . . vous vous mettriez plus souvent en colère . . . Et vous inviteriez du monde pour cette représentation . . .

On annonça le repas qui se prit de suite.

Comme le dîner touchait à sa fin, Isabel dit tout à coup, s'adressant au duc :

—Savez-vous pourquoi vous me trouvez toute changée depuis quelques instants ?

—Non, je l'avoue.

—C'est que je vais vous laisser sans doute seul pendant trois ou quatre jours !

—Vous partez ? . . . Vous vous absentez ? . . . — s'écria lord Lyfford.

—Mais vous le savez bien ! . . . je me rends à Fontainebleau, assister aux dernières chasses à courre . . . Je vous ai averti dès les premiers jours.

—Vous croyez, Isabel ?

—J'en suis certaine.

—Oh ! votre présence est trop nécessaire à mon existence

—Allons ! allons ! . . . Vous savez ce dont nous sommes convenus ! Vous n'allez pas me parler encore de votre amour !

—De quoi voulez-vous que je vous parle ?

—De tout, excepté de votre passion !

—Ah ! que vous me rendez malheureux !

—C'est entendu ! . . . Mais alors vous allez me remettre de mauvaise humeur et je vais redevenir méchante.

—Non ! Non ! . . . Je vous en supplie, je vous en conjure !

—Eh bien ! Alors ! . . . Soyez aimable vous-même, et montrez-vous tel que je le désire.

—Alors, c'est décidé, vous partez demain ?

—Je vous l'ai dit . . . Pour quatre jours.

—Quels sont les domestiques qui vous accompagnent ?

—Aucun. Le comte de Thècle sera mon cavalier servant et ne me quittera pas d'une semelle . . . Vous n'allez pas être jaloux du comte de Thècle, je suppose. Il est marié à une charmante femme et d'une timidité ridicule, mais il monte admirablement à cheval.

—Et miss Graham ?

—Je vous la laisse . . . Que voulez-vous que j'en fasse ? . . . Vous ne voyez pas Graham dans une chasse à courre, n'est-ce pas ! . . . Graham en amazone ! . . . Non ! ce que ce serait tordant !

—Mais alors ! . . . Toute seule ! Vous allez voyager toute seule ! . . .

—Mais une vieille fille comme moi n'a besoin de personne, je vous l'assure . . . Et puis, j'en ai décidé ainsi et vous n'allez pas, je l'espère, vous insurger contre ma volonté.

Le duc se résigna, le sourire d'Isabel l'enivrait de plus en plus.

—Qu'allez-vous faire cet après-midi ? — demanda-t-il craignant de voir l'étrange fille lui glisser encore des mains.

Mlle Charlemont demeura un instant sans répondre, puis ses paupières voilées étincelèrent tout d'un coup et :

—Tenez ! je veux que cette journée compte parmi les heureuses de votre vie . . . Je vous ai ménagé une surprise

—A moi ?

—Oui, à vous ! . . . Une surprise longtemps préparée ! . . . Et dont vous ne vous doutiez certainement pas . . . Je le crois du moins . . . Voulez-vous m'accompagner aux écuries et au manège ?

—C'est là que m'attend la surprise ?

—Parfaitement.

—Allons ! Je vous suis.

Les écuries de l'hôtel de Clayfton étaient merveilleusement aménagées.

Dans le fond du manège, à deux mètres au-dessus du sol, se trouvait une tribune où le duc prit place, en un excellent fauteuil. Puis Isabel appuya le doigt sur un timbre.

—Amenez Rubis et Émeraude, — dit-elle au domestique qui se montra.

Quelques secondes plus tard, la porte de l'écurie se rouvrit et deux chevaux s'élançèrent dans le manège.

—La ! — fit Isabel renvoyant les hommes d'écurie d'un signe impérieux et allant à la porte du manège dont elle poussa le solide verrou, — là ! mon cher duc, ne vous impatientiez pas : Je ne vous demande plus que quelques secondes, ce ne sera pas long.

Elle venait de disparaître dans une petite loge située à l'extrémité de la tribune.

Lorsqu'elle reparut, ainsi qu'elle l'avait dit elle-même, trois minutes plus tard, pas d'avantage, les yeux du duc se fermèrent malgré lui, il eut un éblouissement.

La jeune fille, en ce très court laps de temps, avait trouvé le moyen d'endosser le costume chatoyant d'un page du temps de Charles IX, qui lui seyait à ravir.

Gravement elle s'inclina devant le duc qui dardait sur elle des yeux d'amour.

Et prenant une chambrière très mince à un râtelier, elle fit entendre un léger claquement de langue.

Alors Rubis et Émeraude bondirent au galop autour de l'arène, se croisant, se joignant, alternant leurs voltes aux trois allures avec les plus gracieuses cadences.

Et au milieu du manège, Isabel, immobile, paraissait ne faire aucun mouvement, obtenait la plus passive obéissance par le regard, une parole à peine murmurée et ce léger sussurrement des lèvres qui ressemblait fort au bruit d'un amoureux baiser.

Et comme exercices, la jeune fille se plaça au juste milieu de l'arène, et les deux chevaux, à tour de rôle, prenant leur élan, la franchirent, passant tels une flèche droit au-dessus de sa tête.

Le duc s'était précipité à corps perdu hors de la tribune, s'écriant :

—Isabel ! . . . Je ne veux . . . Je vous en supplie ! . . . C'est trop dangereux !

—Ne craignez rien ! . . . Je vous répond de mes élèves ! . . . Ils ne me feront jamais de mal

Puis les deux chevaux se replacèrent, à un imperceptible signe, à leur place marquée, l'un en face de l'autre, reprenant leur immobilité première, et après un dernier salut adressé au duc, Mlle Char-

lemont regagna sa loge où elle reprit son premier costume avec la même rapidité.

Revenant alors, elle poussa le verrou et des palefreniers entrèrent et firent à grand-peine rentrer Rubis et Émeraude dans leurs boxes.

Lorsque le duc et Mlle Charlemont se retrouvèrent dans l'un des salons de l'hôtel :

— Eh bien ! que pensez-vous de mes élèves ? — demanda Isabel. — Sont-ils aimables, sont-ils sçuples... Dans les premiers jours, ils avaient l'air de prétendre se jeter sur moi et de vouloir me dévorer.

— Ils sont adorables, je le reconnais, mais il m'ont fait éprouver mille morts !... Songez donc ?... Un accident !.....

— Je vous répète que c'est matériellement impossible... Et puis, s'il n'y avait pas un peu de danger, l'exercice serait sans nul attrait pour moi.....

— Et maintenant ?

— Maintenant, allons nous promener.

Et les dernières heures de l'après-midi s'écoulèrent en courant les magasins de Paris.

Isabel se montrait charmante. Pas un mot désagréable, pas une expression choquante. Jamais lors Lyfford ne l'avait vue ainsi.

— Que joue-t-on aux Français ? — demanda-t-elle, au moment où la victoria attelée de deux chevaux allemands incomparables passait sur la place de ce théâtre.

— Vous désirez aller au théâtre ? — fit aussitôt le duc. — Arrêtez !

— Moi, pas du tout... Ou du moins je ne sais trop.....

— Le valet de pied va voir... Arrêtez :

— Mais, je désire seulement connaître le nom des artistes.

Et Mlle Charlemont mit pied à terre et s'approcha sous le péristyle.

Devant l'une des affiches, un homme se prélassait.

Isabel le frôla on s'avançant de très près.

L'homme n'était autre que Saturnin Pochet.

Alors, sans détourner la tête, sans regarder Mlle Charlemont, Saturnin prononça distinctement ces seuls noms, qui n'avaient certainement trait ni à l'affiche du théâtre, ni à la pièce, ni aux artistes :

— Nantes. — Loire-Inférieure.

Mlle Charlemont parut remercier et regagna la victoria.

— On joue *Hamlet*, avec Mounet-Sully...

Et comme l'ordre était donné de regagner l'hôtel, Isabel se pencha à l'oreille du duc, et lui dit à mi-voix.

— Puisque vous êtes aimable aujourd'hui, j'ai une proposition à vous adresser.

— Laquelle ?... chère enfant.....

— Je rentre à l'hôtel et je dis que j'ai la migraine. Vous agissez comme moi et vous vous retirez dans vos appartements. Nous laissons Graham dîner seule. Mais comme cette goinfresse s'éterniserait à table, vous lui faites porter, — attention délicate, — une loge de théâtre quelconque.

— Alors ?.....

— Vous faites servir un petit ambigu très délicat... Un souper froid...

Le duc ouvrait de grands yeux et frémissaient d'impatience et de bonheur.....

— Alors vous faites servir, vous renvoyez les domestiques... Et nous passons la soirée en tête à tête, sans que personne puisse s'en douter... Cela vous va-t-il ?

— Pouvez-vous me le demander ?

— Et dissimulons !... dissimulons !... comme chante Baron dans je ne sais plus quelle pièce.

Isabel était tellement comique, fredonnant à mi-voix et imitant l'acteur, que lord Lyfford se pâma d'heur et d'aise.

Sitôt rentré, il s'affaira à tous ces préparatifs comme un amoureux de la vingtième année qui se croit arrivé à la réalisation de ses rêves.

Maintenant le duc attendait avec une impatience extrême unie à une suprême angoisse.

Que voulait dire cette fantaisie inattendue d'Isabel ?

Avait-elle voulu l'éprouver ?

Consentirait-elle enfin à l'épouser, et à devenir duchesse de Olafton.....

La porte s'ouvrit et Mlle Charlemont entra.

En la voyant si belle et si bien attornée, la respiration du duc s'arrêta ; pâmée, il se renversa sur son fauteuil !.....

— Qu'avez-vous, mon ami ?... Vous souffrez ?... — lui dit-elle de sa voix la plus douce, en s'avançant vers lui.

Hypocritement, elle ajouta :

— Si vous vous sentez indisposé, désirez-vous que j'appelle ?

— Non ! — non ! répondit-il les dents serrées, — n'appellez pas !... Je vous en conjure !.....

— Préférez-vous alors que je vous laisse ?.....

— Non ! non ! par pitié !... Je vous en supplie !... restez !.....

Elle s'assit alors, l'air souriant, heureux... lui tendit la main.

Le duc était tombé à genoux, et la seule pression d'une main que

la jeune fille lui avait laissé prendre l'inondait d'une joie nerveuse qui le faisait arriver au spasme.

— Tenez ! tenez !... Relevez-vous... ou je m'en vais !.....

— Vous voilà en rage, en furie !... Vous serez certainement malade !... Et j'aurai cette indisposition, cette souffrance à me reprocher, en étant l'indirecte cause, bien que j'aie tout fait pour vous détourner de votre... de votre...

— De mon amour... pour vous !...

— De votre amour... pour moi !... Eh bien !... mon cher duc !...

— Non ! non !... N'insistez point, — reprenait-elle. — En vérité pour une fois que je me fais bonne et... aimante, vous me récompensez bien mal... Et vous allez m'obliger à revenir à ma première manière, qui est la bonne, car il faut toujours tenir en bride, vous autres hommes... Dans tous les cas demeurez tranquille !... Vous entendez !... Vous m'avez bien comprise !...

Et elle le menaçait de son doigt fuselé :

— Autrement je vous laisse seul.

Après un temps :

— Vous trouvez-vous mieux ?

— Je ne me suis jamais mieux porté !

— Avez-vous faim ?

— Faim ! Soif !... Je me sens de force à savourer toutes les joies de la vie !...

— Alors, soupçons !... puisque ce souper très bien ordonné, ma foi, nous y invite, ainsi que vous le dites si bien à savourer toutes les joies de notre pauvre existence.

Et remplissant un grand hanap de cristal, tout serti d'or, de champagne consciencieusement gélé, elle l'offrit au pauvre duc qui se fit un devoir de le porter à ses lèvres.

— Attendez !... Vous allez boire à ma santé.

Et Isabel remplit un autre verre, et le tendant au duc.

— Je bois à vous... buvez à moi !...

Et elle vida d'un trait, tandis que lord Lyfford en faisait autant.

Et Isabel attaqua aussitôt les huîtres d'Islande, les dégustant avec appétit, et ravissant le duc par son vif esprit.

Puis, elle se mettait en scène, sujet qui, — elle en était bien certaine, — intéressait le duc au plus haut point.

— Moi ! — disait-elle, en exécutant sur ce thème précis des variations infinies autant que brillantes, — c'est très malheureux à mon avis, que la destinée m'ait créée aussi belle, aussi intelligente, aussi primesautière... Il aurait mieux valu que, moins bien douée, je fusse une créature plus simplette, plus ordinaire, pouvant devenir une bonne petite mère de famille, comme une autre, élevant mes enfants et écumant mon pot-au-feu.

Mlle Charlemont continuait :

— Au lieu d'être devenue une bonne mère de famille, ce dont très à tort, vous vous moquez... que suis-je, tant belle et tant intelligente que l'on me trouve ?... Une espèce de monstre !... un être complètement à part, une déclassée !...

— Mais il ne tient qu'à vous...

— Oui ! nous la connaissons... C'est votre éternelle plainte... Prenez mon ours... Cela veut dire : — Épousez-moi !... Nous y reviendrons...

— Vous vous y engagez ?...

— Parfaitement... Mais la question n'est pas là... pour l'instant... Je vous répète, en sortant le "moi" haïssable, que je suis une déclassée, une déshéritée, une pauvre !... ne possédant rien à moi.

— Vous êtes folle !... Rien que vos bijoux valent une fortune !...

— Charmant !... Mais qu'il vous arrive donc malheur !... ce qu'à Dieu ne plaise... car je ne demande pas la mort du pécheur ! le pécheur, c'est vous... qui péchez perpétuellement !... chaque jour au moins !... Je plaisante !... Votre mort, je vous prie d'y réfléchir, ne me rapporterait donc rien, au contraire... en dehors de l'affection sincère, profonde, que je vous porte...

Elle lui tendit la main, et la prenant, avec un indicible bonheur, le duc la garda longuement appuyée sur ses lèvres.

— Bien !... Assez !... Voilà que vous pâlissez, maintenant... Calmez-vous !... Je reprends !... Donc, que vous veniez subitement à mourir... je me trouve sur la rue... avec les six mille livres de rentes, et condamnée à Graham à perpétuité.

— Mais, je ferai un testament en votre faveur...

— Je n'y crois pas aux testaments... Les testaments de chefs de famille, on les attaque très bien en Angleterre, et on les casse... Il arrive vos héritiers... Et je les connais aussi les héritiers... Ils sont féroces !... Ils me montrent la voie en m'invitant à prendre le chemin de fer... Et au plus vite.

Un nuage de sombre fureur passa sur le front du duc.

— Je n'avais qu'un héritier !... Un héritier que j'exécrais de toutes mes forces !... Il m'a fait la grâce de se faire fracasser la tête dans un rixe, au milieu d'un bar !...

— Mais vous en avez d'autres !... On a toujours des héritiers !...

— Des cousins que j'ignore, que je vois tous les cinq ans... l'ou m'importe !...

— Mais il m'importe, à moi !... Tenez !... pour ne vous citer qu'un

exemple !... vous avez paru vous intéresser vivement cet après-midi aux exercices de mes deux enfants, Rubis et Émeraude.

—Oui ! c'est merveilleux !... C'est surprenant !... phénoménal ! colossal !... Les mots me manquent !...

—Et bien ! ces deux bêtes !... ces deux êtres !... car ils sont beaucoup plus intelligents que bien des hommes, ces deux créatures ne m'appartiennent pas !...

—Voulez-vous que je certifie, sur papier timbré, que ces deux bêtes vous appartiennent... sont votre bien... votre chose ?...

Mlle Charlemont saisit vif la balle au bond.

—Le papier timbré est inutile, — fit-elle, — mais une simple déclaration de votre part, signée en toutes lettres de vos noms et qualités, me causerait le plus vif plaisir.

—Demain, cela sera fait.

—Pourquoi remettre à demain ce que l'on peut si bien exécuter le jour même ?

Et se levant, allant quérir tout ce qu'il faut pour écrire, Isabel mit la plume aux mains du duc de Claifton, lui dictant la déclaration suivante :

“ Je soussigné, déclare que les deux chevaux, Rubis et Émeraude, l'un cheval noir zain, l'autre jument blanche, sont l'exclusive propriété de miss Isabel Charlemont.

“ Lord James Lyfford, duc de Claifton. ”

—Tenez quand vous voulez, vous êtes le plus charmant des hommes.

—Ce n'est cependant pas un grand sacrifice, puisque ce que je viens d'écrire n'est que l'expression de la vérité.

—N'importe, j'éprouve une très grande joie à me sentir pleinement la maîtresse de mes deux chers élèves... Aussi vais-je les emmener avec moi, demain matin à Fontainebleau.

Mlle Charlemont, parla d'autre chose. Hélas ! il ne pouvait s'écarter longtemps du seul sujet de conversation qui lui tint au cœur. Pourquoi Mlle Charlemont se refusait-elle à devenir duchesse de Claifton ?... C'était l'obsession, c'était l'idée fixe ! Cette fois, Isabel ne rompit pas les chiens. On eut même dit, à voir le brillant éclat de ses yeux que sus ce terrain brûlant, elle avait à livrer maintenant une importante bataille.

Le champagne versé à flot avait produit son effet.

Isabel le laissait parler, l'écoutant sans l'interrompre.

A la fin, cependant, comme pour la centième fois, peut-être, il lui répétait encore :

—Mais, vous ne me répondez pas !... Mais dites-le moi !... dites-le moi donc ce mot, béni, qui m'ouvriera les portes du Paradis !... Dites-moi que vous consentez à devenir ma femme !...

—Duc ! mon cher duc !... c'est très mal ce que vous faites-là !... Ce n'est nullement ce dont nous étions convenus !...

—Mais vous ne voyez donc rien !... Vous ne comprenez donc pas que je viens fou !... que vous me tuez !... Mais vous ne savez donc pas ce que je souffre !

Il se laissa glisser à ses genoux sur le tapis, et les bras tendus, haletant, tous son corps agité d'un tremblement convulsif :

—Pitié !... Je vous en conjure !... Je vous en supplie ! Pitié !... Brutalement, elle le repoussa.

Elle se mirait des pieds à la tête dans une énorme glace.

—Non ! non !... toutes ces merveilles, tous ces trésors !... c'est part de jeune !... Celui que j'aimerai !... celui que j'aime déjà peut-être... qu'en savez-vous ?... sera beau, jeune, fort, noble comme vous, mon cher duc, riche de même... mais...

Le duc, debout, l'écoutait maintenant, mais il se tordait ses mains, il trépidait, sa tête oscillait de droite, de gauche, tout comme s'il eût subi de véritables tortures.

Et elle, sans pitié, sans cœur, sans âme, continuait son œuvre implacable de destruction.

Arrivé au paroxysme de la rage, lord Lyfford voulut se ruer sur le maître et l'étrangler.

Mais Isabel, lui riant au nez, se recula d'un pas encore.

—Duc ! encore un conseil... N'essayez pas de jouer ce petit jeu-là avec moi, pour vous ça ne serait pas drôle !... Je suis très forte, vous savez !... Je vous mettrais sous mon bras et je vous administrerais une correction de petit enfant en bas âge... Tenez-vous-le pour dit...

Le duc étouffait.

D'une main fébrile il tenta de desserrer le nœud de sa cravate.

Et avec un râle de douleur intense, il s'éroula sur le tapis !...

Froidement, sans se presser, Mlle Charlemont marcha à la cheminée et mit le doigt sur un bouton électrique.

Un domestique se montra quelques instants plus tard.

—Le duc vient de se trouver mal, — fit-elle, — Il faudrait d'autres serviteurs avec vous, le mettre au lit, et envoyer chercher son médecin au plus vite.

On accourait.

Et le duc, en ouvrant les yeux, put entendre l'un des laquais qui le transportaient dans son appartement :

—Bédame !... Ça veut souper !... Ça veut faire le jeune homme !... Si ça n'est pas une pitié !...

Quant à Isabel Charlemont, elle se retirait chez elle.

—Ça été un peu chaud, — murmura-t-elle, tandis qu'elle s'étendait sur un divan pour prendre quelques heures de repos, — mais je crois qu'il y en a assez, cette fois !...

Et elle s'endormit du sommeil de l'innocence, lequel ressemble fort à celui des pires gredins.

Dès la première lueur du jour, elle était prête et vêtue d'un sombre costume de voyage.

Et par un omnibus de l'hôtel, Mlle Charlemont se faisait conduire à la gare de Lyon.

Conduits par deux grooms, Rubis et Émeraude y étaient déjà arrivés.

Et le train se mettait en marche.

Mlle Charlemont, on s'en souvient, avait annoncé à son parrain qu'elle resterait trois ou quatre jours absente.

Le cinquième jour, elle n'était pas arrivée.

Le sixième jour seulement, un homme vêtu d'une blouse bleue, un homme aux allures de campagnard, se présentait à l'hôtel et remettait une lettre pour le duc.

Le billet ne contenait que ces mots.

“ Mon cher parrain,

“ Après ce qui s'est passé entre nous, la vie commune serait impossible. Je suis majeure. Je reprends ma liberté. Oubliez-moi !... Adieu !... ”

“ ISABEL CHARLEMONT. ”

“ P.-S.—Ne dites rien pour moi à miss Graham. ”

Le papier s'échappa des mains de lord Lyfford.

Sans force, il retomba sur les oreillers, en murmurant :

—C'est la fin !... La fin de tout !... Je suis perdu !...

III

Comme bien on pense, ce brave Richard n'était point mort. Autrement, notre récit serait déjà terminé, par la disparition de notre principal personnage. Non, il n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux.

Qui avait fait le coup ?

Oh ! cette fois, l'attentat n'avait point été préparé par les soins de l'aîné.

Mais d'autres ennemis étaient nés pour Foot-Dick, des ennemis acharnés qu'il ne connaissait même pas de vue, mais qui le suivaient pas à pas dans l'ombre.

La maison Tempier, par l'entremise de son agent Saturnin Pochet, se chargeait de déshonorer Foot-Dick, — il eût été bien plus profitable de carrément supprimer le défenseur de la comtesse Aline de Chazay et de sa fille Colette. Aussi André Lowel s'était-il mis à suivre pas à pas Saturnin Pochet, se disant avec juste raison qu'une collision entre ces deux hommes était fatalement inévitable. Et il se rendait chaque soir au bar où pérorait Saturnin, et il demeurait tapi dans un coin, blotti dans l'ombre, comme un fauve à l'affût.

—C'est la carte forcée, — se répétait-il, — le baronnet finira bien par y arriver.

André Lowel n'avait pas eu longtemps à attendre.

Promptement Foot-Dick était averti, on s'en souvient des infamies débitées sur son compte.

Et de son coin où André buvait sans adresser un mot à personne, un chapeau de feutre rabattu sur les yeux, il avait vu entrer Foot-Dick.

Alors dans le brouhaha de la batterie, dans le tumulte de l'échauffourée, armé d'un siphon, il avait bondi, tel un tigre s'élançant sur sa proie, et le malheureux Richard s'éroulait comme on l'a vu, le crâne fracassé !...

André, profitant de l'émoi, de la bousculade, sortait du bar, s'élançait dans la rue, courait jusqu'au premier coin, où il reprenait un pas calme, régulier, faisait signe à une voiture qui passait, et filait au grand trot sans laisser trace de son passage. En route, il jetait son chapeau et se coiffait d'une casquette de voyage.

Désormais, il était à l'abri et de son ennemi il s'était débarrassé lâchement.

On ramenait Foot-Dick chez lui.

Était-il mort ?... on ne savait... Le sang avait cessé de couler, mais l'évanouissement du blessé persistait encore.

Non ! Foot-Dick n'était pas mort, mais les médecins ne répon-

daient pas de ses jours et, consultés par Aline, hochaient la tête d'une façon inquiétante.

On le soignait, on le dorlotait ; Mme Victoire et Colette n'allaient plus au Cirque, ne quittant pas leur blessé et résiliant même l'engagement de miss Miouzic, qui, du reste, touchait à sa fin.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, le sort s'acharnait après ces trois êtres. Une maison de banque sombra et elle les engloutissait dans sa ruine. Restait le majorat incessible et insaisissable du baronnet Richard Barkley. Mais il fallait emprunter.

Enfin, Foot-Dick, le cher Foot-Dick, fut hors de danger. La fracture du crâne s'était recollée, il ne restait plus au blessé qu'un grande faiblesse.

Mais il se demandait avec angoisse s'il allait pouvoir reprendre son art, son métier, s'il pourrait redevenir comme par le passé le brillant Foot-Dick, et recommencer ses tours de force et d'adresse.

Une nuit, un bruit inusité frappa les oreilles toujours anxieuses d'Aline.

Elle se leva, se vêtit en hâte, et sur la pointe du pied arriva jusqu'à la chambre de Foot-Dick.

Et le spectacle qu'elle eût devant les yeux lui poigna le cœur.

Foot-Dick vêtu seulement d'un pantalon de toile et d'une chemise, avait installé lui-même au plafond de solides crampons auxquels était accroché un trapèze.

Et le malheureux clown faisait de surhumains efforts pour s'élever, pour recommencer ses exercices passés.

Et après de nombreuses tentatives infructueuses, après bien des inutiles essais, Foot-Dick, désolé, désespéré, se jeta brusquement sur son lit, et enfouissant sa tête dans son oreiller, sanglota longuement en répétant :

— Je ne puis plus !... Je ne puis plus !... .

Aline se retira sur la pointe des pieds, n'osant pas troubler cette douleur.

Sur ces entrefaites une dépêche arrivait, dépêche inattendue ; elle était transmise par un agent dramatique.

Elle était adressée à Mmz-elle Miouzic.

“ Propose engagement, — disait le télégramme. Répondez conditions par fil.

“ HUCH CRICKTON.”

Hugh Crickton est le directeur de l'un de ces grands, de ces immenses cirques américains qu'il sillonnent le monde entier.

— Il faut accepter, — dit aussitôt Richard, accepter bien vite. C'est la manne tombant dans le désert. Vous partirez au plus tôt.

— Nous partirons, — répliquèrent en même temps Mme Victoire et Colette.

— Pas moi ; — fit Foot-Dick, — pas moi !... Certes !... Je ne suis plus bon à rien !... .

— Alors, il est inutile d'accepter, car nous ne vous abandonnerons certainement pas. D'abord, — continua Mme Victoire, — Colette a besoin de quelqu'un, d'un écuyer qui l'accompagne... Et vous pourrez toujours vous occuper d'équitation... Et vous accepterez, si vous avez de l'affection pour nous, car je n'ai qu'un rêve, qu'un désir... celui de quitter Paris le plus tôt possible.

Oh ! se perdre, dans l'inconnu, mettre le monde entier, l'immensité entre eux et ceux-là qui n'avaient pas cessé de les poursuivre !... Eux !... Les assassins !... Les lâches !... .

Et Richard, bien à contre-cœur, se voyait forcé de céder.

Toujours par le télégraphe, après une réponse, Hugh Crickton acceptait les conditions de Colette, et le rapide, trois jours plus tard, emportait Mme Chazay, Mamz-elle Miouzic et Foot-Dick loin de ce Paris où, dans ces derniers temps, ils avaient tant souffert.

Le cirque Crickton était pour l'instant installé à Marseille.

Mamz-elle Miouzic débuta donc seule au Cirque Crickton, dans des exercices de haute école, et le public de Marseille lui fit un accueil enthousiaste, qui s'adressait aussi bien à sa grâce, à sa jeunesse, à sa beauté qu'à son incomparable talent.

Puis, n'a-elle pas son cher Dick à côté d'elle ! Et ce cher Dick ayant renoncé à jamais aux gins, aux cocktails et aux autres stimulants, n'était-il pas toujours bon et aimant !... .

Certes ! la chère créature, elle n'en demandait pas plus !... .

Et quand Mme Victoire demandait, on levait ses yeux toujours superbes sur sa fille :

— Tu es heureuse ma chérie ?

De tout cœur la jeune fille répondait avec un gai sourire :

— Mais très heureuse, maman Victoire !... Très heureuse !... .

Cependant, quelques jours plus tard, Colette avait ressenti un mouvement d'indéfinissable crainte.

Il y avait au Cirque Crickton, nous l'avons déjà dit, — une ménagerie complète.

Un nègre énorme, sorti du Goliath à tête crépue, un Yloff immense, nommé Emmao, présentait toutes ces bêtes, et leur faisait exécuter les tours et les passes les plus invraisemblables.

Ce nègre n'entraît jamais dans la cage de ces fauves qu'après avoir absorbé une quantité considérable d'eau-de-vie, tout comme

l'un de nos plus célèbres dompteurs, du reste ; affirmant, ainsi que celui-ci, que l'alcool exerçait une action stupéfiante sur les bêtes féroces, et qu'un homme plus qu'à moitié ivre leur inspirait une crainte indéfinissable et les médusait.

La crainte frissonnante de Colette lui était venue de ce qu'elle avait aperçu les yeux brillants du nègre fixés sur elle avec une persistance alarmante.

Et la jeune fille s'était penchée à l'oreille de son ami, et lui avait dit tout bas :

— Tu sais, Dick !... le grand nègre !... il me fait peur !... .

Ce à quoi Richard avait répondu :

— Tu es folle ! Ça n'est pas un ogre !... Il ne dévore pas les petites filles toutes crues !... .

— Non ! non ! Ne ris pas chéri Dick !... C'est très sérieux !... Je ne veux pas en dire un mot à maman Victoire, la chère créature !... parce que ça la mettrait encore dans tous ses états !... Mais... surveille-le... .

Et sans attacher autrement d'importance à la crainte manifestée par la petite Miouzic, Foot-Dick s'était promis de tenir le nègre à l'œil.

Tout d'abord Richard n'avait rien remarqué.

Vers la fin d'un après-midi, trois jours plus tard, alors qu'il se trouvait aux écuries, surveillant le harnachement nouveau d'un cheval que devait monter Colette, ses oreilles furent frappées par un cri déchirant, un désespéré appel.

Il n'y avait pas à s'y tromper c'était la voix de Colette.

Pauvre Miouzic ! ses pressentiments ne l'avaient pas trompée.

Emmao, voulant obtenir de ses fauves un nouvel exercice, était entré dans leur cage sa terrible courbache à la main.

Puis, se croisant dans le couloir circulaire avec Colette, il l'avait happée au passage, sans lui dire un mot, l'enlevant en ses bras puissants... et l'avait embrassée sur les deux joues.

Alors Colette avait crié !... .

Pas longtemps, car Foot-Dick accourait, et bondissant comme une balle élastique, il appliquait sur la face d'Emmao, à toute volée, le plus formidable des coups de poings !... .

Le géant avait lâché Colette, mais pour étendre ses bras de mandrille et empoigner Foot-Dick, et l'étouffer.

Mais Richard, se reculant, se trouvait hors de portée de son ennemi.

Emmao, dont la fureur et l'alcool décuplaient les forces, reprenait son sang-froid et tentait un nouvel effort pour s'emparer du clown.

Il passa dans sa main droite sa terrible courbache et voulut frapper son ennemi. La courbache siffla dans l'air telle un serpent... et s'abattit dans le vide.

Foot-Dick cabriolant, l'avait évité avec une agilité simiesque. Par trois fois il en fut ainsi, et la cravache de rhinocéros ne fendit que l'espace.

Et au troisième coup, le dompteur déploya une telle énergie que lancé de toutes ses forces, il trébucha manquant de s'écrouler.

Richard avec une incomparable adresse, s'était élancé, et d'un irrésistible effort, il arrachait la courbache de la formidable main du nègre.

Maintenant, — faisait Foot-Dick à haute voix, s'excitant de sa victoire, — maintenant, faut danser !... Danser la bamboula !... Beaucoup !... beaucoup !... .

Vlan ! second coup de courbache !... Vlan troisième coup !... .

Et Emmao se contordait convulsivement, tandis qu'entre ses lèvres lippus frangeait une écume rougeâtre qu'une sueur d'angoisse coulait sur sa face noire, se mêlant à de grosses larmes de rage.

M. Crickton était accouru, et il se tenait à quatre pour ne pas applaudir, car la révélation du retour des forces de Foot-Dick le transportait en plein ciel.

Seule Colette fut prise de pitié, car tout le monde, au cirque Crickton, craignait les brutalités et les grossièretés du dompteur, tous éprouvaient de lui une véritable terreur.

Un dernier “vlan !...” et Foot-Dick reprit du champ.

— En as-tu assez ?

L'orgueil d'Emmao était lui-même vaincu

Le dompteur était dompté !

— Oui ! — fit-il d'une voix rauque en courbant la tête.

— En ce cas !... va demander pardon à cette pauvre Miouzic.

Maladroit, dégingandé, avec un balancement grotesque, la tête courbée, Emmao s'avança jusqu'à Colette :

— Pardon ! mazelle ! — fit-il.

— C'est bien ! Voilà ta courbache !

Le plus stupéfié de sa victoire, on le devine, c'est encore Foot-Dick !

— Oh ! mon cher ! — fit le directeur. — vous dites que vos forces ne sont pas revenues !... Alors, c'est très bien !... Mais je crois que vous ne devez pas attendre davantage leur retour... Venez avec moi, je vous prie, dans mon cabinet... Nous allons terminer cette affaire-là ensemble !... .

Et une fois en tête à tête, avec un imperturbable sérieux qui démontrait la conviction du Yankee :

— C'est très malheureux que vous ne puissiez pas recommencer ce tour-là en public, parce qu'il aurait un succès colossal... Et je vous le paierais certainement, oh ! oui ! bien sûr ! au moins mille dollars !... Mais vous n'avez pas que ce tor-là dans votre sac !... mon cher garçon !... Et nous allons faire une affaire, si vous voulez !...

Et il tendait un engagement en blanc à Richard, et sans débat, les conditions, très avantageuses, du reste, étaient réglées.

Le baronnet Richard Barclay redevenait Foot-Dick.

Et dès le lendemain, le nom du clown s'étalait en vedette sur les affiches du cirque Crickton !.....

Pour Emmao, il ne parait pas garder rancune à celui qui lui avait tanné la peau dans des conjectures aussi extraordinaires.

De Bordeaux, après des temps d'arrêt à Limoges et à Poitiers, le cirque Crickton arrivait à Nantes, là, le séjour devant se prolonger durant de longs mois, et un jour, à peine était-on arrivé en cette dernière, M. Crickton, occupé de fumer son énorme cigare en compagnie de Foot-Dick, dit à celui-ci :

— Nous allons avoir une nouvelle étoile !

— Ah ! une femme ?.....

— Oui ! une écuyère !... J'ai reçu sa photographie... Elle est très jolie si le portrait n'est pas flâté.

— Mais, est-ce que ça ne va pas faire double emploi avec miss Miouzie ?.....

— Je ne crois pas... Nous varierons les exercices !... ça permettra à Miouzie de se reposer.

Tout en parlant, Hugh Crickton sortait un grand portrait-carte d'une enveloppe et le passait à Foot-Dick.

— Oh ! effectivement ! Elle est merveilleusement jolie !... Vous n'avez rien exagéré !.....

— Mais Miouzie, aussi, est très jolie.

— Oh ! certes ! Mais ce n'est pas le même genre de beauté.

— Celle-ci est plus provocante !... C'est une beauté tout spéciale.

— Oui ! parfaitement !... Et cette superbe créature se nomme ?...

— Lucy Forster... Un nom qui sonne bien, qui fera on ne peut mieux sur les affiches !

— Et quand arrive cette belle inconnue ?.....

— Je dois recevoir une dépêche demain.....

Tout le cirque Crickton, on le comprend, était mis en émoi par l'arrivée de la "nouvelle".

Enfin Lucy Forster arriva, Hugh Crickton avait été la chercher lui-même au train, dans son coupé directorial, s'il vous plaît, et la présenta, en d'excellents termes, à toute la troupe réunie dans le manège.

— Mesdames ! Messieurs !... Voici votre nouvelle camarade... Je vous prie de lui faire bon accueil.

C'était Mlle Forster elle-même, dans le trajet de la gare au cirque, qui lui avait donné la formule.

Elle donnait de solides poignées de main à tout le monde... et, arrivant devant Max-zelle Miouzie, elle s'arrêta un instant appréciable, et lui dit avec un léger accent anglais, qui ajoutait un charme extrême à son parler :

— Oh ! combien vous êtes belle !... Plus que moi encore !... Nous serons amies ?... Pas ?...

Et quand la présentation fut terminée, Mlle Forster prit elle-même la parole :

— Mes chers camarades... je vous demande un peu de sympathie pour moi !... Je suis toute nouvelle dans la carrière et toute seule dans la vie !... Je ne viens prendre la place de personne !... Je voudrais faire quelque chose d'à-côté... En tous cas, j'ai besoin des conseils et de l'affection de vous tous... Et je vous prie de ne pas me les ménager. Maintenant, si vous voulez bien le permettre nous allons boire à la santé du cirque Crickton tout entier.

Et des palefreniers qui venaient de recevoir le mot d'ordre apportèrent des paniers de champagnes d'une grande marque. Et on cassa le cou, séance tenante, à un nombre irraisonné de beaux magnums à col doré.

— Maintenant, — dit-elle, — mon cher directeur, il faut que je m'occupe de mes chevaux.

— Ah ! c'est vrai, — fit Hugh Crickton, — je l'avais oublié, vous avez amené vos chevaux.

— Oui ! Il faut que je m'occupe de mes bêtes ; elles ne sont pas tout à fait commodes, et c'est moi-même qui voudrais présider à leur débarquement et à leur installation... Voulez-vous prier quelqu'un.....

Le directeur réfléchit un instant, puis :

— Foot-Dick, mon cher... voulez-vous me rendre ce service ? Vous qui êtes un maître dans la partie... voulez-vous accompagner Mlle Forster ?

— Je vous serai très reconnaissant, monsieur, — fit cette dernière. Foot-Dick avait été traité à l'arrivée de la nouvelle étoile, ni plus ni moins que les autres, la poignée de main chaleureusement banale.

Et voilà que, malgré lui, il éprouvait un indicible sentiment de

plaisir en comprenant qu'il allait pénétrer dans l'intimité de cette superbe créature.

Pour Colette un léger pli venait de se barrer son front. Et instantanément elle venait d'être mordue au cœur par une jalousie impulsive, irréflective.

Pauvre Mme Victoire, comme toujours, assise dans un coin, derrière les autres, elle assistait à cette scène, et avec un soupir elle murmura :

— Ma pauvre Colette, j'en ai grand'peur, elle va commencer à souffrir !.....

Une fois dans le coupé, Mlle Forster remerciait chaudement Richard de la peine qu'il voulait bien prendre.

Et lui de répondre aussitôt :

— Mais ce n'est pas une peine, c'est très naturel, c'est un très grand plaisir même !

On arrivait à la gare, et l'on s'occupa du débarquement des chevaux de Mlle Forster.

Ce fut elle-même qui les sortit de l'écurie où ils avaient voyagé. Là ! — fit Mlle Forster, — si vous voulez, nous allons regagner le cirque et je vous montrerai mes dadas.

Les chevaux dévêtus dans leurs stalles furent emmenés au milieu de l'arène.

Et il y eut en toute cette troupe d'écuyers, de cavaliers, de gens se connaissant à merveille en beaux chevaux, un cri d'admiration passionnée.

Les deux bêtes, l'une d'un noir zain, l'autre d'un blanc laiteux, étaient des chevaux hors pair.

— Oh ! splendide ! — s'écria le premier Hugh Crickton.

Puis aussitôt :

— Comment les appelez-vous ?...

Mlle Forster parut hésiter un très léger instant.

— Diamant et Perle, — finit-elle par répondre.

Le lecteur a depuis longtemps, certainement, reconnu en Lucy Forster, la nouvelle étoile du cirque Crickton, miss Isabel Charlemont.

Quelle était cette fantaisie nouvelle, cette autre et dernière folie qui la poussait à se faire écuyère et à paraître en public sous un nom d'emprunt !...

La suite de ce récit doit nous l'apprendre — et sans aucun doute avant qu'il soit longtemps.

— Monsieur Foot-Dick, — fit Lucy Forster, — voulez-vous avoir l'obligeance de me donner une chambrière, je ne suis pas encore au fait des us et coutumes, et.....

Richard ne laissait pas achever la phrase, la chambrière se trouvait déjà dans les mains de la nouvelle écuyère.

Cet empressement arracha un second soupir à Colette, qui répondant à une secrète et désagréable pensée, murmura tout bas :

— Mais, qu'est-ce que j'ai donc ?... C'est tout naturel cependant ?...

Et ses yeux ne quittèrent plus Mlle Forster.

Alors Lucy Forster, debout au milieu de l'arène, l'une de ses mains sur la hanche, l'autre tenant la chambrière appuyée sur le sol, sembla interroger Hugh Crickton du regard.

— Quand vous voudrez ! — fit le directeur.

L'orchestre se trouvait en place.

— Une valse de Strauss, — demanda l'écuyère, — tenez... *Les joies de la vie*.

Et les cuivres attaquèrent la prélude sonore et rythmé, et alors du bout des lèvres Lucy Forster prononça le sacramental :

— "Go." — Allez !.....

Et les chevaux partirent.

Et alors, les surprenants exercices, les gracieuses passes, auxquels nous avons déjà fait assister le lecteur, commençant, Diamant et Perle passant et repassant devant, derrière la jeune femme autour d'elle, l'effleurant presque de leurs sabots.

Puis, après les passes et les voltes, lorsque Lucy Forster fut se placer à dix mètres devant la sortie de la piste, et que Diamant et Perle la franchirent à toute volée, l'un après l'autre, pareils à de véritables hippogriffes, l'enthousiasme très réel, très vibrant se déchaîna, et toute la troupe du cirque Crickton battit des mains en poussant de prolongés hurrahs !.....

Lucy Forster avait pris les mains de Colette dans les siennes, paraissant attirée vers la jeune fille par une sympathie spontanée, et lui demandait avec le plus gracieux de ses sourires :

— Alors, vous croyez que ça marchera ?

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI".

LA MAISON DES QUATRE-AS

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON DES QUATRE AS

Sur la côte normande, non loin de l'embouchure de l'Orne, au milieu d'un terrain désert, s'allongeant en pointe dans la mer, s'élevait, il y a quelques années, une maison d'aspect étrange.

Les murs en brique noire, striés de minces filets rouges en saillies et percés seulement de quelques ouvertures étroites masqués de moucharabies, comme on en voit aux habitations d'Orient; le toit plat couvert en ardoise; la porte basse, garnie de lourdes ferrures, de gonds massifs et d'un énorme marteau; tout contribuait à lui donner un aspect triste et lugubre.

Sur les quatre façades, sculptées dans les corniches, se détachaient, en relief, quatre as symboliques.

Un jardin l'entourait, reliant les deux bords de la falaise, un jardin sauvage, inculte, où poussaient pêle-mêle des plantes marines, des herbes folles et quelques fleurs écloses là, par hasard.

Cette propriété, qu'on appelait dans le pays la "Maison des Quatre-As", appartenait à un homme de mœurs bizarres qui l'avait fait construire en 1867, après avoir gagné dans les différents tripots, où il fréquentait depuis sa jeunesse, une fortune dont il était impossible de déterminer le chiffre.

Les uns le disaient très riches; d'autres lui attribuaient seulement une honnête aisance, mettant dans cette épithète une pointe de méchante ironie. A vrai dire, personne ne pouvait justifier son opinion: mais tous s'accordaient à penser que cette fortune avait une source impure.

La physionomie hideuse du personnage: son visage jaune et ridé encadré d'une barbe grisonnante, de laquelle émergeait un nez crochu; ses petits yeux clignotants au regard faux, qui s'abritaient sous des sourcils embroussaillés, son corps maigre et cagneux, emprisonné dans la jupe d'une lévite râpée, sa vie mystérieuse et ses allures suspectes accrédiétaient les bruits défavorables qui circulaient sur son passé.

Il était arrivé un beau jour à Blaville, et avait acheté la maison dont la situation retirée l'avait séduit immédiatement; il s'y était retiré seul et, depuis cette époque, il y vivait comme un rat dans un fromage, sans qu'on lui connût ni parents ni amis. Il ne sortait que le matin de très bonne heure, évitant avec soin la société des habitants du bourg auxquels il n'avait jamais adressé la parole. Le reste de la journée, il demeurait enfermé chez lui et, le soir, lorsque la nuit tombait, les fenêtres de sa demeure s'éclairaient de lueurs sinistres.

Des flammes sautillaient derrière les vitres, semblables à des feux follets. Une fumée épaisse sortait en lourdes spirales de la cheminée, jusqu'à une heure avancée, ce qui avait fait naître dans l'esprit de quelques personnes la pensée qu'il se livrait à des pratiques de magie noire et leur avait inspiré à son endroit une défiance mêlée de terreur.

En peu de temps, une sorte de légende s'était formée autour de cet être redoutable, on avait fini par le craindre comme un sorcier, un génie malfaisant; les enfants s'écartaient sur son passage; les femmes se signaient en l'apercevant, afin de conjurer les sorts qu'on l'accusait de jeter aux passants. On allait même jusqu'à raconter que des moutons s'étant aventurés, un jour, près de sa maison, étaient morts quelques heures plus tard, d'un mal secret. Aussi les bergers évitaient-ils de conduire leurs troupeaux du côté de la falaise, de peur de les voir succomber aux maléfices du terrible jettatore.

La seule manifestation de vie extérieure que le propriétaire de la Maison des Quatre-As livrait à la curiosité publique consistait en la visite qu'il faisait régulièrement, tous les matins, au bureau de tabac du bourg, pour acheter son journal.

Plusieurs fois, le buraliste, M. Corbeau, avait essayé d'engager avec lui la conversation. Peine perdue! Il s'était toujours heurté à un mutisme imperturbable.

Dans leur désir de posséder quelque détail qui leur permit de voir clair dans la vie de cet homme inconnu d'eux, bien qu'il vécût à leurs côtés, les habitants de Blaville avaient interrogé, un à un, tous ceux qui, à raison de leurs fonctions, l'approchaient de plus près.

Une femme du pays, la vieille Mariette, qui faisait son ménage et préparait ses repas, n'avait pu surprendre le moindre secret de

cette existence impénétrable tant étaient grandes la dissimulation et l'hypocrisie de son maître!

Quant au facteur, il déclarait ne lui avoir jamais remis la moindre lettre. Tout ce qu'on savait, et cela par le notaire qui avait rédigé l'acte de vente de la Maison des Quatre-As, c'est que cet individu sur lequel planait un si profond mystère s'appelait Onésime Marais, qu'il avait cinquante-cinq ans et qu'il était célibataire. Son état civil tenait tout entier dans ces trois renseignements.

Une circonstance fortuite avait pourtant révélé l'existence d'un parent, un neveu qui exerçait à Caen la profession de clerc de notaire. Un jour, un jeune homme qu'on avait vu, à plusieurs reprises, entrer dans l'habitation de M. Marais, avait failli se noyer

Des marins, accourant à ses cris, avaient réussi à le sauver. Ne sachant où le conduire, ils avaient fouillé ses poches et en avaient retiré une carte qui portait ces mots: Maurice Latour, clerc de notaire. Puis quelques instants après, le pauvre garçon, ayant repris connaissance, les avait priés de le transporter chez "son oncle" à la Maison des Quatre-As.

Chez son oncle! Ces trois mots n'étaient-ils pas une révélation? Ce jour-là, dans le bourg de Blaville, on ne parla que de l'accident "du neveu de M. Marais", et les plus malins, hochant la tête d'un air avisé, insinuaient que la vérité finissait toujours par éclater et qu'on ne tarderait pas à tout savoir.

Mais plusieurs années s'écoulerent, sans qu'un indice nouveau vînt réveiller la curiosité des Blavillois.

Or, un soir du mois de juillet, deux pêcheurs, Jean et Mathurin Legoec, revenaient de tendre leurs casiers sur les rochers du Moine; ils avaient pris le petit sentier qui va en longeant la côte de la baie du Cormoran au bourg et regagnaient tranquillement leur cabane.

Ils marchaient d'un pas lent, silencieux et rêveurs, comme gagnés par l'impression de calme et de mélancolie qui se dégage des grands horizons baignés par les derniers feux du crépuscule. Ils étaient arrivés à l'endroit où le chemin fait un coude, contournant l'abri des douaniers, lorsque, tout à coup, Jean s'arrêta, l'oreille tendue. Il lui semblait entendre des cris du côté de la falaise. Il se tourna vers son frère, et lui frappant sur l'épaule:

—Mathurin?

—Quoi?

—N'as-tu pas entendu?... Ces cris, là-bas?... On dirait quelqu'un qui appelle au secours.

Mathurin écouta à son tour.

—Oui, c'est vrai, dit-il au bout d'un instant... Un homme qui se noie, sans doute... Si nous courrions voir...

Les deux hommes pressèrent le pas, en se dirigeant vers l'endroit d'où venait le bruit. A mesure qu'ils approchaient, les voix se faisaient plus distinctes. Ils s'arrêtèrent de nouveau.

—Mais, oui, c'est bien cela, dit Jean... je ne me trompe pas... Il se passe quelque chose d'extraordinaire à la Maison des Quatre-As.

—Es-tu bien sûr que ce soit là?... Au fait, tu as peut-être raison... Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir.

Ils se dirigèrent en toute hâte du côté de la fatale demeure. Quand ils y arrivèrent, les cris avaient cessé.

La maison présentait son aspect effrayant de chaque soir. Les grands murs noirs se détachaient sur la nappe bleu du ciel: les lucres vives brillaient aux fenêtres et du toit s'échappait une épaisse fumée. On eût dit d'un monstre accroupi dans la mer et dont la gueule huletante aurait vomie des jets de flammes.

A cette vue, Jean et Mathurin, tout braves qu'ils fussent et habitués à ce spectacle, sentirent un léger frisson passer dans leur chair.

Mais ils s'enhardirent vite, et se précipitant vers la porte, ils s'y collèrent, cherchant quelque fente où l'œil pût pénétrer. Leur curiosité s'exaspérait, comme si le danger l'eût soudain redoublé.

—Fichue porte! s'écria Mathurin. En voilà une qui garde bien son secret... Impossible de rien voir de ce qui se passe derrière elle.

—Et de rien entendre! Si nous frappions?

—Frappe.

Et Jean, ayant soulevé le marteau, le laissa retomber lourdement sur le bois.

Le coup retentit lugubre dans le silence de la nuit. Ils attendirent. Personne ne répondit.

A lors, Jean, perdant patience, proposa de se retirer.

—Bast! dit-il, à quoi bon nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. S'il plaît au diable de faire des siennes dans cette bicoque, c'est affaire entre lui et le père Marais. Qu'ils se débrouillent tous les deux — Quant à nous, nous aurions mieux fait de continuer notre route. Bonsoir, vieux sorcier... amusez-vous tout à votre aise, pendant que nous boirons une bolée de cidre à votre santé.

—J'en boirais bien deux à moi tout seul, ajouta Mathurin; cette équipée m'a desséché le gosier.

—Est-ce que tu aurais eu peur, par hasard?

—Dame! on n'est jamais sûr, vois-tu, avec ces gens-là.

Ils se turent et reprirent tranquillement le chemin du bourg.

Un quart d'heure plus tard, ils entraient au cabaret du *Gros-Congre*. Leurs camarades les attendaient.

—Eh bien ! quoi donc ? dit l'un d'eux en les voyant, on s'est attendé ce soir, à ce qu'il paraît : la mer est calme, pourtant.

—Oui, reprit Mathurin, mais il y a de la brise du côté de la falaise.

—De la brise ? où ça donc que tu en as vu ? Le vent est mort.

—Pas partout.

—Pas partout !... Que veux-tu dire ?... Explique-toi... C'est-y que t'as trop suivi ta gargarousse et que tu flageolles sur tes quilles ?

—Non, non, je m'entends. Tenez, demandez plutôt à Jean.

Les compagnons se tournèrent vers Jean.

—Ton histoire ! crièrent-ils en chœur, allons, ton histoire, puisque tu en as une. Raconte vite, camarade, car il commence à se faire tard.

Jean vida son verre et se mit à leur raconter ce qui venait de se passer.

Son récit terminé, il n'y eut qu'une voix dans l'assistance pour affirmer que Jean et Mathurin avaient été victimes d'une hallucination.

—Tout cela, voyez-vous, leur dit un vieux loup de mer qui avait écouté Jean le sourire aux lèvres, tout cela c'est des bêtises. Vous avez vu rouge, les gars. Vous savez bien qu'il se passe chaque soir chez le père Marais des scènes semblables. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Et puis le vieux vit seul et je ne sais qui oserait pénétrer dans sa maudite caverne. Encore une fois, vous vous êtes monté le coup, mes fioux, à moins que vous n'ayez trop léché de piots ce midi et que le cidre n'ait détraqué votre boussole. Là-dessus, les amis, je m'en vais me coucher : bonsoir et pas de mauvais rêves.

Dis heures sonnaient à l'horloge du vieux clocher de Blaville ; le patron du *Gros-Congre* s'appêtait à fermer son auberge ; les pêcheurs sortirent et se séparèrent pour regagner leurs demeures respectives.

Le lendemain, au sortir de la grand'messe, ils se retrouvèrent tous à la porte du bureau de tabac, où trônait Mme Corbeau derrière un large comptoir en chêne orné de pipes, de vases en grès et de papiers roulés en cornets coniques, dont les piles s'élevaient comme autant de petites colonnes, encadrant la bonne figure joviale de la maîtresse de céans.

C'était là, sur le seuil de cette porte hospitalière — les Corbeau étaient de si braves gens, et si accueillants et si prêts à rendre service — que, tous les dimanches, se réunissaient les bonnes langues du pays : on jasnait, chacun mettait son mot, les médisances allaient leur train et les nouvelles se répandaient par tout le bourg, vraies ou fausses, bienveillantes ou malicieuses, parfois grossières seulement des commentaires recueillis sur chaque bouche.

Ce jour-là, ce fut Mme Corbeau qui mit le feu aux poudres.

—Personne n'a rencontré le père Marais, ce matin ? Il n'est pas venu chercher son journal : c'est la première fois depuis dix ans que cela lui arrive. Est-ce qu'il serait malade ?

—Malade ? Oh ! que nenni. Il aura trop dansé cette nuit avec le diable ! Du reste, nous allons bien le savoir. Voici Mariette, sa bonne, qui traverse la place. Si nous l'appelions.

—Mariette ! Mariette ! crièrent-ils en chœur.

La servante s'approcha.

—Eh bien ? Es-tu ton maître ? Il fait la grasse matinée aujourd'hui, à ce qu'il paraît. On ne l'a pas encore vu.

—Ah ! je n'en sais, ma fine, rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà trois fois que je frappe à sa porte et qu'il n'est pas encore venu m'ouvrir. J'y retourne de ce pas, mais c'est ma dernière tournée. Faut-il vous le dire ? j'ai comme une idée qu'il y a quelque chose d'extraordinaire là-bas.

—Hein, les gars ? Qu'est-ce que je vous disais hier ? reprit Jean, en prenant pour ainsi dire à témoin la bonne de Marais.

—Attends, attends, répondit le vieux pêcheur qui avait combattu la veille, avec tant d'acharnement, les conclusions de son récit. Il n'y a encore rien de fait.

Mariette partit en courant. Un quart d'heure après elle était de retour, la figure bouleversée.

—Eh bien ?

—Eh bien, il ne m'a pas ouvert. C'est à n'y rien comprendre... Est-il parti ?... Est-il mort ?... Je donne ma langue aux chats.

Toute la journée on parla de cette affaire, à Blaville. On s'épuisa en conjectures, les uns tenant pour le voyage, d'autres pour la mort, naturelle ou violente. Tous étaient d'avis d'attendre au lendemain pour éclaircir ce mystère.

Le lendemain, les choses étaient au même point : M. Marais n'était pas venu chercher son journal et la pauvre Mariette n'avait pu parvenir à se faire ouvrir la porte de la Maison des Quatre-As.

Alors la curiosité des Blavillois fut son comble. M. Corbeau prit sur lui d'en parler au brigadier de gendarmerie, homme imposant et solennel qui l'écouta gravement, prit des notes et promit de faire le nécessaire.

Deux jours après, le parquet de Caen était à Blaville.

CHAPITRE II

VAINE ENQUÊTE

La clef grinça dans la serrure, la porte roula sur ses gonds, et les magistrats pénétrèrent dans le long corridor d'entrée.

Le brigadier de gendarmerie, qui déjà la veille avait inspecté les lieux, les précédait. Il leur indiqua l'escalier étroit et sombre qui montait au premier étage ; ils s'y engagèrent à sa suite.

La chambre se trouvait à droite du palier ; le procureur de la République entra le premier. Un rayon de soleil filtrait à travers les persiennes à mi-closes, jetant sur les objets un jour blafard ; une odeur fade flottait dans l'air attiédi.

Sur le lit intact, le corps de Marais était étendu dans l'attitude d'un homme endormi, la tête renversée, les yeux fermés, les bras allongés.

Seules, la bouche entr'ouverte, la langue tuméfiée, moitié sortie, au cou, une ligne noire de sang coagulé formée d'une série d'ecchymoses où les doigts avaient laissé leur trace, révélaient le crime.

Le magistrat s'approcha, examina le cadavre, et devant les preuves irrécusables, fit immédiatement dresser un procès-verbal.

Une chose pourtant le déconcertait. Au lieu du désordre habituel qui accompagne les crimes de cette sorte, rien n'avait été dérangé dans l'appartement. Les meubles étaient à leur place et fermés, aucune tache n'apparaissait sur le plancher ni sur les draps ; bref, on ne pouvait trouver aucune trace de lutte entre la victime et son meurtrier.

Dans ces conditions, la scène leur semblait difficile, impossible même à reconstituer. Il fallait supposer que l'assassin avait agi avec un sang-froid peu commun en pareil cas, qu'il avait eu soin, avant de s'échapper, de faire disparaître tous les indices du meurtre.

Ce ne pouvait donc être qu'une personne bien au courant des habitudes du genre de vie de M. Marais, et sachant que la crainte inspirée aux habitants par les opérations mystérieuses de ce dernier suffirait à éloigner de la Maison des Quatre-As les gens indiscrets qui auraient tenté de le troubler dans sa besogne.

Aussi, les soupçons s'étaient-ils portés immédiatement sur Mariette.

Elle seule avait accès dans la maison, elle seule paraissait capable d'avoir tout combiné pour dérouter la Justice.

Dès la première heure on l'avait interrogée. Vivement elle avait protesté de son innocence, indignée qu'on pût l'accuser d'un semblable forfait. Le magistrat, septique par profession, n'avait point été convaincu par l'apparente sincérité de ses dénégations : il l'avait emmenée sur le théâtre du crime, espérant qu'une confrontation avec la victime produirait sur elle une émotion dont il pourrait tirer parti pour lui arracher plus tard un aveu complet.

Son plan ne réussit pas.

Mariette éprouva bien au premier abord le léger frisson que chacun ressent devant le cadavre qu'il a connu plein de vie et de de santé ; mais elle se ressaisit promptement, reprit son sang-froid, et de nouveau affirma, plus convaincante, qu'elle n'était pas coupable.

Et puis s'il fallait d'autres preuves que sa parole, est-ce qu'elle ne pouvait pas invoquer sa faiblesse de femme, ses mains frêles et impuissantes à étreindre le cou d'un homme fort et vigoureux comme l'était M. Marais.

Du reste, avant de succomber, il s'était débattu sans doute : or, elle n'avait ni aux bras, ni au visage, aucune égratignure compromettante.

Ces réponses se pressaient en foule sur ses lèvres, dans son désir de sortir indemne de cet interrogatoire.

Bien qu'un doute subsistât encore dans son esprit, le magistrat n'insista pas. Il avait hâte de fouiller les meubles de l'appartement, et même, s'il le fallait, la maison entière, afin de découvrir le vrai mobile du crime.

Il commença donc ses perquisitions. Un secrétaire se trouvait là, il le fit ouvrir ; les tiroirs étaient vides. Seuls quelques papiers sans importance traînaient sur la tablette d'une armoire, le juge d'instruction s'en empara.

À côté de la chambre, sur le même palier, donnait une grande pièce carrée, ils s'y arrêtèrent. Elle était encombrée d'instruments de toutes sortes : cornues, alambic, livres, desseins. Sur les étagères s'entassaient des fioles remplies de liquides colorés, au fond se dressait un fourneau en briques, dont le foyer était protégé par une large manteau, s'élevant en pyramide jusqu'au plafond.

C'était là que se tenait le plus souvent M. Marais. Il s'y livrait à des expériences chimiques. Dans quel but ? Il eût été lui-même

incapable de le dire, par manie pour occuper ses loisirs, et surtout pour éloigner de sa demeure les paysans qui avaient la naïveté de le croire investi d'un pouvoir surnaturelle et le craignaient comme un démon.

Son caractère sauvage, qui lui faisait fuir la société de ses semblables, lui avait inspiré ce moyen dicté également par une avarice sordide.

La visite minutieuse de toutes les parties de cette chambre n'amena aucune découverte. On parcourut successivement les autres du rez-de-chaussée au grenier, mais on eut beau fouiller les coins les plus secrets, toutes recherches demeura infructueuse.

—C'est vraiment extraordinaire, dit le procureur en se tournant vers le juge d'instruction; jamais, depuis vingt ans que je suis magistrat, je n'ai eu à m'occuper d'une affaire semblable. Ce crime commis de sang froid sans désordre, ne laissant aucune trace révélatrice, inexpliqué jusque dans son objet, voilà qui ne sera pas facile à éclaircir!

Et se tournant vers le brigadier :

—Vous m'aviez dit, n'est-ce pas, que deux hommes du pays revenant l'autre soir de leur travail, avaient entendu du bruit du côté de la Maison des Quatre-As. Où sont-ils, ces hommes ?

—Mais, Monsieur le procureur, ils demeurent à deux pas d'ici ; si M. le juge d'instruction le désire, il pourra les interroger !

—C'est bien !

Quelques instants plus tard, les magistrats, ayant terminé leur perquisition, procédaient à l'interrogatoire, sans portée d'ailleurs, de Jean et de Mathurin, ils ne connurent qu'un détail nouveau, l'heure approximative du crime.

Lorsqu'ils furent partis, les habitants de Blaville, dont le caractère était un peu frondeur, ne manquèrent pas de commenter à leur façon l'échec de leur démarche. Ils avaient compté sur eux pour débrouiller la trame de cette existence mystérieuse qui venait de se dénouer si tragiquement.

Leur attente était déçue ; aussi gardaient-ils contre l'autorité quelque secrète rancune.

Le soir, ceux qui poussés par la curiosité s'aventurèrent du côté de la falaise, furent tout étonnés d'apercevoir encore la masse noire de la Maison des Quatre-As s'éclairer par instants de lueurs étranges. Des feux éclataient dans l'obscurité de la nuit, projetant sur le ciel un reflet d'incendie.

Sous cette lumière sinistre, les nuages prenaient des formes fantastiques de gnomes grimaçantes et semblaient des groupes de démons en furie dansant, sur la "baie du Cormoran", une sarabande infernale.

Et devant ce spectacle, une immense frayeur s'empara de tous les esprits superstitieux, où s'affirmait de plus en plus la conviction absolue, que le diable avait élu domicile parmi eux.

CHAPITRE III

UN DRAME DE FAMILLE

Maurice Latour était un jeune homme d'une trentaine d'années environ. Grand, décaillé, les épaules carrées aux muscles saillants, la poitrine large et bombée, il donnait l'impression d'un mâle vigoureux, taillé pour la lutte et les exercices du corps.

Son visage d'une beauté sombre empruntait à son teint basané, à ses cheveux d'ébènes ramenés sur ces tempes en mèches plates et luisantes, à ses sourcils formant au-dessus des yeux une ligne droite et continue, ainsi qu'à la prééminence exagérée de ses maxillaires, une expression de dureté sauvages.

Son nez, aux ailes ouvertes et mobiles, ses lèvres charnues qu'ombraient une moustache épaisse, laissaient deviner un tempérament sensuel et des appétits grossiers.

Néanmoins une grande douceur de parole, le charme d'un regard enveloppant, et jusqu'à certains gestes callin corrigeaient la brutalité de sa nature, créant en lui des oppositions de caractère que pouvait seul expliquer le mélange des deux sangs dont il était issu.

Son père était originaire des îles Hawaï où il avait exercé la profession de marchand d'esclaves, profession vile et méprisable qui avait développé ses instincts barbares et atrophié complètement son sens moral.

Après avoir amassé une assez belle fortune, il était venu se fixer en France, s'était fait passer pour colon et avait épousé la sœur de

M. Marais, femme bonne et vertueuse que la cupidité de son frère avait sacrifiée en la poussant au mariage. L'union n'avait pas été heureuse. Le père était mort deux ans après, au cours d'un voyage dans son pays, et la mère avait succombé en donnant le jour à son fils qui restait restait seul au monde, abandonné à la tutelle de son oncle.

Maurice avait grandi au milieu d'une indifférence complète, privé de l'affection maternelle qui protège l'enfant contre les premiers heurts de la vie. Ses défauts avaient poussé, comme des herbes mauvaises, dans cette âme inculte dont personne ne prenait soin.

En effet, pour se débarrasser de lui, M. Marais l'avait mis de bonne heure au collège ; puis, ses études terminées, il l'en avait retiré pour le faire entrer comme clerc dans une étude de notaire à Caen.

Au collège, Maurice s'était montré indiscipliné et paresseux et ses maîtres n'avaient pu vaincre son indolence non plus que son entêtement ; aussi bien ses camarades avaient-ils souffert de sa violence.

Une fois lancé dans le monde, livré à lui-même, il s'abandonna de plus en plus à l'entraînement de ses passions, n'ayant d'autre but que le plaisir et l'assouvissement de ses besoins impérieux, bien décidé à renverser, dans cette lutte où les forts doivent toujours triompher, tout ce qui s'opposerait à la réalisation de ses projets.

A vingt ans, c'était un de ces êtres sceptiques et corrompus pour qui rien n'existe, ni famille, ni patrie, ni religion, qui s'en vont dans la vie sans autre précaution que celle de jouir, et n'hésitent pas, lorsqu'un homme se met en travers de leur route, à le supprimer comme un chien.

Durant ses deux années de cléricature, son existence fut celle d'un libertin. Il passait la plupart de son temps dans les lieux de débauche, en compagnie de jeunes gens riches qui l'entraînaient en des dépenses exagérées. Souvent même il restait des nuits entières dans les tripots.

La modeste pension, que lui mesurait la ladrerie de son oncle, ne suffisait pas à combler le trou creusé par son inconduite, il se vit forcé de contracter des dettes.

Comme une nuée d'oiseaux de proie les usuriers s'abattirent sur lui, il signa des billets, ne put les payer à l'échéance, et finalement, déshonoré, traqué par tous ses créanciers, il se sauva un beau jour de son étude dans le plus complet dénûment.

Le soir même il partit pour Caen, pour se rendre à Blaville, où le père Marais venait de s'installer.

Il lui exposa sa situation précaire, lui avoua son intention de quitter la France où la vie devenait de plus en plus difficile, pour aller en Amérique augmenter sa fortune. Il avait atteint sa vingt-et-unième année. Son oncle lui devait des comptes de tutelle, le moment était arrivé pour lui de les réclamer. Une longue discussion s'éleva entre les deux hommes.

Après s'être fait longtemps tirer l'oreille le vieux Grigou consentit à lui remettre une somme représentant à peu près la moitié de la fortune qui lui revenait. Il n'avait pas encore, prétendait-il, réalisé toutes les valeurs de la succession ; des immeubles restaient à vendre, il fallait pour cela de longues formalités ; plus tard on verrait ; en attendant cette acompte suffisait largement.

Le jeune homme était pressé d'en finir ; il accepta. Le lendemain, il s'embarquait pour New-York.

Pendant les neuf années qu'il vécut au nouveau-monde, il exerça successivement toutes sortes de métiers, tantôt portefaix, tantôt homme d'affaires, incapable de s'arrêter à une profession fixe, laissant dans chaque avatar une parcelle de sa fortune et de sa dignité.

Un jour vint où la misère la serra de plus près. La nostalgie le prit et aussi la perspective de retrouver en France le reste de ses biens. Il n'y a avait pas à hésiter ; il revint.

La vie aventureuse où s'était écoulée sa jeunesse avait aigri son caractère ; il sentait plus que jamais la nécessité de sortir, par quelque moyen que ce fût de l'impasse où il se trouvait acculé.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'un soir il arriva à Blaville.

La nuit commençait à tomber, la route était déserte, c'était l'heure du souper. Néanmoins, craignant d'être vu, il avait pris la précaution de suivre le sentier accroché aux flancs de la falaise.

Après une heure de marche, il frappait à la porte de la maison des Quatre-As.

Le judas s'ouvrit et une voix rauque demanda :

—Qui est-là ?

—Votre neveu, Maurice Latour !

—Allons donc ! Lui voilà beau temps qu'il est mort !

—Ouvrez, vous verrez !

—Non ! non ! Les morts ne reviennent pas. Passez votre chemin.

—Mais au moins, regardez-moi.

A ce moment un rayon de lune éclaira le visage du jeune homme. Le veillard se pencha pour regarder. C'étaient bien les traits de son neveu. Il ne put retenir un cri d'étonnement ; sa main poussa le verrou, et la porte s'ouvrit devant le nouveau venu.

Les deux hommes se trouvèrent alors face à face dans le couloir, ne laissant percer sur leur visage aucun signe d'émotion.

Ce fut Maurice qui reprit le premier la parole.

—Ma visite vous étonne sans doute, mon oncle ?

—Il est vrai que j'étais bien loin de m'y attendre ! Je te croyais mort depuis longtemps.

—Vous vous trompiez ! Je suis vivant... bien vivant. Mais il vaudrait mieux peut-être que je ne fusse plus de ce monde.

Le vieillard eut l'air de ne pas comprendre et ne répondit rien.

Tout en parlant, ils avaient traversé le corridor ; ils pénétrèrent dans la salle à manger.

Le dîner, était servi : ils se mirent à table, Maurice en face de son oncle.

Un grand silence régnait autour d'eux, on n'entendait que le tic-tac régulier de la pendule accrochée au mur de la cheminée et le choc des assiettes et des verres. Parfois aussi, des bruits du dehors arrivaient jusqu'à leurs oreilles ; le grondement sourd et monotone de la mer battant le pied des rochers ou la plainte attristée des mouettes, annonçant une tempête.

Les deux convives se taisaient. Chose étrange ! Après neuf ans de séparation, ils ne trouvaient rien à se dire.

Il eût été facile de voir qu'il y avait entre eux une équivoque, un malentendu, quelque secrète arrière-pensée qui retenait les mots sur leurs lèvres. Ils se souvenaient sans doute de leur dernière entrevue, des mots échangés, dix ans auparavant, dans cette même demeure.

Une défiance réciproque les paralysait ; au lieu de deux parents heureux de se retrouver après une longue absence, il n'y avait en présence que deux adversaires prêts à l'attaque, attendant, chacun dans son coin, que le moment fût venu de porter le premier coup.

Ils eussent, l'un et l'autre, conservé cette attitude jusqu'à la fin du repas, si le vieillard, comprenant qu'une explication menaçait d'éclater, ne s'était décidé à engager la conversation.

—Il y longtemps, dit-il à son voisin, que tu es de retour.

—Depuis hier. J'ai quitté New-York la semaine dernière.

—Pourquoi cela ? Tu ne te trouvais donc pas bien là-bas ?

—Non... Toutes mes tentatives avaient échoué, j'avais mangé le peu que vous m'aviez donné ; il ne me restait rien.

—Alors, c'est la faim qui te ramène ici.

—Peut-être,

—Et que comptes-tu faire ?

—Risquer dans une dernière entreprise les quelques sous que vous me devez encore.

—Que je te dois ! Comment ? Que veux-tu dire ?

—Pendant mon absence, vous avez dû réaliser le prix des immeubles qui dépendaient de la succession de ma mère.

—Il y a beau temps que tout cela est réglé.

—Alors qu'avez-vous fait de l'argent ?

—Je te l'ai donné avant ton départ. C'est à toi qu'il faut demander ce que tu en as fait,

—Voyons, voyons, vous confondez. Rappelez-vous bien... Il y a neuf ans, vous ne m'avez versé que la moitié de ce qui me revenait... Vous prétextiez les formalités à remplir, les complications d'une vente, les lenteurs de la Justice... que sais-je ?

—Je ne me rappelle rien.

—C'est que vous ne voulez pas vous rappeler.

—Dis tout de suite que je veux te voler ton argent.

—Et si je le disais ?

—Je te chasserais d'ici comme le dernier des misérables.

—Me chasser ?... Moi ?... Vous n'y pensez pas. Je suis venu ici pour réclamer ce qui m'est dû. J'espérais que nous pourrions nous entendre et régler cette affaire à l'amiable. Puisque vous ne voulez pas, il faudra bien employer d'autres moyens.

—Des menaces, maintenant.

—Menaces ou non, j'ai besoin d'argent... Voulez-vous m'en donner ?

—Je t'ai déjà dit que je ne te devais rien.

—Et moi, je vous répète qu'il y a là-haut, dans vos coffres, des valeurs qui m'appartiennent. Vous refusez de me les remettre ?... Fort bien ! J'irai les y chercher moi-même,

—Essaie donc un peu.

Maurice s'était levé. Il s'approcha de son oncle. Instinctivement, celui-ci porta la main à sa ceinture où pendait un trousseau de clefs dissimulées sous sa redingote.

Le jeune homme remarqua le geste.

—Ah ! s'écria-t-il, vous avez peur pour vos clefs, vous avez raison, car je vais vous les arracher à l'instant,

Et, se précipitant sur le vieillard, il le saisit à bras-le-corps.

Une lutte s'engagea. Mais les forces étaient inégales. M. Marais, pris à l'improviste, avait été renversé. Dans sa chute, il avait entraîné son agresseur et tous deux roulaient enlacés sur le plancher.

—Lâche, lâche, cria le vieillard. Voleur, assassin !

—Une dernière fois, voulez-vous me payer ?

—Non, je ne...

La voix s'arrêta dans la gorge.

Maurice le tenait sous lui, le cou serré entre ses doigts nerveux, la poitrine sous son genou replié.

—Ah ! tu ne veux pas ! eh bien ! crève donc, vieux sorcier.

Devant cette dernière menace, M. Marais retrouva toute son énergie. Il se débattait, cherchant à ouvrir la griffe de fer qui l'étranglait. Les jambes s'agitaient, battant l'air, comme s'il eût voulu repousser la masse qui pesait sur lui.

Alors, Maurice sentit qu'il allait lui échapper.

D'autre part, le temps pressait ; on pouvait venir au secours de son adversaire ; il résolut d'en finir. Sa main se referma comme un étau, un hoquet s'échappa de la bouche de M. Marais dont la tête tuméfiée retomba, sans force, sur le parquet.

Le vieil avare était mort.

En sentant ce corps inerte s'abandonner à son étroite, Maurice fut saisi d'épouvante. Il demeura stupéfait, l'œil hagard, effrayé de ce qu'il venait de faire.

En effet, le résultat avait dépassé son dessein : forcer son oncle à lui restituer ce qui lui était dû, le voler au besoin, telle avait été sa pensée en venant à Blaville. La résistance du vieillard l'avait exaspéré, il avait perdu la tête. La fatalité avait fait le reste.

Ce qu'il lui fallait maintenant, c'était retrouver assez de sang-froid pour faire disparaître les traces de son crime, éviter de donner l'éveil aux habitants du pays, en cessant brusquement les manœuvres étranges auxquelles sa victime les avait habitués et, lorsqu'il aurait recueilli tous les papiers qui lui étaient nécessaires, s'enfuir clandestinement pendant la nuit.

En moins d'une minute, toutes ces idées se heurtèrent dans sa cervelle ; il eut la rapide vision de la situation dangereuse qui lui était faite.

Soudain, un bruit de voix se fit entendre du côté de la porte et faillit lui faire perdre toute sa présence d'esprit.

Deux hommes causaient à haute voix ; l'un d'eux disait à son compagnon : "Frappe !" et au même moment un coup de marteau retentit à travers les couloirs de la maison.

Le meurtrier fut secoué d'un frisson de terreur, son sang se glaça dans ses veines. Il resta pendant quelques secondes, atterré, n'osant bouger, craignant de voir la porte s'ouvrir sous la poussée du dehors.

Puis, peu à peu, les sons s'affaiblirent ; il n'entendit plus que le pas des deux hommes qui s'éloignaient ; il respira, et, le calme lui revenant, il songea à exécuter le plan qu'il avait conçu.

Il rentra dans la salle à manger. Le cadavre gisait, étendu sur le sol. Il s'approcha, et l'ayant soulevé, il le chargea sur ses épaules.

Alors, lentement, avec une peine infinie, pliant à chaque marche davantage sous le poids de cet énorme fardeau, il gravit l'escalier du premier étage.

Sa poitrine haletait ; des gouttes de sueur perlaient sur son front. Plusieurs fois, il chancela et faillit rouler jusqu'en bas.

Arrivé sur le palier, il crut qu'il allait tomber. Et, pour se retenir, il s'arc-bouta le long du mur.

La porte de la chambre à coucher était entr'ouverte. Il la poussa du pied, et, se hâtant vers le lit, il y laissa tomber comme une masse, le corps encore tiède de M. Marais.

CHAPITRE IV

LA BANQUE INTERNATIONALE

125, rue Vivienne. — Premier étage. — Une grande salle aux murs tapissés de chimères, éclairée par de hautes fenêtres où le jour entre, pâle et mystérieux, à travers des vitraux de couleur. Au milieu, une table où s'entassaient pêle-mêle des journaux financiers, des gravures et des annuaires.

Dans un coin, vautré sur son pupitre, le menton aux coudes, somnolant à demi, un garçon de bureau vêtu d'une livrée bleue où se détache une longue chaîne de métal ; à droite et à gauche, rangés en brochettes sur les banquettes de moleskine adossées aux boiseriers, attendant, l'air soucieux, dans l'attitude humble de solliciteurs, des gens de toutes sortes, mêlés en une étrange promiscuité : de pauvres femmes, vêtues de robes déchirées, tenant à la main un petit sac de cuir bourré de papiers ; des jeunes gens, la taille serrée dans d'élégantes jaquettes aux revers étoilés de gardénias ; des hommes de loi facilement reconnaissables aux regards cauteleux de leurs yeux, à leurs favoris correctement taillés, à leur menton rasé

de pauvres diables, les cheveux embroussaillés, la redingote sale et rapée, les souliers éculés, le linge élimé.

Sur la porte, une large plaque de cuivre étincelant porte cette annonce suggestive : *Banque Internationale, au capital de trois millions : R de Villeroy et Cie — Prêts hypothécaires, recouvrements, opérations de bourse, etc.*

Un regard jeté sur cette assistance composite suffit à donner l'impression d'une de ces salles d'attente des grandes banques parisiennes.

La *Banque Internationale* était, en effet, un de ces nombreux établissements financiers fondés par des tripoteurs habiles, mais sans scrupules, qui, depuis quelques années, ont envahi la place de Paris, pièges grossiers tendus à la crédulité publique, où viennent se prendre des milliers de capitalistes naïfs que fascine la promesse de gains fantastiques et irréalisables ; entreprises éphémères où s'engouffrent, en un jour, les épargnes gagnées en toute une vie de travail et d'honnêteté.

Cette banque, fondée depuis quatre ans à peine par Villeroy, augmentait chaque jour d'importance, grâce au patronage indiscuté de quelques personnalités du grand monde parisien et à la complicité d'hommes de loi sans conscience qui, moyennant finance, indiquaient au directeur le moyen de tourner aisément la loi et le mettaient à l'abri des indiscretions policières.

Ces gens groupés autour de Villeroy formaient une sorte de syndicat puissant qui s'imposait à la confiance du public par la notoriété de ses membres, le prestige qu'ils exerçaient autour d'eux et le luxe apparent de leur existence.

La foule, irréfléchie, se laisse facilement prendre à ces apparences, acceptant volontiers les réputations toutes faites, jugeant l'homme à sa fortune et à son nom, jusqu'au jour où, désabusée, elle condamne sans pitié ceux qu'elle s'est donnée pour chefs dans un jour d'emballlement.

Dès les premiers temps, les clients avaient afflué aux caisses, chacun trouvant en Villeroy l'homme complaisant et malin, prêt à dénouer les situations les plus inextricables ; les fils de famille avaient recours à lui pour troquer immédiatement contre de belles espèces sonnantes des titres et des valeurs dont ils n'avaient pas la libre disposition. Des commerçants gênés lui faisaient escompter plus facilement que partout ailleurs les billets refusés par les autres banques.

Les brasseurs d'affaires à la piste de commandites importantes se servaient de lui comme d'un intermédiaire adroit, capable de drainer des capitaux pour des entreprises problématiques, présentées par lui sous les couleurs les plus séduisantes. Mais c'étaient surtout les petites rentiers, en particulier ceux de la province, qui, sur la foi de prospectus pleins de promesses, lui confiaient tout leur pécule dans l'espoir d'intérêts fabuleux.

Ce genre de spéculation, joint à l'achat de valeurs à lots, formait la majeure partie des opérations faites par la *Banque Internationale*. C'était la plus simple et la plus attrayante pour les "gogos" incorrigibles que le spectacle des désastres de chaque jour ne parvient pas à désabuser.

C'était aussi la plus dangereuse. Mais qu'importait à Villeroy ? Il avait tout prévu, tout, jusqu'à la durée de l'agence interlope dont il avait accepté l'entière responsabilité, ne laissant à ses affiliés que la honte de leur complicité, compensée, il est vrai, par des bénéfices malhonnêtes, mais rémunérateurs.

Sur les sommes énormes encaissées par la banque, Villeroy avait prélevé ce qu'il fallait pour servir à ses clients les intérêts promis jusqu'au jour prévu par lui où il serait forcé de s'enfuir avec la caisse, le reste étant placé à l'étranger d'une façon sûre ; quelques emprunts anticipés lui permettaient de mener à Paris une existence large et fastueuse, sans laquelle il lui eût, d'ailleurs, été impossible de trouver le crédit qui lui était nécessaire.

Cela formait en quelque sorte la fortune dont il aurait besoin plus tard pour vivre bourgeoisement, — honnêtement même, — aux yeux du monde, dans le pays hospitalier où il finirait ses jours.

Joli garçon, toujours mis avec une correction parfaite, d'une grande affabilité de manières, et d'une générosité sans égale, il s'était rapidement créé un cercle de relations utiles parmi les viveurs en renom. Il avait d'ailleurs très adroitement conduit sa barque, connaissant les hommes et sachant tirer parti de leurs défauts et de leurs qualités.

Ils s'était montré pendant toute une semaine à la terrasse du café de Paris, en compagnie du directeur d'un des grands journaux des boulevards.

Devant ce nouveau venu, les habitués étaient restés tout d'abord froids et défiants ; puis, la curiosité les avait pris peu à peu de savoir qui il était. Adroitement on avait interrogé le maître d'hôtel et le garçon ; on avait appris qu'il dirigeait la *Banque Internationale*, qu'il menait grand train, qu'il prenait chaque jour davantage position à la Bourse et, tout de suite les visages s'étaient détendus.

Dés poignées de main furent bientôt échangées et Villeroy se

trouva enrôlé dans l'armée des "gens du monde" grandi du prestige qui les entoure d'ordinaire.

Cela ne suffisait pas encore à son ambition. Quelques dîners adroitement offerts dans les restaurants à la mode achevèrent de convaincre ses nouveaux amis et bientôt sa réputation de parfait gentleman fut officiellement consacrée par son admission dans un des grands cercles de Paris.

Il était désormais entré complètement dans la peau du viveur, mais il avait conservé les habitudes régulières et méthodiques auxquelles il devait sa situation.

De midi, heure à laquelle il se levait, jusqu'au soir, il consacrait son temps aux affaires, allant de la Bourse à son cabinet, recevant la visite des nombreux clients qui encombraient son antichambre, donnant des ordres, envoyait télégrammes sur télégrammes, remplissant les bureaux de son incessante activité.

A six heures, la banque fermée, il rentrait à son appartement du boulevard Malesherbes, s'habillait soigneusement, et, à l'heure du dîner, se faisait conduire en habit au café de Paris, puis de là chez Paillard où il dînait habituellement.

Il achevait la soirée au théâtre, paraissait au cercle vers minuit et s'asseyait à la table de jeu où il restait jusqu'à une heure avancée.

Il vivait heureux, avec cette insouciance audacieuse que donne la richesse, sans que jamais la pensée des ruines qu'il semait autour de lui pour l'édification de sa fortune vint troubler la tranquillité de son esprit.

Un jour pourtant un incident imprévu faillit déjouer ses projets et réduire à néants toutes ses espérances.

La *Banque Internationale* avait, dès le début, prêté son concours à une affaire de mines de pétrole situées en Orient. L'entreprise n'avait pas réussi. Des clients que Villeroy avait entraînés dans cette spéculation malheureuse s'étaient vu ruiner en quelques semaines.

Ils ne reçurent point, comme tant d'autres, le coup sans protester. Désespérant d'obtenir satisfaction d'un homme protégé par la loi et par le monde, ils se coalisèrent dans le but de se faire justice eux-mêmes.

L'existence de Villeroy était connue de tous. Ils l'attendaient un soir à la sortie de son cercle, cachés sous une porte cochère. Au moment où il s'appretait à monter en voiture, ils tirèrent sur lui plusieurs coups de revolver et prirent la fuite.

Une balle l'atteignit au bras droit. Au bruit de la détonation des agents accoururent. On s'empressa autour du blessé pour le secourir ; mais, gardant son sang-froid devant la blessure peu grave d'ailleurs, celui-ci les remercia d'une façon insouciance, et, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé, monta tranquillement dans sa voiture.

La nouvelle de l'attentat se répandit promptement. A son entrée au cercle, Villeroy fut l'objet d'une manifestation sympathique ; il en profita pour se poser en victime et son prestige en fut encore accru.

Le moment était donc favorable pour réaliser un rêve qu'il caressait depuis longtemps. Il se rendait exactement compte de la situation d'infériorité que lui créait son état de célibataire. Il avait su, dans le cercle de ces brillantes satellites qui gravitaient autour de lui, se concilier de précieuses sympathies. Mais seul, ne pouvant recevoir, il n'avait pas dans les salons qu'il fréquentait une autorité morale suffisante.

Un mariage était seul capable d'augmenter sa respectabilité. C'était, d'autre part, le moyen d'étendre sa fortune, et qui sait ? peut-être de liquider un passé compromettant.

Du reste, ses amis l'engageait à cela ; il finit par se décider et n'eut plus bientôt qu'une préoccupation : chercher parmi ses clients un père riche et bien apparenté, dont la fille devint pour lui comme une fée bienfaisante, dispersant de sa main légère les nuages amoncelés à l'horizon.

CHAPITRE V

EN BAL QUI RAPPORTE

Villeroy venait de rentrer de la Bourse. Il était occupé à dépouiller son courrier. Parmi les nombreux plis entassés sur sa table, une enveloppe, ornée d'un chiffre doré et flurant bon, attira son attention. Il fit sauter le cachet et tira une carte sur laquelle il lut : "Monsieur et Madame de Marquet prient Monsieur Villeroy de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux le samedi 19 mars."

A cette vue, Villeroy eut un sourire de contentement. Puis, soudain, son front se rembrunit.

— Samedi ! se dit-il en lui-même. Ma soirée est déjà occupée. Comment faire ?... Bast ! tant pis ! un bal chez les de Marquet est une occasion qu'il ne faut pas laisser passer. J'irai.

Villeroy avait, en effet, plusieurs bonnes raisons pour accepter avec empressement l'invitation qu'il venait de recevoir.

M. de Marquet était un de ses meilleurs et de ses plus anciens clients.

Ancien négociant en café, ayant amassé dans son commerce, et surtout dans des spéculations heureuses, une fortune considérable, il s'était retiré des affaires aux environs de la cinquantaine. A ce moment, sa vie était entrée dans une phase nouvelle. Mais dans cette métamorphose le goût du jeu avait survécu. C'était à la fois un passe-temps, un but à son activité commerciale, qui, malgré l'âge, ne s'était point ralentie, et surtout un moyen de faire fructifier, par des placements avantageux, l'argent qu'il avait acquis depuis vingt ans.

Un de ses amis lui ayant parlé de la *Banque Internationale* dont la renommée grandissait chaque jour, il s'était adressé à Villeroy, avait trouvé en lui un financier habile et presque un confident et n'avait pas tardé à devenir un des assidus de la maison.

Naturellement, les relations qu'il avait avec son banquier s'étaient bien vite resserrées et une grande intimité s'était établie entre les deux hommes.

Et puis — raison mille fois plus décisive que les autres — M. de Marquet avait une fille de vingt ans, blonde, pleine de ce charme troublant des Parisiennes qui supplée souvent à la beauté, et dont la puissance se double d'une redoutable coquetterie.

Villeroy l'avait tout de suite distinguée parmi les jeunes filles qu'il avait rencontrées dans les salons. Mais il convient d'ajouter que les beaux yeux de Mlle Suzanne avaient exercé sur lui moins d'attractions que ses deux millions de dot ; aussi s'appliqua-t-il à ne manquer aucune occasion de la voir, bien décidé à demander un jour ou l'autre sa main. Un bal chez elle était une chance pour lui qu'il n'aurait garde de laisser échapper. — Il se promit donc d'y assister.

Le soir de la fête, l'hôtel de M. de Marquet était brillamment illuminé, et présentait une animation extraordinaire.

Sur l'avenue d'Antin, une tente avait été dressée. De nombreuses voitures défilaient au pas sous le porche, versant dans le vestibule des flots d'invités. Aux fenêtres, derrière les persiennes, passaient des silhouettes enlacées, et des motifs de valse arrivaient en bouffées aux oreilles des badauds rangés de chaque côté de la porte.

L'aspect des salons était féérique ; des lustres, chargés de bougies, jetaient une lumière éblouissante sur les épaules constellées de diamants.

Ça et là, des massifs de verdure rompaient la monotonie des larges panneaux ornés de tapisseries aux nuances vives.

Un parfum capiteux flottait dans l'air.

Au fond, par une baie entr'ouverte, on apercevait un buffet somptueusement servi. Dans un coin, sur une estrade en velours grenat, rehaussé de crépines d'or, un orchestre hongrois exécutait, avec une verve endiablée, des danses de Strauss et de Waldteuffel.

Dans un décor merveilleux s'agitait, pressée, entassée, l'élite de la société parisienne : société composite où se coudoyaient, dans une étrange promiscuité, les notabilités de l'art, de la finance et de la politique.

Seul, le commerce manquait, comme si M. de Marquet, reniant son passé, eût rougi de son ancienne profession.

A droite et à gauche, des groupes se formaient ; à voix basse on y chuchotait, on se montrant les personnages connus.

— Tiens, Vitar !! Vous avez lu son dernier roman ?

— Oui, ma chère, je l'ai trouvé très bien.

— Quelle est donc cette jolie brune à qui il donne le bras ?

— Mais c'est la comtesse de Belle-pierre... vous savez bien, celle qui signe, dans la *Revue verte*, des articles malicieux du pseudonyme de "Topaze".

— Et ce pauvre Ledru qui cause là-bas avec Saint-Marceaux. Ils sont fortement compromis, n'est-ce pas, dans cette affaire de Sumatra ?

— Eux ? Ce sont des misérables ! Leur place à Mazas.

— Ne prononcez pas ce mot : toutes les têtes vont se détourner.

— C'est vrai ! j'oubliais qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu.

— Je n'ai pas vu Villeroy. Il doit être ici, cependant ?

— Evidemment, qui donc y serait sinon lui ?

— C'est donc vrai ce qu'on dit ?

— Quoi ? Qu'il épouse Suzanne de Marquet ? Vous êtes la seule à l'ignorer, ma chère. Il s'est affiché cet hiver d'une façon compromettante. Du reste, il paraît que la demande est faite.

— Alors, c'est une soirée de fiançailles ?

— Peut-être bien !... Chut !... le voici !

Au même instant, Villeroy s'avancait au bras de M. de Marquet ; les deux hommes traversaient les salons, cherchant à se frayer un

passage à travers les couples qui tourbillonnaient dans un froufroutement de satin et de soie.

Villeroy semblait préoccupé. Il avait vu, en entrant, Mlle de Marquet entourée d'un cercle de danseurs, parmi lesquels un lieutenant de chasseurs, qu'on disait très épris de la jeune fille.

Or, il savait Mlle Suzanne assez romanesque pour se laisser prendre aux séductions d'un dolman bleu correctement taillé, et bien que son esprit pratique ne fut pas accessible à la jalousie, il éprouvait une sorte d'aversion contre ce don Juan, traîneur de sabre, à l'air fat et conquérant, qui pouvait, profitant d'un caprice, lui couper pour toujours "l'herbe sous le pied". Il avait, du reste, plus d'une fois constaté que les hommages de l'officier étaient favorablement accueillis dans la maison, et que, s'il pouvait compter sur l'appui de M. de Marquet, il était sûr d'avoir à lutter fortement contre l'opposition de Mme de Marquet, dont les sympathies allaient toutes à l'uniforme.

Cela lui donnait à réfléchir et il était, à certains moments, tenté de désespérer du résultat de ses assiduités. Seule, la conviction qu'il avait de la puissance de son principal atout, l'argent, lui donnait du courage et il poursuivait, plus acharné que jamais, ce qu'il appelait "la conquête de sa Toison d'Or", mettant dans cette boutade une allusion aux grands cheveux blonds de Mlle Suzanne.

— J'en serai quitte, se disait-il, pour veiller de plus près au grain.

Et de fait, pendant toute la soirée, sans avoir l'air d'espionner personne, il observa avec soin l'attitude réciproque de son rival et de celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée.

La bal terminée, il se rendit à son cercle, le visage calme et tranquille en dépit du trouble qu'il ressentait intérieurement : il joua et perdit une assez forte somme, ce qu'il considéra comme un heureux présage.

Pendant ce temps, M. et Mme de Marquet, restés seuls dans le grand salon, après le départ des derniers invités, échangeaient leurs impressions sur la soirée qui venait de finir.

— Quel charmant homme que ce Villeroy ! ne cessait de répéter M. de Marquet. Et quelle influence il exerce autour de lui !

— Peuh ! répondait Mme de Marquet : influence bien peu solide et dans laquelle je n'aurais qu'une médiocre confiance.

— Quand on a su, comme lui, se faire sa place au soleil et gagner en quelques années une semblable fortune, c'est qu'on possède un talent et une force au-dessus des petites et mesquines jalousies.

— Êtes-vous bien sûr, mon ami, que cette fortune dont vous semblez faire grand cas soit si bonne et si solide ?

— Elle l'est au moins autant que celle de ce blanc-bec galonné que je vois avec peine papillonner autour de Suzanne. Ce petit Monsieur ne me dit rien qui vaille et si je m'écoutais, il y a longtemps qu'on ne le rencontrerait plus ici.

— Eh ! qu'avez-vous donc à lui reprocher ! Il est jeune, joli garçon, de bonne famille et vicomte, ce qui n'est point à dédaigner ; avec cela ce n'est pas le premier venu, lieutenant à vingt-quatre ans, il sera capitaine à trente.

— La belle carrière, en vérité, et qui mérite bien votre enthousiasme ! Parce qu'il a une moustache hérissée comme le poil d'un chat en colère, une taille de guêpe et des jambes arquées, vous voilà tout de suite en extase devant lui. Comme c'est sérieux pour une mère de famille !

— Enfin je vous dis, moi... .

— Mais, vous ne savez donc pas que tous ces faquins n'ont pas le sou, qu'ils mènent, pour la plupart, des vies de polichinelles et sont criblés de dettes ? Voudriez-vous, raisonnablement, que la dot de Suzanne servit à payer les frasques de ce "traîneur de sabre" ? comme l'appelle Villeroy.

— Mais qui vous dit qu'il a des dettes ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Et, d'ailleurs, il me déplaît et à Suzanne aussi.

— Oh ! pour ça, c'est ce que nous verrons.

— Eh bien, soit, nous verrons. En attendant, je vous prie de ne pas oublier, ma chère amie, que si vous aviez épousé un freluquet comme celui-là, au lieu de choisir M. de Marquet, un homme sérieux et pratique, vous ne seriez pas aujourd'hui dans la situation que vous occupez.

Cet argument, auquel M. de Marquet avait recours chaque fois qu'il sentait la discussion tourner à l'aigre, ferma, comme toujours, la bouche de son épouse. Il put ainsi rester de nouveau maître du terrain où, grâce à lui, Villeroy tenait encore la corde.

(A suivre.)

LA "CANADIAN ROYAL ART UNION"

Ceux qui désirent suivre un cours gratuit de beaux-arts devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union" (limitée) aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. Ces cours sont donnés dans la bâtisse de la Mechanics' Institute et sont absolument gratuits. Le tirage mensuel pour la distribution des œuvres d'art, aura lieu mardi, 24 octobre 1899, au bureau de la rue St-Jacques.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

L'AURORE

Poésie de PAUL REBOUX

Musique de RENÉE ELDESE

Allegretto

PIANO

p

Ped

is.
j'at.ta.che eur ta por te
Cesguirlian

des, a . vant que grandis . se le jour, — Pour qu'E . rós — bienveil.

cresc.

rall.
lant dans ton rê . ve t'ap . por te, Mè . iés a leura sen . teurs, — mes mur.

rall.

avec charme

rall.
au . . . res d'a . mour!

rall.

p

dim.

pp

2 Ped 4

p *doux et soutenu*
É . veu . lant les par . fums des col . li . nus fleu . ri . es,

rall.

rassé
Hé . li . os, tout joyeux dans la . sur vir . gi . nal,

p

mf bien rythmé mais avec grâce

Comme un blond moissonneur des cend vers les prai-ri - es Pau-

cher de ces ray - ons le brouil - lard ma - ti - nal.

pp

mysterieux

L'om - bre, voilée, ni - forme et transpa-

toujours très doux

- rent. - se po - se Sur la vil - le mu - ette et qui sommeille en -

espressif et ex-citamment *mf* - a - ges

cor - Mais voi - ci que dé -

Ja l'auro - ra fai - ché é - clo - se.

Au

tem - ple de Cy - pri - ne a mis un fron - ton

calli sans respirer *f* avec expressi

d'or - palli - Ahi - si - zels - Né -

MODES PARISIENNES



JAQUETTE CENDRILLON
 en drap uni noir ajustée
 du dos et demi ajustée du
 devant, fermée par des
 brandebourgs et des olives,
 col revers en drap pareil,
 garni de baguettes piquées.
 Pochette de côté ; manches
 unies. Mat.: 2 mètr. de drap.

L'ETERNEL SUJET

L'amour est à l'âme de celui qui aime, ce que l'âme est au corps qu'elle aime.—L'AROCHEFOUCAULD.

x

L'amour est une vapeur qui va du cœur à la tête et rend frénétiques ceux qui le possèdent.—FIRMION.

x

L'amour est un enfant terrible : il veut tout avoir et tout savoir, il ose tout et on n'ose rien lui refuser.

x

L'amour est le seul principe qui assujétisse notre liberté morale sans la détruire.—MME AGÉNOR DE CASPARIN.

x

L'amour est un habile opticien : il sait rapprocher les distances et embellir les perspectives.—MME DUNILLET.

x

L'amour est une source vive, partie de son lit de cresson, de fleurs, de gravier, qui rivière, qui fleuve, change de nature et d'aspect à chaque flot et se jette dans un incomparable océan, où les esprits incomplets voient la monotonie et où les grandes âmes s'abîment en de perpétuelles contemplations.—BALZAC.

x

L'amour est comme ce qu'on appelle au ciel, la voie lactée, un amas brillant formé par des milliers de petites étoiles dont chacune est souvent une nébuleuse. Les livres ont noté quatre ou cinq cents des petits sentiments successifs et si difficiles à reconnaître, qui composent cette passion, et les plus grossiers, et encore en se trompant souvent et prenant l'accessoire pour le principal.—STENDHAL.

x

Oui, l'amour est une clarté du ciel, une étincelle de ce feu immortel que nous partageons avec les anges, que le créateur nous donne pour détacher nos désirs de la terre. La piété élève au ciel l'âme du juste : le ciel lui-même descend dans nos âmes avec l'amour. C'est un sentiment qui vient de la divinité pour détruire toutes nos grossières pensées ; c'est un rayon de celui qui a tout créé, une auréole brillante qui illumine l'âme.—BYRON.

PAR ESPRIT DE CONTRADICTION

Bouleau.—J'ai trouvé plus économique d'envoyer ma famille à la campagne pour l'été que de la garder ici, mais n'en parlez pas.

Bouleau.—Pourquoi ?

Bouleau.—Si ma femme savait cela, elle ne voudrait pas partir l'été prochain.

RÉALISME COMPLET

L'auteur.—Comment aimez-vous ma nouvelle tragédie ?

Le critique.—C'est tout simplement magnifique. La scène du vol au troisième acte est ce qu'il y a de plus "réel."

L'auteur.—Vous pensez vraiment ?

Le critique.—Sans doute. Les paroles mêmes que prononcent les voleurs sont des paroles volées.

UN PROCÉDÉ DE TOTO

Toto après qu'il s'est lavé ne se regarde jamais dans le miroir. Il se contente de regarder si la serviette est sale. C'est son... guide.

TROP TIRER ARRACHE

Si le jeune qui commence à avoir une moustache ne dort pas une fois par jour comme le commun des moctels, il n'arriverait jamais à la conserver. Elle serait usée jusqu'à la racine avant d'avoir laissé connaître si elle est blonde ou brune.

LES MEILLEURS ARTISTES

Les meilleurs artistes sont mis à contribution pour la confection de notre grand SAMEDI-NOËL. Ils sont tous à l'œuvre depuis des semaines.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 648.—Cotte robe est en assez gros drap brun et la guimpe est de dentelle noire sur satin blanc. La ceinture aplatie est en satin noir, de même que l'étole replis qu'on peut placer pour le fini par-ci par-là. En "black and tan", c'est un joli costume pour l'école, pour l'église. Il est légèrement ample. On peut, au choix, employer boutonniers et boutons, ce qui sera plus décoratif. La guimpe peut être séparée ou adhérente. La longueur des manches est laissée au goût, mais elle doit être légèrement ample à l'épaule et au poignet. La jupe doit nécessairement bouffer derrière.

2½ ygs sont suffisantes pour enfant de 8 ans.

No 648 est coupé en dimensions pour enfants de 6 à 8 ans.

No 648.—Robe à Guimpe pour fillettes.

No 644.—Chemise de nuit Boléro pour dame.



NO. 648 GIRLS' GUMPE DRESS.



NO. 644 LADIES' BOLERO NIGHTGOWN.

No 644.—La femme vraiment de son temps veille sérieusement à ce que ses "négligés" et sa lingerie d'intérieur soient de bon goût et lui aillent aussi bien que tout autre article plus apparent. La chemise que nous offrons aujourd'hui combine le confort et la beauté de l'apparence. L'ampleur du dos se fait sentir jusqu'à la bande assez basse du joug ; celle du devant est rattachée par-dessous une bande d'insertion. Le jabot et l'insertion qui ornent le boléro font le tour du cou et forment fril et collet droits. Les manches sont d'un seul morceau, amples à l'épaule et rétrécies sous bande au poignet.

6 ygs. de 36 p. de largeur suffiront pour taille moyenne.

No 644 est coupé en dimensions de 32 à 40 p. mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 31 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou en timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infailibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage ne sont associés à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infailible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infailible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également l'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules C. T. C., Headache Pills. Elles sont infailibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque Remède.

Dépot Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT**, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.

LE RHUMATISME

La Rhumatine Electrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infailible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

LA GÉNÉRATION QUI POUSSE



Le révérend. — Est-ce que cela ne ferait pas saigner le cœur de ton papa, s'il te voyait?
Toto. — Vous pouvez parier là-dessus, car c'est un de ses cigares que je fume.

**POUR VOTRE
COMMODITÉ**

Nous avons ouvert une succursale dans le haut de la ville, au No 242 rue Ste-Catherine, sous la direction de M. S. R. Parsons.

Tout ce que vous commanderez ou achèterez ici vous donnera autant de satisfaction que si vous achetiez à notre magasin principal du bas de la ville. Vous êtes invités à venir examiner l'assortiment.

RENAUD, KING & PATTERSON
Haut de la ville :
2442 rue Ste Catherine
Bas de la ville :
652 rue Craig

RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

St-Vincent de Paul, 28 juin 1899. Je suis heureux de recommander la CURE DU Dr ROUBY. C'est certainement le remède le plus efficace contre les douleurs de nature rhumatismale : une seule application de cette merveilleuse cure m'a guéri d'une attaque de lumbago, qui me faisait terriblement souffrir, et qui avait résisté à tout autre traitement.

OSCAR BEAUCHAMP,
Député-préfet, pénitencier St-Vincent de Paul.

En vente dans toutes les pharmacies, 50c la bouteille, ou expédié sur réception du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE
79 rue St-Jacques, B. P. 971, Montréal.

Dr ROUBY

La vie à deux adoucit l'égoïsme humain en le dédoublant. — M. Prévost.

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMÈDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.
Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère

Prix : 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.
116 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MORTIMER, 21 Central Wharf, Boston, Mass., seul agent pour les Etats-Unis.

Gontran, à souper, n'arrête pas de vider son verre.
— Pourquoi bois-tu tant que ça, lui dit Gaston, puisque tu sais que ça te rend malade ?
Gontran, passant la main sur son crâne absolument dénudé :
— Justement ! c'est par coquetterie...
Pour pouvoir dire demain que j'ai mal aux cheveux !

Chesterfield, célèbre par son esprit, conserva jusqu'au dernier moment son ton de gaieté et de plaisanterie. Quelques jours avant sa mort, il sortit en carrosse pour se promener. Quelqu'un lui dit au retour :
— Mylord, avez-vous été prendre l'air ?
— Non, répondit-il, j'ai été faire une répétition de mon enterrement.

PLUMES ET DUVET

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

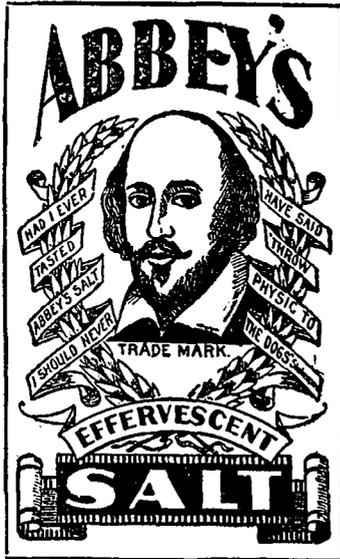
476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

Santé Parfaite.

Peu d'êtres humains sont dans un état de santé naturelle et parfaite. Les petites maladies qui ennuient un grand nombre d'entre nous sont souvent considérées comme négligeables, à cause de leur peu d'importance apparente. Mais ces petites maladies s'aggravent. Plus on les néglige, plus elles sont difficiles à détruire. Débarassez-vous—en maintenant, et empêchez-les de revenir par l'usage quotidien d'

Abbey's Effervescent Salt.

Son efficacité comme remède préventif et pour la guérison d'un grand nombre des maladies les plus répandues, est certifiée par nombre de médecins éminents d'Europe et du Canada. Les journaux de médecine, les plus importants en font de grands éloges.



J. A. S. Brunelle, M.D., C.M., Montréal, Professeur de Chirurgie à la Faculté de Médecine de l'Université Laval; Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, etc., dit :

"Je l'ai trouvé particulièrement efficace dans le traitement des dérangements du foie et des organes digestifs, et je considère que l'usage régulier d'une préparation de ce genre a une tendance marquée à prolonger la vie. Je m'en sers dans ma pratique d'hôpital."

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Victoria seule. — Constance en amour. Économie domestique et amour du travail. Nature conciliante et douce.

A Impatiente L. — Caractère ferme et énergique, quelque peu obstinée. Peu de sensibilité et un léger esprit de contradiction.

Eugénie D. — Discretion, prudence et réserve. Tempérament calme, imagination assez active. Bonté, générosité et franchise.

Sonnette. — Enthousiasme et ardeur en toutes choses manque absolu de persévérance. Caractère excitable et prompt à la colère.

Hernande. — Nature irrégulière et changeante, généralement mélancolique. Amour du silence et de la rêverie. Peu d'activité.

J'aime Victor A. D. — Je vous ai donné déjà deux "analyses". C'est encore la même chose. N'écrivez pas la première à ce jeune homme, je vous en prie.

Le clou d'Orléans. — Tendances artistiques. Délicatesse de goût. Esprit vif et fécond en ressources, peu de sens pratique, cependant.

Je suis toujours garçon. — Nature vive enflammable, imagination de même. Volonté assez ferme, pas inflexible, cependant.

Henriette. — Exaltation et audace. Amour de la liberté. Beaucoup d'imagination et facile enthousiasme. Talent pour la musique.

Roméo et Alice. — Ambition et activité. Esprit subtil et de bonne initiative. Caractère plutôt souple que ferme.

Artiste manqué. — Activité, originalité et indépendance de caractère. Bonnes dispositions à l'amour et assez de constance.

Alpha. — Tempérament vif, changeant, primesautier. Cœur bon, tendre et aimant. Esprit peu observateur et constant.

Pouff. — Gaité, insouciance et générosité. Imagination ardente. Esp. t un peu railleur et assez judicieux. Courage.

Sérieuse ou folle. — Ni sérieuse, ni folle, mais ambitieuse, audacieuse, active et résolu. Un soupçon de coquetterie.

Pour aimer C. R. — L'entour de décision. Na-

ture assez conciliante et droite, mais incapable d'aucune initiative.

I. O. F. — Sens littéraire. Nature bienveillante, un peu irrégulière et changeante. Imagination active. Peu de sens pratique.

Anoni. — Vous êtes franc, brusque parfois, très bon pourtant, et très généreux. Peu de persévérance mais assez d'ambition.

Aime Dieu et va ton chemin. — Manque d'ordre. Économique pourtant et amour du travail. Peu de suite dans les idées. Volonté très personnelle.

Eglantine 22. — Nature calme, un peu entêtée, un peu orgueilleuse, mais se contrôlant aisément. Dissimulation et défiance.

Tendre Rose. — Originalité et exaltation, nature ambitieuse, énergique, audacieuse et usant facilement de ruse.

Encrier. — Beaucoup d'imagination. Intelligence vive. Esprit observateur. Délicatesse de goût. Dispositions à l'amour.

En peine. — Vivacité d'esprit, Nature quelque peu fantasque et inégale. Ambition extrême. Énergie et puissance de volonté.

Rosette A. G. — Sens pratique. Esprit calme, pondéré et assez judicieux. Amour de l'ordre et sens du devoir. Sensibilité modérée.

Béatrice. — Originalité, gaité et insouciance. Confiance en ses propres forces. Nature à la fois vive et réfléchi. Bon caractère, en somme.

Nègresse. — Caractère bienveillant, sympathique et généreux. Esprit vif et quelque peu railleur. Enthousiasme facile.

Zolique. — Ordre et ponctualité. Volonté ferme et même quelque peu obstinée. Lenteur et persévérance. Nature discrète.

Noël Labroche. — Intelligence mercantile. Énergie et ambition avec un peu trop de précipitation et pas assez de persévérance.

Berthe. — Insouciance et prodigalité. Orgueil et présomption. Volonté très personnelle. Absence de sens pratique.

Primavera. — Sens littéraire. Imagination très romanesque. Exagération de ses propres sentiments. Caractère entreprenant et bienveillant.

Rosetta. — Manque de persévérance et de suite dans les idées. Sensibilité, douceur et bonté. Quelques aptitudes pour la musique.

Liline S. B. — Nature très impressionnable. Délicate et de sentiments. Timidité et discrétion. Sensibilité peu apparente.

Rose blanche No 2. — Simplicité de cœur,



LA VELOUTINE Poudre de Riz spéciale préparée au Blameth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.
 Seul récompensé à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
 (Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

Amour de la liberté. — Pas de jalousie. Intelligence vive. Un peu boudeuse.

Cyrano Sabrecho. — Dissimulation. Esprit fécond en ressources. Intelligence vive. Nature peu communicative et froide.

George en peine. — Caractère un peu porté à la jalousie. Tempérament calme et réfléchi. Constance en amour.

Près de Rose Anna. — Nature méthodique, quelque peu routinière. Peu d'imagination et peu de perspicacité. Cœur bon et généreux.

Mlle Beaujordon. — Énergie, ambition et persévérance. Volonté ferme et prompt déterminé. Sens pratique et initiative.

Printemps d'Amour. — Franche, généreuse, gaie et bienveillante. Imagination bien dirigée. Esprit vif et d'agréable tournure.

Mme M. L. Epping N. H. — Nature impressionnable. Imagination ardente et quelque peu romanesque. Constance en amour.

C'est Albert F. que j'aime. — Audace et ambition. Volonté ferme et absolument personnelle. Talent pour la musique.

Amoureux des yeux noirs. — Beaucoup d'imagination. Nature ardente et facile à influencer. Exaltation et enthousiasme. Talents artistiques.

Qui souffre trop. — Exagération de ses propres sentiments. Mélange de sensibilité et d'égoïsme. Bonnes dispositions à l'amour. Aptitudes pour la musique.

R. L. Marie. — Fermeté et persévérance. Esprit d'ordre et sens de la justice. Bonnes dispositions à l'amour. Pouvoir de persuasion.

Ti Loup. — Générosité et franchise. Indépendance de caractère. Volonté un peu personnelle. Esprit observateur et jugement droit.

Marie. — Simplicité de cœur, franchise et confiance. Sensibilité modérée. Peu d'imagination et tempérament pacifique.

Urgeline. — Ambition et ardeur. Volonté inflexible. Caractère autoritaire et despotique. Impatience. Très bon cœur, cependant.

Ma vie est triste. — Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination romanesque. Bonté et sensibilité. Tendance à la mélancolie.

(A suivre.)

SOYEZ PRUDENT

Dans les médecines à prendre lorsque vous souffrez de la Grippe, Toux, Rhume, Catarrhe, Bronchite, Asthme, etc. Le "VIN MORIS CRÉSO-PIATES" est le grand remède à tous ces maux. Exiger indispensablement le "VIN MORIS CRÉSO-PIATES" et ne jamais accepter aucune imitation. Se vend chez tous les marchands de remèdes.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

DE L'ANSE A GILLES

Lettre de Dlle A. L.

Débilité générale guérie par l'emploi du

"BROMA"

A M. DR. ED. MORIS, Québec.

Monsieur,

J'ai souffert assez longtemps de débilité générale. Exercice modéré, remèdes, bons soins de toutes sortes, fortifiants recommandés, rien ne put remettre mes forces. Je fus avisée par une amie d'essayer le "BROMA." Dès le même jour, j'en fis venir une bouteille. Les premières doses m'indiquèrent la valeur supérieure de cet excellent tonique. J'en continuai l'usage pendant quelques semaines. Ce médicament me rendit la santé, la joie et le bonheur. Depuis ce temps, je suis demeurée forte et courageuse, ne craignant ni l'ouvrage, ni les fatigues. Ma digestion se fait comme par enchantement,

mon sang et mes nerfs sont pleins de vigueur.

Je recommande constamment ce remède incomparable aux personnes prises, comme je l'ai été moi-même, de débilité générale; il soulage immédiatement et guérit dans un court espace de temps. Nous gardons toujours à la maison une bouteille de cet excellent Tonique en cas d'indisposition ou de maladie subite.

Dlle A. L.

L'Anse à Gilles, P.Q.

Exigez toujours le "BROMA" et n'acceptez aucun substitut.

SE VEND PARTOUT.

Monsieur s'étant aperçu qu'il prenait décidément un peu trop de ventre s'est mis, sur le conseil des médecins, à piocher pour tout de bon, une heure ou deux, chaque jour, dans son jardin.

La première fois surtout il transpirait ferme et Bébé, voyant les gouttes de sueurs dont l'auteur de ses jours arrosait la terre autour de lui, s'est écrié tout ahuri :

— Maman, viens donc voir : papa qui pleut !

Imprudences des Jeunes Filles

La jeune fille est imprudente; mais elle a pour excuse son inexpérience. Sans doute, les conseils ne lui manquent pas, mais elle ne les écoute pas toujours et cela est souvent au détriment de sa santé. Les jeunes filles dans leur désir bien naturel, bien légitime de plaisir, commencent souvent des imprudences, ne prennent pas suffisamment soin de leur santé, traitent trop souvent leurs indispositions comme quantité négligeable et, résultat à peu près inévitable, elles finissent par devenir réellement malades. Le teint pâlit, les lèvres et les gencives, se décolorent, puis viennent les otites, les épouques sont douloureuses et l'on se demande d'où vient cet état maladif! Tout simplement du fait que trop souvent les jeunes filles jouent avec leur santé, qu'elles abusent des plaisirs mondains et se fatiguent outre mesure. L'année trouve un terrain favorable et s'implante rapidement; or, il importe de le déloger au plus vite pour éviter de graves conséquences. On a honte de se voir dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard le sauveur incomparable des jeunes filles imprudentes. Un régime de quelques mois ramènera les fraîches couleurs, dissipera les malaises périodiques et rétablira la santé. On trouve ces pilules dans tout les bonnes pharmacies à 1 franc ou de 50c la boîte. Envoyés par la maille en s'adressant à la Cie Médicaments France-Canadienne, boîte 383, Bureau du Poste, Montréal.

— Aujourd'hui, voyez-vous, il ne faut même pas être effleuré d'un soupçon. Pour mon compte, si on m'accusait d'avoir volé les tours de la Cathédrale, je commencerais par me sauver.

— Pas moi. Je dirais simplement : fouillez-moi !

A LA RECHERCHE D'UN HÉRITIER

Pour qui l'héritage que la Caisse Nationale d'Economie aura à diviser dans 20 ans? Tous les hommes, femmes et enfants peuvent s'assurer une part en mettant dès à présent un centin par jour de côté. Demandez tous renseignements à Arthur Gagnon, secrétaire-trésorier, Monument National, Montréal.

Babylas a été consulter un graphologue qui l'a émerveillé par sa science.

— Que t'a-t-il dit, demande un ami ?

— D'après la manière dont j'avais fait l'h du mot "épinard", il a deviné tout de suite que je n'avais jamais eu le prix d'orthographe.

BON DÉBARRAS

Une des maladies les plus fâcheuses à la santé, quoique des plus faciles à guérir, c'est assurément le rhume. Cependant avec quelques cuillerées de *Baume Rhumal* on s'en débarrassera facilement. Pourquoi ne l'essayez-vous pas ?

UN DANGER DANS L'AIR



Latidippe.—Tiens, ce boingre de Toto qui fume le bout de cigare que je ménaçais pour le Jour de l'An prochain. Laissons rien voir; mais ce soir il y aura un peu plus de fumée que cela...

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRIGES
Élixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
del' **Abbaye de Souillac**
Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD
VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER la SIGNATURE
du PRIEUR
Dom *M. Maguelonne*

GRAND PRIX LYON 1884.
EXPOSITION INTERNATIONALE
BORDEAUX 1885.
MEMBRE DU JURY 1893.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

La
Phosphatine
Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6, Avenue Victoria

à Montreal: R. J. DEVINS, depositaire, No 1886, rue Ste-Catherine

Quelqu'un disait à une bonne femme de la campagne qui venait d'enterrer son mari :

— Comment! il est mort sans secours? il n'y avait pas là un médecin ?

— Ma foi! non, monsieur; chez nous, nous mourrons nous-mêmes.

La douairière de C... caractérisait hier le laisser aller de la petite comtesse qui n'a peut-être pas assez de retenue dans la conversation : C'est une charmante causeuse qui vous dit tout ce qui ne devrait pas lui passer par la tête !

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE Noix Longues

Composées De **McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Plage normande. Deux naturels du pays échangent des réflexions.

—Tiens, v'là les Parisiens arrivés d'à-c'matin qui vont prendre leur bain.

—Ils sont bin pressés ..

—Dame, quand on s'a pas lavé depuis l'année dernière !

EN RÉSERVE

Les mères prudentes tiennent en réserve un flacon de *Baume Rhumal* pour le cas où un de leurs enfants serait atteint de la coqueluche. C'est un remède agréable au goût, facile à prendre et que les enfants prennent très volontiers, alors que les autres remèdes ne sont acceptés qu'avec répugnance. 133

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

Bien simple :

—Est-ce que vous perdez beaucoup des livres que vous prêtez ?

—Oh ! non... parce que, lorsque je vais chez les amis, j'emprunte les mêmes... il y en a même quelques-uns que j'ai en double !

IN HOC SIGNO



De quelle race est-elle ?

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cœurs. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

—On parlait de M. X... homme "très entouré", comme on dit, mais déplaisant :

—Et vous, monsieur, qu'en pensez-vous ? demande-t-on à quelqu'un qui gardait le silence.

—Moi, je n'en puis rien dire ; mais, comme je le détesterais s'il n'était pas mon ami



La Boisson des Cyclistes

... De l'avis de tout cycliste qui s'y connaît, l'EAU MINERALE RADNOR est celle qui calme le mieux la soif durant une longue course. Cette Eau pétillante et naturelle remplace avec avantage tout autre breuvage. Elle est agréable à boire et donne de la vigueur dans tous les cas de fatigue. C'est la reine des eaux minérales et c'est la plus recommandée. Un verre de cette eau vous tiendra frais et dispos pour une très longue course. C'est la seule boisson du cycliste qui veut conserver ses forces et éviter toute fatigue.

Nouveautés de la Saison

Un Choix ... Superbe de **FOURRURES**

CHAUDES ET NOUVELLES

Exposition des derniers modèles en ...

Manteaux, Capots, Casques, Manchons, Gants, Etc.

confectionnés avec les plus belles fourrures du pays et de l'étranger. Un Quart de Siècle d'expérience dans ce commerce, une clientèle de choix, voilà nos recommandations.

Spécialité : Réparations et Teinture de Fourrures

PRIX LES PLUS BAS A MONTREAL.

ARMAND DOIN

1584 rue Notre-Dame, Montréal

Vis-à-vis le Palais de Justice

Chapeaux d'Automne, derniers styles



Trestler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée.

Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'Élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent ...



Chronique des Théâtres

Pour avoir été moins brillante que la précédente, la semaine dernière n'en sera pas moins une qui comptera parmi les plus fructueuses. La température si délicate des trois premiers jours a puissamment secondé l'intérêt réel offert par les pièces à l'affiche dans certains de nos théâtres.

* * *

OPÉRA FRANÇAIS

La troupe de l'Opéra Français après une heureuse visite à Québec est revenue pour nous donner *Lakmé* qu'on attendait depuis si longtemps. Le succès a été encore plus grand qu'avec *Guillaume Tell*. Cette troupe va bientôt partir pour les villes américaines. Elle laissera un bon souvenir ici. Malgré certains contre-temps, certaines maladies d'artistes ; malgré surtout les difficultés inhérentes à tout début, le personnel de MM. Nicotias et Durieu a, tantôt vaillamment, tantôt triomphalement, interprété les plus grandes œuvres des répertoires français et italien.

* * *

HER MAJESTY'S THEATRE

Le *Majesty* a réouvert ses portes et mis à l'affiche *My Son Ben*, une comédie-drame qui a conquis le suffrage de tous à l'étranger, mais que Montréal voit jouer en ce moment pour la première fois. Au nombre des comédiens qui l'interprètent s'en trouvent quelques-uns dont la renommée a depuis longtemps conquis droit de cité parmi nous. Mentionnons John Jack que nous avons applaudi l'an dernier à côté de Mme Fiske, Mlles

TROIS POINTS DE VUE



I
Mlle Durothée nature.



II
Ce qu'elle est aux yeux de son frère.



III
Ce qu'elle pense être.

Loving, Thornton et Léonard qui comptent parmi nos anciennes connaissances. La mise en scène est superbe. Bref, le *Majesty* nous donne, cette semaine encore, un programme de première valeur.

* * *

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Jack and the Beanstalk, révisé et remonté presque en entier, obtient un légitime succès cette semaine à ce théâtre. On y rit de bon cœur et presque constamment. Edith Yerrington qui joue et chante à ravir, Margaret Mills en princesse, Frank Deshon et Dan Darleigh, sont des maîtres dans l'art de plaire aux plus difficiles. Les jolies femmes abondent dans cette troupe.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Après Michel Strogoff, la direction des Variétés avait fait un heureux choix en portant sur son affiche le beau spectacle "Les Drame du Cabaret." Aussi le succès a-t-il été grandissant.

Cette semaine on joue : *Le Médecin des Enfants*, avec une distribution de rôles on ne peut plus consciencieuse. Le public répond pleinement aux efforts de la vaillante troupe des Variétés. Nous conseillons à nos lecteurs d'aller la voir et l'entendre.

* * *

ELDORADO

C'est avec un plaisir toujours nouveau que nous enregistrons les progrès réels et constants de la troupe de l'Eldorado, les efforts de la direction, l'excellence de l'orchestre, en un mot, le concours de toutes les bonnes volontés associées pour faire passer aux spectateurs une soirée agréable, exquise.

Le programme est bien composé, savamment varié pour satisfaire tous les goûts. Cette semaine, Cartal et Delaunay, dans une spirituelle

saynète, *la Femme*, font naître dans la salle une douce gaieté qui va crescendo et devient prodigieuse avec *la Clarinette*, opérette-bouffe, extraordinairement amusante, tant par l'imprévu de l'intrigue que par le comique des personnages en scène : Harmant, Fréjust, Cartal. Quant à Mlle d'Arcy elle continue à nous charmer par sa voix si pure et si belle, son jeu si sûr, si personnel.

En résumé, joli spectacle que nous engageons nos lecteurs à s'offrir : ils ne le regretteront certainement pas.

* * *

THÉÂTRE ROYAL

On est en plein mélodrame, cette semaine, au théâtre de la rue Côté. Ceux qui aiment l'intrigue savamment menée, les scènes sensationnelles, les situations émouvantes, avec par-ci par-là des éclaircies, des francs éclats de gaieté, ceux-là ne regretteront ni leur temps, ni leur argent en allant voir jouer *A Gaiety Mother*.

STRAPONIN.

LUI L'A FAIT

Henri.—Maman, est-ce que le bon Dieu a déjà fait quelqu'un avec un œil bleu et un noir ?

Maman.—Je ne l'ai jamais entendu dire, mon enfant.

Henri.—Bien alors, vous regarderez bien Tommy Jones la prochaine fois que vous le rencontrerez et vous verrez ce que je suis capable de faire.

NON, ÇA NE FERA PAS

Lassé d'attendre son teneur de livres encore en retard, le marchand se mit à faire lui-même certaines entrées. Arrive l'autre et le patron de dire :

—Ça ne peut pas faire ! Ça ne se fera pas ainsi ! . . .

—Non, vous pouvez le dire, que ça ne peut pas se faire. Vous avez entré l'ordre de Toussaint Ladouceur dans le livre de caisse. Ça ne peut pas se faire, je vous le répète. Il aurait été mieux d'attendre que j'arrive.

CE QUI L'AIDAIT

Lui.—Mais, ne pourrez-vous apprendre à m'aimer ?

Elle (secouant gentiment la tête).—J'ai appris bien des choses difficiles, mais c'était toujours des choses que j'avais besoin d'apprendre.

DANS LE TAS

L'homme qui prend les choses comme elles viennent arrive généralement à en trouver quelques-unes de bonnes dans la collection.

PAS À CHOISIR

Le magistrat.—Et vous dites que c'est la pauvreté

qui vous a conduit à commettre ces vols de grand chemin.

L'accusé.—Bien, Votre Honneur, il n'y a presque pas d'autres sortes de vols pour les pauvres gens.

UN BON PARTI

Goldstein négocie le mariage de son fils et énumère au futur beau-père, les qualités de son rejeton.

Le beau-père paraît encore hésiter. Goldstein insiste :

—Songez qu'il a déjà fait trois fois faillite et qu'il n'a pas vingt-cinq ans !

—Déjà ! oh alors, je n'ai rien à lui refuser.

AUTHENTICITÉ NON GARANTIE

La vieille dame (au bureau de l'assurance).—Je veux prendre une police d'assurance contre les incendies immédiatement. Notre maison est en feu.

SI LE TEMPS, C'EST L'ARGENT . . .

Bouleau.—Combien de temps Taupin a-t-il travaillé à son tableau.

Bouleau.—Trois ans. Six mois pour le peindre et deux ans et demi pour le vendre.

CE QU'IL LUI AURAIT FALLU

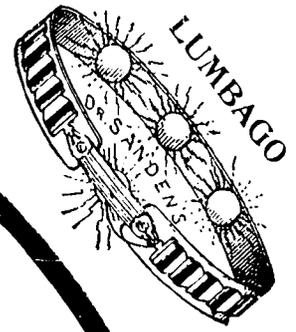
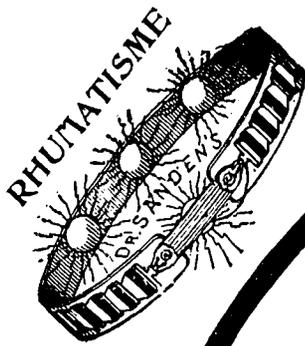
Après dîner, Madame montre un flacon de rhum à Joseph et lui dit :

—Joseph ! personne n'a pris du rhum avec le café, et pourtant le flacon est à moitié vide ?

Joseph (souriant).—Epatant ! C que Madame a l'œil à tout ! . . . Voilà bien le type qu'il m'aurait fallu pour femme !

SANS PRÉCÉDENT

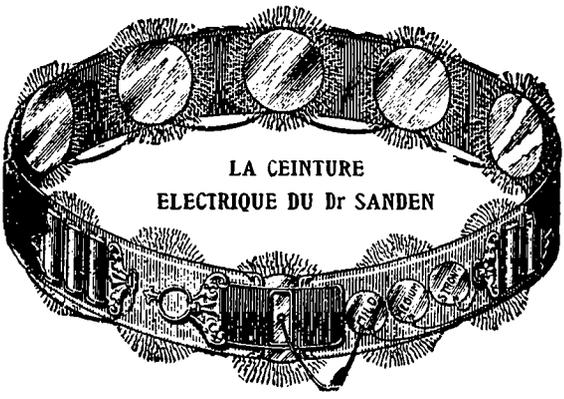
Le SAMEDI-NOËL de cette année sera supérieur à tous les précédents. Il vaudra 50 cts et cependant ne se vendra que 5 cts.



LES
HOMMES NERVEUX

SONT FAIBLES

parce qu'ils ont abusé des organes vitaux et le système glandulaire nerveux complexe est miné par la dépense continuelle du surplus de vitalité que tout être en santé doit posséder pour pouvoir faire face aux exigences qui se produisent, exigeant de la nature une somme illimitée de force vitale.



L'ELECTRICITÉ SUPPRIME LA FAIBLESSE!

LA CEINTURE ELECTRIQUE DU Dr SANDEN
A GUERI 6,000 PERSONNES
SOUFFRANT DE PERTE DE VITALITE

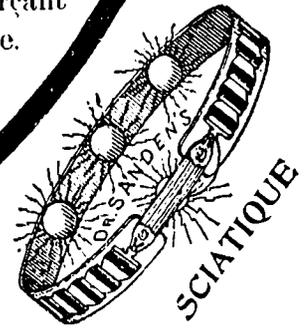
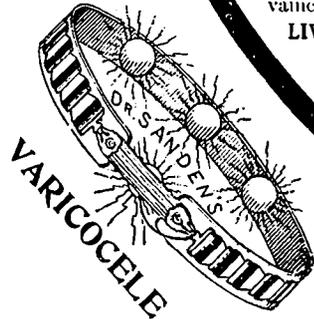
en fournissant aux organes affaiblis la force nécessaire qui les restaurera et leur permettra d'accomplir le travail que leur impose la nature. Les drogues n'atteindront pas les parties affectées. Ce n'est pas dans leur nature, car par l'estomac la glande prostatate ne peut pas être traitée avec succès. J'ai découvert cela il y a de nombreuses années et confectionné ma batterie à chaînons que vous portez en dormant; et pendant ce temps un courant électrique agréable, curatif, passe à travers les régions malades, renforçant et vivifiant chaque partie du système.

L'an dernier des cas qui avaient été traités sans succès par d'éminents médecins, pendant une période quelquefois de 10 ans. Preuves positives données des pouvoirs curatifs de mon appareil. Venez vous convaincre ou écrivez pour avoir

LIVRE GRATUIT: "Trois Classes d'Hommes"
Que j'enverrai cacheté avec soin sur demande.

Heures de Bureau: de 9 a.m. à 6 p.m. Dimanches 11 a.m. à 1 p.m.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques,
MONTREAL.



Lundi soir, un ivrogne voulait pénétrer au théâtre. Le contrôleur l'arrête:
—Mais, monsieur, vous ne pénétrerez pas ici dans l'état où vous êtes...
—Aoh! nò!
—Vous êtes Anglais? raison de plus, vous savez bien qu'en ce moment on refuse les saouls étrangers.

* *
Pitou, poursuivi par ses créanciers, a fermé sa porte à triple tour. Hier, on sonne plusieurs fois de suite. Pitou ne bronche pas.
On sonne toujours avec une insistance désespérante.
A la fin, Pitou, d'une voix tonnante:
—Sacrébleu! vous voyez bien qu'il n'y a personne.

* *
Le sergent explique aux recrues les manœuvres en cas d'incendie:
—Voyons, questionne-t-il, vous êtes en sentinelle. Vous voyez le feu qui prend dans une maison... Que faites-vous?... Hein? Vous criez! Que criez-vous?
—Je crie... Je crie: "Cessez le feu!"

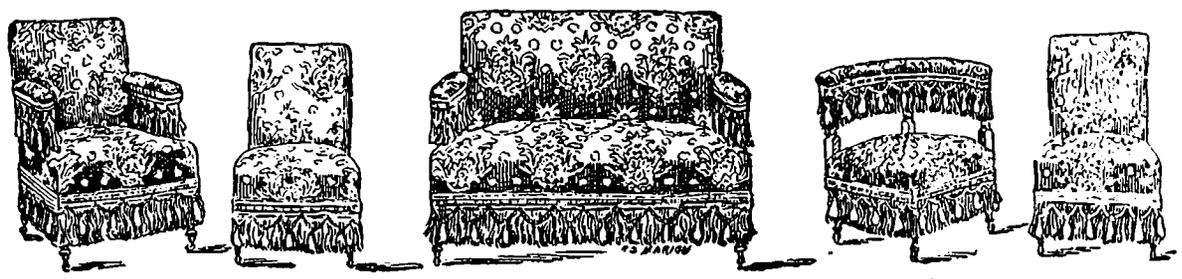
Dans un drame historique, un huisier de la cour annonce: "Les généraux Lanne et Kilmaine." Hilarité générale et prolongée, le public comprenant: "L'âne et qui le mène!"
Notons encore: Il faut parler, Esther! (parler et se taire); Avance,

Hercule (avance et recule); Tu crois que c'est Thésée (que c'est aisé): Fille, Hélène (fil et laine, philhellène); Viens, Médée (m'aider), si Médée m'aide, je vaincrai; La Grèce doit (la graisse d'oie) l'avoir vu naître: J'ignore où l'on me mène, hélas! (Ménélas).

—Jacques, je ne veux plus de ce complet, vous pouvez le prendre s'il vous convient. Mais je ne sais pas s'il vous ira.
Oh! si monsieur, je l'ai mis il y a trois semaines et il m'allait comme un gant.

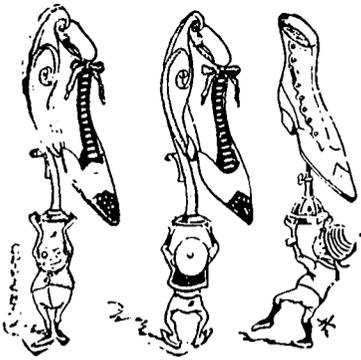
... MEUBLEZ VOTRE DEMEURE AVEC ELEGANCE ...

Il ne vous en coûtera pas cher pour améliorer l'intérieur de votre demeure, notre variété est considérable, nos prix sont les plus bas.



Ce magnifique set de salon couvert en tapisserie française, velours ou corduroy, avec frange, le tout formant un set très élégant, nos prix varient depuis **\$18.00**

H. P. LABELLE & CIE, - 1657, 1659 rue Notre-Dame



Ce qu'il faut aux familles en

... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant qu'chez...

RONAYNE BROS.

2027 Rue Notre - Dame
COIN DE LA PLACE CHABOLLEZ
Téléphone Ik R, Main 172. MONTREAL

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 2^{ic}. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Un Marseillais s'est levé à quatre heures du matin pour prendre le train. — Figurez-vous, dit-il à un de ses amis, que je n'ai dormi qu'une heure cinquante-cinq minutes.

— Vous devez être bien fatigué ?
— Moi ! non... Je dors très vite.

"Le Conjugo"

Déjà du temps d'Hypocrate, les jeunes filles étaient alligées de "pâtes coucours". A cette époque lointaine, les médecins ne disposaient pas de l'outillage scientifique merveilleux que de siècle en siècle, les générations médicales ont perfectionné et nous ont transmis; la pharmacie ne passait pas ces grandioses laboratoires d'où sont sortis tant de remèdes merveilleux. Aux jeunes personnes qui allaient lui demander un remède à leurs "pâtes coucours", Hypocrate répondait tout simplement: mariez-vous. Le mariage était alors le dernier mot de la thérapeutique ou art de guérir. Aujourd'hui on y regarderait deux fois avant de conseiller le mariage à une jeune fille malade. Le médecin consulte lui ordonnerait un traitement de deux ou trois mois aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. Le mariage viendrait alors couronner les heureux effets de ces bienfaisantes pilules. Procurables dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la poste en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 101 e 383 Bureau de Poste, Montréal.

* * Il faut être un étranger pour bien réussir en France.

AJOURNEMENT



Lui (s'armant de courage). — Il y a longtemps que j'ai résolu de... enfin... de...
Elle (l'encourageant par une inflexion de voix fort expressive). — Qu'est-ce, monsieur Emile ?
Lui (pendant courage)... de vous demander de coudre mon gant.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

Téléphone des Marchands 102

N. LÉVEILLÉ
Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint - Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
COUPE GARANTIE

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint - Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, réparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.
Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien,
JOLIETTE, P. Q.

Pour Chapelets des RR. PP.

Croiseurs, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Beblém, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

La vraie grande dame a les mêmes manières avec ses serveurs qu'avec ses hôtes.—CARMEN SYLVA.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir
la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON



Agent General pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain tirage : MARDI, 24 OCTOBRE

Une Recette par Semaine

NETTOYAGE DES TAPIS

Pour enlever les taches des tapis, notamment les taches de graisse, faire une pâte avec de la magnésie calcinée et de la benzine; l'étaler sur la tache, laisser sécher, puis broser. Si la tache n'avait pas entièrement disparu, on répéterait l'opération.

BONNE HABITUDE

Tout le monde prend aujourd'hui du *Bonum Rhumal* pour le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite. C'est le remède le plus sûr et le plus efficace qui existe.

Calino est décidément incorrigible. Comme il se plaignait hier d'être très gêné d'argent, quelqu'un lui dit :

—Mais vous avez des valeurs, vendez-les ?

—Impossible, je dois les remettre à papa.

—Pourquoi donc ?

—Il y a sur toutes : "Remboursables au pair !..."

Pour insigne, les épiciers parisiens portent à la boutonnière un petit ruban bleu piqué d'une étoile d'argent.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Jacques, Montréal.

LES "PILULES CARDINALES" DU DR ED MORIN

Ont été expérimentées par le peuple qui, maintenant, ne veut que ces Pilules et aucune autre.

Prenez-les pour pâleur, faiblesse féminine, maigreur, etc. Se vendent partout.

Le maréchal des logis X... est rencontré en civil, au jardin public, par son lieutenant. Il cherche vainement à se dissimuler derrière un arbre. Le lendemain, il est appelé au rapport :

—Marchis, lui dit le capitaine, comment se fait-il que votre lieutenant vous ait vu, hier, en civil ?

—Parce que l'arbre n'était pas assez gros, mon capitaine.

Le meilleur fortifiant du jour est le

"BROMA"

Sa riche et savante composition le met au PREMIER RANG, ses brillantes vertus curatives le font un Tonic incomparable. Se vend partout. Essayez-le.

—Qui est-ce qui vous permet de me tutoyer ? Je ne vous connais pas...

—Mon vieux, dans le métier militaire faut pas être civil.

Block-notes d'un sceptique :
—On représente la Vérité toute nue. C'est probablement pour cela qu'elle a attrapé une extinction de voix.

PHARMACIE DE FAMILLE

Vous trouverez ce que vous cherchez depuis longtemps, un remède sûr et certain contre la dyspepsie, le rhumatisme, l'impureté du sang, la constipation, les maladies du foie, la toux, le rhume, en consultant le bulletin des meilleurs remèdes de famille, sur la page 31 de notre journal d'aujourd'hui.

Après la cérémonie nuptiale :
—Enfin, les voilà unis, ces chers enfants... Mais ça n'a pas été sans peine : les familles avaient des opinions politiques tellement différentes...

—Alors, c'est un mariage de... concentration !

Toto entend dire à ses parents que M. et Mme Denis, leurs voisins, vont célébrer leur noce d'or.

—Ils sont bien riches ? demande-t-il.

FEMMES ANXIEUSES

Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montréal.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Votre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédies gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

LA MEILLEURE

Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vend au comptant ou bien payable à la semaine.

Tondeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tondeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

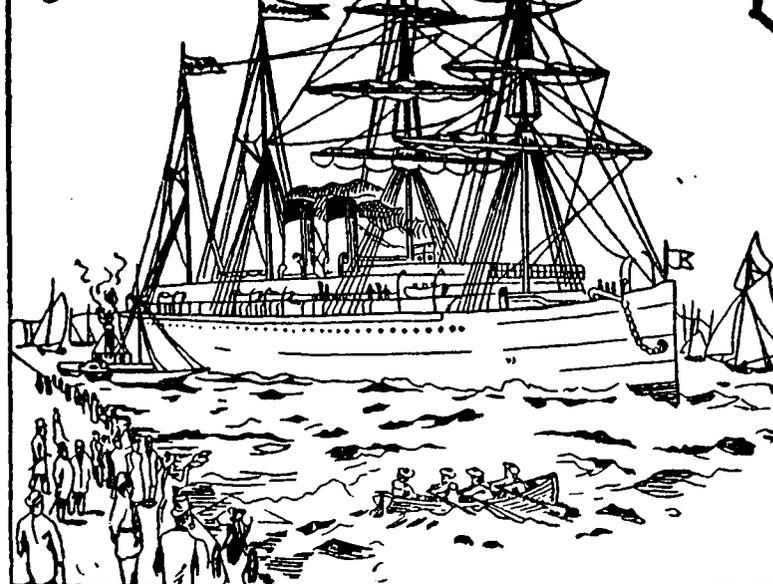
1171 rue Ontario, Montréal

Succursale: 101 RUE DU POST, QUÉBEC



** Les géants sont rares parce qu'il n'y en a pas de petits.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTRÉAL

INAUGURATION

INAUGURATION

LA SEULE MAISON DU GENRE A MONTREAL

Magasin Blanc.

Amélioration et Progres---L'économie avant tout!

UN APPEL GENERAL A NOTRE CLIENTELE ET AU PUBLIC.

A cette occasion, nous croyons de notre devoir d'inviter cordialement nos clients à venir à la GRANDE INAUGURATION de notre magasin. Depuis plus de deux semaines, nous sommes à préparer une **Sérieuse Vente à Bon Marché**. Chaque département a subi une **RÉDUCTION REMARQUABLE** dans ses prix. Chaque item annoncé sera mis et installé sur nos comptoirs à son prix réduit. Apportez avec vous cette présente annonce, afin de vous assurer de la vérité de nos prétentions.

Etoffes à Robes

1 lot broché noir, valant 35c réduit à	19c
1 lot broché, couleurs superbes, valant 40c, pour	25c
1 lot spécial Plaids, 39c, extra, pour	24c

Soies

25 pièces de Soie brochée, valeur surprenante, prix réel 90c, pour	48c
--	-----

Collerettes

Pour Fillettes, valeur extra à \$1.50, pour	75c
Pour Dames, toujours vendues \$1.50	\$3 75

Manteaux

En Cheviot, la plus belle valeur du marché à	\$2 85
1 lot spécial en Beaver valant \$6.95 pour	\$4 89

Jupes de Robes

En Drap Noir, extra, à \$2.25, prix spécial	\$1 50
En Broché Noir, valant \$2.95, prix spécial	\$1 95

Jupons

Métallique, double volants, depuis	\$1 25 à \$2 00
Sateen, double volants, valeur extra à	\$1 50
Moire, dans tous les prix et couleurs.	

Sous-Vêtements

En Coton Blanc ou Flanellette, le plus bel assortiment.

Cache-Corsets, extra Bon Marché à 25c. Prix populaire	15c
Caleçons, très bien fait, régulier à 50c.	23c
Chemises bien garnies, valant 45c.	24c
Robes de Nuit, très confortables, valant 95c	48c

Flanelles

Les familles qui veulent en profiter pourront jouir une fois de plus du Bon Marché.

Flanelle Grise croisée, valeur extra à 15c., réduit à	9½c
" " " sans rivale, 28 pouces, réduit à	22½c

Bas

Ce département mérite votre attention.

Bas en laine, pesants, achetés à vil prix, valant 35c., pour	25c
Bas de Cachemire foulé, provenant de l'encan, valant 40c., pour	25c
Bas de Cachemire, spécial, job, valant 50c., pour	35c
Bas de Cachemire extra, spécial, jamais vendus moins de 25c, pour	19c

Chaussettes

1 lot de qualité remarquable, prix connu 18c., réduit	9½c
1 lot job de grande valeur, prix connu 25c., réduit	15c
1 lot job, extra fin, fera sensation, volant 40c., pour	20c

Corps et Caleçons

Pure Laine Ecossoise, qui vous sourira, vendus partout 75c. Notre prix populaire	45c
1 lot de valeur sans égale à 50c., pour l'inauguration	39c
1 dernier lot de Laine très fine, régulier à \$1.25, réduit	75c

Chemises Skeleton

La fameuse ligne marque "COMFORT," valeur sans rivale à 65c., voyez notre prix coupé à	49c
1 lot considérable en flanelle croisée, valant \$1.25. Il n'y en a seulement qu'au Magasin Blanc	74c

Cravates

Chacun cherche le Bon Marché, en voulez-vous? Le plus grand Bargain qui se soit vu!

Derby pure soie, couleurs nouvelles, valant 25c. pour	12½c
1 autre lot à ravir, prix régulier 35c., pour	19c

Coton Jaune

Grande largeur, très fort et pesant. Pensez-y bien, seulement que	3½c
Aussi des valeurs extra, 36 pouces, à	4 et 5c

Coton Blanc.

Valeur extra, 36 pouces, vendu partout 8c., pour	4½c
--	-----

Deux Caissees de Couvertes et Coton à Tabliers.

Couvertes "job" valant \$3.50 pour \$2.35 la paire.

Coton à Tabliers, val. 10c, 36 pcs largeur pour 5½c.

J. N. BROSSARD & CIE

1453 rue Ste-Catherine

Coin Montcalm.

Pianos Supérieurs

... SPÉCIALITÉ de Pianos recommandés par les plus grands artistes.

LE "CHICKERING" ET LE "KARN"
DE BOSTON, DE WOODSTOCK.

Garantie absolue. Ce sont les instruments recherchés par les vrais pianistes.

... Conditions Faciles

J. A. HURTEAU, 1680 A 1686 ...
RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de la Pharmacie Decary, coin St-Denis.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

SA DERNIÈRE VOLONTÉ

Ma chère femme, dit celui qui allait bientôt mourir, — je désire que tu ne dises à personne que j'avais une forte assurance sur ma vie, afin que tu puisses vivre en paix pendant quelques années au moins.



J. M. GROTHÉ

Horloger ET Bijoutier

Assortiment complet de Argenteries, Lunettes et Montres, Pendules et Bijouteries Marchandises de Deuil.

1879 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 206



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: DEUX SERVITEURS AMENANT LEUR MAÎTRE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 8 novembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers només, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe!



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une botte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Pubsance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

La Société Coopérative de Frais Funéraires

1756 RUE STE-CATHERINE

Entrepreneur de ...

Pompes Funébres et Embaument

Funérailles dans toutes les paroisses de l'île de Montréal comme à la ville.

TELEPHONES: — Bell, Est 1235.

Marchands, 563.

BUREAU TOUJOURS OUVERT

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

La...

Société Nationale de Sculpture ...

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Mercredi, le 18 Octobre courant.

1 Lot de.....	\$10,000
1 " ".....	1,000
1 " ".....	2,000
1 " ".....	1,000
2 " ".....	600
5 " ".....	200
20 " ".....	60
66 " ".....	25
100 " ".....	40
200 " ".....	20
300 " ".....	12
500 " ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " ".....	12
100 " ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 " ".....	4

3,500 Lots valant..... \$19,712

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00. En vente partout. J. Cochenatier, 131 St-Jacques, agent général pour Montréal.

Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement refundue. Le personnel au complet a été changé et M. Timothé Archambault en est aujourd'hui le gérant. Prochainement, nous commencerons l'ouverture des cours publics et gratuits.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Dentier Garanti



\$5.

Couronnes en Or, \$4. la Dent

PLOMBAGES en Or, Argent, Platine, Alluminium, etc., etc., faits par des experts de premier ordre.

CONSULTATIONS GRATUITES

Un médecin est constamment présent à nos bureaux.

DYSPEPTIQUE, ou vous qui souffrez de maux de tête ou d'estomac, examinez vos dents. Elles sont certainement la cause de votre mal. Venez nous voir, nous vous guérirons.

Institut Dentaire Franco-Américain, 162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

HEURES DE CONSULTATIONS: De 9 heures du matin à 5 heures de l'après-midi.